

DELLY

La louve dévorante



BeQ

Delly

La maison des Belles Colonnes I

La louve dévorante

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Classiques du 20^e siècle*

Volume 311 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

La louve dévorante

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1967.

Première partie

I

Ce mois de mai 1862, les habitants de Favigny attendaient avec quelque curiosité l'arrivée de dona Encarnacion, comtesse de Villaferda. Non point que cette curiosité s'adressât à la noble dame qui, dix ans auparavant, était venue faire un court séjour à la maison des Belles Colonnes. Dona Encarnacion n'avait laissé, dans la petite ville comtoise, qu'un souvenir désagréable et le désir de ne plus la revoir. Mais on savait qu'elle serait, cette fois, accompagnée de sa belle-fille, une jeune cousine de quatorze ans, que don Rainaldo Fauveclare y Travellas, comte de Villaferda, lui-même à peine âgé de vingt ans, avait épousée trois mois auparavant. Cette union, normale en Espagne, surprenait ici. Mais surtout on souhaitait connaître la pauvre jeune créature ainsi livrée à la pesante domination de M^{me} de Villaferda.

Le soir où elle arriva, nul ne l'aperçut derrière les stores baissés de la voiture qui amenait à Favigny les deux comtesses. Cet équipage, attelé de vigoureux et beaux chevaux, conduit par un cocher espagnol à mine sombre et solennelle, gagna rapidement la rue de l'Eau-qui-chante, toute murmurante du clapotis des ondes cascadantes venues de la montagne qui s'épandaient en plusieurs ruisselets aux alentours des « maisons Fauveclare ».

Car elles étaient deux. Mais on ne donnait habituellement ce nom qu'à la plus ancienne, le vieux logis aux murs de granit sombre, aux ouvertures en plein cintre, qui se dressait au bord de la route sur laquelle ouvrait de plain-pied la porte cloutée de fer. L'autre, dont le mur s'accolait au sien, était la « maison des Belles Colonnes ».

Au milieu du XVI^e siècle, la vieille race des Fauveclare était représentée par deux frères jumeaux, Denys et Thibaut. Celui-ci, intelligent, ambitieux, point trop chargé de scrupules, réussit à s'insinuer dans les bonnes grâces de Philippe II,

roi d'Espagne, alors maître de la Franche-Comté. Ce prince fit de lui un de ses agents secrets, particulièrement chargé de missions délicates qui s'apparentaient quelque peu à l'espionnage – en France et chez les petits souverains allemands. Sans doute s'acquitta-t-il de ces fonctions à la satisfaction de son maître, car celui-ci daigna lui choisir une épouse en la personne d'une très noble et très riche héritière, dona Maria de Travellas, comtesse de Villaferda.

Bien que résidant souvent en Espagne, Thibaut Fauveclare ne négligeait pas son pays et sa famille. Les deux frères étaient fort attachés l'un à l'autre. Ces Fauveclare avaient des âmes pharisaïques, des cœurs secs et sans pitié. Ils recherchaient âprement les biens terrestres, l'un au service du roi Philippe, l'autre dans l'exploitation des domaines qu'il possédait dans la plaine et la montagne. Aujourd'hui encore, on disait dans le pays : « Dur comme Denys Fauveclare. »

La maison de Favigny, plus de quatre fois séculaire, appartenait en indivis aux deux frères.

Mais Thibaut, peu après son mariage, l'abandonna à Denys et fit commencer la construction d'un logis contigu. Au contraire de ses ascendants et de Denys lui-même, gens assez prosaïques et de goûts généralement simples, le nouveau comte de Villaferda – car tel était maintenant son titre, dûment conféré par le roi – aimait le faste, appréciait tous les arts. Un architecte venu d'Italie éleva tout contre la vieille maison une charmante demeure, à la vérité assez peu accordée au climat du lieu et au cadre austère que formait à la petite ville la montagne proche, dès novembre couverte de neige. Au premier étage, une rangée de fenêtres, décorées avec toute la fantaisie, toute la grâce de la Renaissance ; au rez-de-chaussée, des arcades soutenues par de sveltes colonnes dont aucune n'était semblable à l'autre pour l'ornementation ; en retour, sur la cour étroite, deux ailes courtes, l'une assez simplement décorée, formant les communs, l'autre reliée au principal corps de logis par une ravissante tourelle en encorbellement et continuant les arcades des colonnes aux belles ciselures, reproduites ici au premier étage où elles

formaient une galerie ouverte. Cette aile, désignée sous le nom de « logis du Roi » parce qu'il s'y trouvait un tableau donné par Philippe II à son fidèle Fauveclare, était accolée à la vieille maison, dont la sombre patine devait faire mieux ressortir encore la primitive blancheur de la pierre employée pour le nouveau logis. Mais, depuis lors, le soleil, les intempéries avaient donné à la maison des Belles Colonnes une teinte roussâtre qui l'apparentait aux murs vénérables de sa voisine.

Tandis que la descendance de Thibaut se maintenait en honneurs et richesses, celle de Denys, après une longue période de prospérité, voyait au cours du XVIII^e siècle décroître sa fortune. Des bois brûlèrent dans la montagne ; des troupeaux, dans la plaine, furent décimés par la maladie. Deux importants domaines se trouvèrent confisqués pendant la Révolution et vendus comme biens nationaux. Un prodige – fait assez rare dans cette famille – dissipa de grosses sommes. Le fils de celui-là, Melchior, était l'actuel maître de la maison Fauveclare. D'esprit tenace, travailleur, économe – avare,

disait-on dans le pays – Melchior avait entrepris de relever cette situation pécuniaire si compromise. La réussite venait peu à peu, il avait pu racheter un des domaines de la plaine ; mais le plus cher de ses désirs – la possession d’une partie de la forêt autrefois vendue aux Villaferda – demeurait encore non réalisé.

Un après-midi de mai – au lendemain de l’arrivée des comtesses espagnoles – Anne Fauveclare et sa nièce Isabelle, en rentrant d’un office à l’église, croisèrent, dans la salle voûtée où l’on pénétrait directement de la rue, Melchior prêt à sortir. Il dit brièvement au passage :

– Le majordome de M^{me} de Villaferda vient de venir. Nous sommes invités à souper ce soir.

Puis, il franchit le seuil, en laissant retomber lourdement derrière lui l’épais vantail clouté.

Isabelle eut un rire léger, musical comme un trille sorti d’un gosier de rossignol.

– Ah ! tant mieux, nous allons connaître la petite comtesse. Oh ! tante Anne, cela me semble si étrange qu’elle soit mariée à cet âge-là !

Quatorze ans, comme moi ! Dites, petite tante, me voyez-vous mariée ?

Isabelle levait sur M^{lle} Fauveclare son menu visage blanc comme la pure neige de la montagne, mais frémissant de vie, animé par l'ardente beauté des yeux verts qui semblaient traversés de points d'or. Les lèvres rieuses laissaient voir la nacre délicate des petites dents. Anne Fauveclare eut un rapide et doux sourire ; sa main s'étendit, caressa les cheveux qui tombaient en nappe de soie ondulée, aux tons dorés de feuilles automnales, sur les épaules de la fillette.

– Non, je ne te vois pas du tout ainsi, mon Isabelle ! Mais les quatorze ans de la jeune comtesse en représentent dix-sept ou dix-huit pour toi, Française.

– Tante Anne, Donatienne prétend qu'elle sera très malheureuse avec dona Encarnacion ?

La douce figure d'Anne Fauveclare prit une expression de sévérité.

– Donatienne a tort de préjuger ainsi.

– Elle se souvient de la comtesse, telle qu’elle était, dit-elle, il y a dix ans, orgueilleuse, dure... et du petit don Rainaldo qui semblait déjà tout pareil à sa mère. Quant à Aubert, il est d’humeur sombre depuis qu’il sait que les Belles Colonnes vont revoir leurs maîtres, et lorsqu’on prononce devant lui le nom de don Rainaldo, ses yeux deviennent si noirs, si noirs !... Avez-vous remarqué, ma tante ?

Une ombre de tristesse inquiète couvrit les yeux bleus très purs, pleins de pensées, qui donnaient un charme si profond au visage sans beauté d’Anne Fauveclare.

– Aubert est une âme souffrante, un peu ulcérée, dont il ne faut point partager sans examen les préventions. Il déteste don Rainaldo. Pour quel motif, je l’ignore, car jamais je n’ai pu obtenir de lui la moindre confiance à ce sujet. Mais je suis persuadée qu’il s’est passé autrefois quelque chose entre ces deux enfants.

– Croyez-vous qu’il viendra avec nous ce soir, tante Anne ?

– Très probablement non, si ton père ne l’y

force pas.

– Mon père ne paraît pas non plus enchanté de voir arriver ses cousins espagnols !

Anne répondit par un geste vague à cette remarque de sa nièce. Toutes deux venaient de s'arrêter au pied de l'escalier qui partait du milieu de la salle voûtée. Il était demeuré tel que l'avait construit le maître maçon du XII^e siècle, c'est-à-dire tournant autour d'un massif pilier de granit. Les Fauveclare aimaient à conserver tout ce qui prouvait l'ancienneté de leur race.

– Retire ton chapeau, dit Anne, et va retrouver Aubert, puisqu'il doit te donner ta leçon de dessin.

Isabelle tendit à sa tante la capeline qui couvrait sa tête et fit quelques pas vers une des portes basses et cintrées donnant sur la sombre et fraîche salle d'entrée où se dissimulaient quelques coffres de bois sculptés, quelques armoires ou bahuts massifs aussi vénérables que le logis. Mais elle se détourna pour suivre des yeux la forme mince, vêtue de lainage gris, qui montait légèrement les degrés de pierre. Une

ferveur émue animait le regard de la fillette, faisait frémir les lèvres qui murmurèrent :

« Chère tante Anne, chère petite tante Anne ! »

Puis, d'un bond, Isabelle fut à une des portes qu'elle ouvrit sans bruit. Sa robe de jaconas maïs rayé de rose flottait autour de son corps grêle d'adolescente. Toujours en bondissant, elle entra dans une grande salle qu'éclairaient une fenêtre haute garnie de vitraux et une grande baie fermée par une grille qui était un chef-d'œuvre de la ferronnerie du XVI^e siècle. Par-delà celle-ci, on apercevait un petit jardin intérieur, le « patio » espagnol, entouré sur trois côtés d'une galerie couverte dont les sveltes colonnes soutenaient d'élégantes arcatures décorées de rinceaux et de feuillages sculptés avec un art délicat.

Thibaut, en bâtissant la nouvelle demeure, avait voulu donner au logis de son frère la vue et la jouissance de cette cour fleurie, où murmurait aux jours d'été l'eau jaillie d'une fontaine de marbre. Dans ce but, il avait fait ouvrir cette baie, poser la grille semblable à une merveilleuse

dentelle de fer. Denys avait reçu la clef de la serrure par laquelle se fermaient les deux battants. Lui et les siens pouvaient se promener sous la galerie, jouir des fleurs et de la lumière que le soleil, à midi, répandait sur ce petit cloître. Aux jours froids, des volets de chêne se rabattaient, fermant la baie et la salle n'était plus éclairée que par la haute verrière ancienne. Mais un Fauveclare, vers la fin du XVII^e siècle, avait fait remplacer lesdits volets par de fortes vitres pour qu'en toutes saisons la pièce reçût le maximum de lumière du dehors.

Jamais ce privilège accordé aux Fauveclare du vieux logis n'avait été contesté par les descendants de Thibaut. Entre les deux branches n'avait cessé d'exister un certain attachement, une sympathie tout au moins. Des unions, au cours de ces quatre siècles, s'étaient parfois conclues qui mêlaient à nouveau le sang français au sang espagnol. Toutefois, depuis une centaine d'années, le fait ne s'était point produit. Mais les deux familles avaient continué de se tenir en rapports d'amitié, un peu cérémonieux, comme il était d'usage chez les Villaferda qui avaient

conservé la vieille et rigide étiquette espagnole en usage au temps où dona Mercédès de Villaferda était devenue l'épouse de Thibaut Fauveclare.

Cette salle où venait d'entrer Isabelle, désignée sous le nom de « salle des chasses », était tendue de tapisseries fanées soigneusement réparées, où des chasseurs du temps de Charles VI couraient le cerf et le loup. Les meubles, très massifs, bien entretenus, appartenaient à différentes époques. Des vases en vieille poterie du pays contenaient de hautes et gracieuses gerbes formées des fleurs sans prétention qui poussaient dans le jardin du vieux logis. C'était, ici, l'habituel lieu de réunion pour la famille Fauveclare. Chacun y avait sa place, les objets utiles à ses occupations habituelles et, si austère que fût la pièce, par elle-même et par sa décoration, Anne et Isabelle avaient su lui donner un aspect accueillant.

Elle était déserte quand Isabelle y entra. La fillette alla soulever une portière de tapisserie et, pendant quelques secondes, resta immobile sur le seuil.

Elle avait devant elle le salon, la pièce de cérémonie. Une fort belle tapisserie de Flandre, don de Thibaut à son frère Denys et entretenue avec un soin minutieux à travers tant d'années, couvrait les murs depuis le plafond à poutrelles peint d'animaux héraldiques sur fond orangé jusqu'à la boiserie basse en noyer noirci par les siècles. Un Fauveclare du temps de Louis XIV avait fait fabriquer les sièges larges, confortables, pour lesquels sa femme et ses filles avaient brodé une soie épaisse dont la nuance maintenant passée devait rappeler autrefois la teinte orangée des poutrelles. Le même ancêtre, cédant au goût de l'époque, avait fait établir deux larges fenêtres ouvrant de plain-pied sur le jardin, grand enclos très ensoleillé que traversait un ruisseau devenant petit torrent à la fonte des neiges.

Devant l'une d'elles était assis un très jeune homme, tenant un carton sur ses genoux. Il restait immobile, inactif, sa tête aux noirs cheveux satinés un peu penchée, ses mains petites et blanches croisées avec une sorte de nonchalance. Isabelle le considéra un moment avec une pensive curiosité, puis elle vint à lui d'un pas

léger qui semblait à peine effleurer le vieux tapis ancien, décoloré.

– Aubert, tu rêves ?

Le jeune homme eut un tressaillement. Il tourna vers Isabelle un mince et pâle visage dont toute la vie semblait réfugiée dans les yeux d'un bleu sombre d'eau profonde.

– Je ne puis réaliser ce que je voudrais, Isabeau.

Il écartait ses mains et Isabelle se pencha pour mieux voir.

Sur un papier à dessin étaient tracées de fantastiques et légères silhouettes, petites formes féminines ailées, dansant au bord d'un étang fleuri de plantes aquatiques.

– Ce sont des fées ? demanda Isabelle.

Aubert fit un signe d'assentiment. Puis d'un geste rageur, il saisit la feuille et la roula en boule.

– Quel dommage ! C'était si joli ! s'écria Isabelle.

Il eut un petit ricanement.

– Joli... joli ! C'est autre chose que je voudrais ! Oui, je sens que je pourrais faire mieux, beaucoup mieux ! Mais il me faudrait des conseils, un guide...

Il se leva d'un brusque mouvement, sans prendre la peine de retenir le carton qui tomba à terre. Ses yeux luisaient d'une colère mal contenue. Il répéta sourdement :

– Il me faudrait un guide...

– Peut-être mon père finira-t-il par te permettre de suivre tes goûts, dit Isabelle avec hésitation.

– Non, jamais ! Parce que jamais, Isabeau, il ne me pardonnera d'être faible, contrefait, d'avoir une nature, des goûts si entièrement opposés aux siens. Il se venge comme il peut de ce mécompte... il s'en venge sur moi.

Aubert s'appuyait d'une main au siège qu'il venait de quitter. Il parlait d'un ton bref, chargé d'amertume farouche. En face des fenêtres, une grande glace à dorure ternie reflétait une maigre

forme d'adolescent, de frêles épaules dont l'une plus haute que l'autre et ce pâle visage frémissant dont les yeux flamboyaient de souffrance passionnée.

Isabelle se jeta au cou de son frère, embrassa les joues qui brûlaient, bien qu'aucune couleur n'y apparût.

– Ne parle pas ainsi, mon frère chéri ! Papa ne te comprend pas, c'est vrai, mais il n'a pas pour toi les sentiments que tu lui prêtes.

Aubert serra les lèvres sur des paroles prêtes à lui échapper. Il écarta sa sœur en disant brièvement :

– Laissons donc ce sujet, ma petite Isabeau. Venais-tu pour ta leçon ?

– Oui... Mais tu ne vas pas me la donner ici ?

Papa n'aime pas que nous nous tenions dans cette pièce...

– Parce qu'il craint que nous achevions d'user le mobilier ?

Un pli sarcastique soulevait la lèvre d'Aubert.

– ... Et il lui serait trop dur de dépenser quelque argent pour remettre cela en état.

– Mais tu sais bien que nous ne sommes pas riches !

– Je crois que nous sommes loin d’être aussi gênés que le prétend mon père. Mais, en tout cas, je n’ai aucune envie de travailler dans la salle des Chasses tant que les Belles Colonnes seront habitées.

– En quoi cela peut-il te gêner ?

Le visage d’Aubert eut une crispation d’impatience.

– Ne comprends-tu pas qu’il y aura dans le patio des allées et venues, que les dames de Villaferda s’y tiendront probablement souvent ? Tout à l’heure déjà, j’ai entrevu une grande femme vêtue de noir qui se promenait sous les arcades.

– Oui, c’est vrai, nous serons gênés... Espérons qu’elles ne resteront pas trop longtemps ! Il y a lieu de le penser, puisque don Rainaldo n’accompagne point sa femme et sa

mère.

Aubert se détourna et se baissa pour ramasser le carton à dessin.

– ... Il paraît que dona Encarnacion nous a fait adresser une invitation à souper ce soir. Viendras-tu, cher frère ?

– Bien certainement non !

Sur cette laconique et sèche réponse, Aubert siffla un jeune chien épagneul qui dormait dehors, au soleil. Puis il déclara :

– Je vais te donner la leçon dans ta chambre. Elle n'est pas bien éclairée, mais nous nous en arrangerons.

II

Anne Fauveclare était une sœur de Melchior, plus jeune que lui d'une quinzaine d'années. Orpheline de bonne heure, élevée par une tante du côté maternel, elle avait peu connu son frère jusqu'à l'époque où celui-ci, devenu veuf, l'avait appelée près de lui pour qu'elle s'occupât de ses deux enfants. Anne venait alors d'avoir seize ans. Elle s'était donnée à cette tâche avec un tendre dévouement, avec un tact et une patience bien nécessaires près d'une nature vive, ardente, volontaire, comme celle d'Isabelle et plus encore près de l'enfant, de l'adolescent douloureux, fantastique, concentré, que Melchior méprisait pour sa faiblesse et sa disgrâce physique.

Anne Fauveclare avait aujourd'hui vingt-cinq ans. Sa petite dot n'attirait point les épouseurs et l'on connaissait d'ailleurs sa résolution de ne pas se marier. Pour élever ses neveux, elle n'était pas

entrée au couvent, comme l'y portait son désir ; mais elle vivait dans la pratique d'une solide, fervente et discrète piété, d'une simplicité, d'une bonté évangélique.

Un peu avant l'heure du souper aux Belles Colonnes, M^{lle} Fauveclare achevait de revêtir la robe de faille noire tout unie qui représentait sa toilette de cérémonie, quand Isabelle entra, toute bondissante selon sa coutume.

– Tante Anne, ma robe est bien vieille !

Entre deux doigts, de chaque main, elle prenait un pli de la jupe en popeline gris pâle très fanée pour la tendre vers Anne.

– Je le sais bien, enfant. Mais je doute que ton père soit disposé à t'en acheter une autre. Si je puis économiser quelque chose sur mon petit revenu, cette année...

Isabelle lâcha la jupe et saisit la main de M^{lle} Fauveclare sur laquelle ses lèvres mirent un chaud baiser.

– Non, non, petite tante ! Vous vous privez déjà tant pour Aubert et pour moi ! Cette robe

peut très bien aller encore... et tant pis si M^{me} la comtesse de Villaferda ne la trouve pas à son goût !

Isabelle, sur ces mots, fit une pirouette. Anne, avec un sourire mélancolique, ouvrit un carton posé sur une table, près d'elle, et y prit une collerette de mousseline finement brodée.

– Ta mère me la donna quelques années après son mariage, pour ma fête. Mets-la ce soir, ma petite fille.

Elle la posa elle-même sur le corsage de popeline, en égalisa les plis d'un doigt léger. Son regard tendre considérait la vivante physionomie d'Isabelle, en ce moment un peu pensive.

– Tante, papa n'a point paru fâché qu'Aubert refuse de venir ?

La fillette levait sur Anne des yeux sérieux et assombris.

– En effet, ma chérie.

Après un court silence, Isabelle dit avec effort :

– Je pense qu'il a honte de lui... parce qu'il

n'est pas fort, qu'il est un petit peu contrefait...
Oh ! tante, comme ce serait... comme ce serait
mal !

Une douloureuse et ardente protestation vibrait
dans la voix d'Isabelle, allumait une flamme dans
le vert doré de ses yeux.

– Tais-toi, enfant ! Ne juge pas ton père ! dit
Anne avec un frémissement dans la voix.

Sa main se posa un instant sur les cheveux
soyeux enfermés ce soir dans une résille de soie
noire. Isabelle, en étouffant un soupir, dit à mi-
voix :

– Non, non, tante, je ne peux pas juger !

D'en bas, une voix d'homme appela :

– Es-tu prête, Anne ?

Isabelle alla ouvrir la porte sur un signe
d'Anne Fauveclare qui répondit :

– Me voici, Melchior.

En quelques gestes légers, Anne paracheva
son austère toilette. Puis elle descendit avec sa
nièce. Dans la salle voûtée, un homme de haute

taille et de large carrure se promenait de long en large. Il s'arrêta pour jeter un coup d'œil sur les arrivantes et dit brièvement :

– Allons.

Lui portait une redingote démodée, qui eût peut-être donné à un autre l'apparence légèrement ridicule. Mais, comme la plupart des Fauveclare, il avait grand air, en quelque tenue que ce fût. Ses cheveux châains un peu grisonnants étaient soignés, ainsi que la barbe en pointe terminant le visage maigre et brun, aux méplats saillants. Melchior Fauveclare avait une mine froide et concentrée qui s'harmonisait avec son caractère tenace, ou plutôt obstiné, inaccessible à tout motif d'affection ou de bonté, aussitôt que quelque intérêt matériel se trouvait en jeu.

Ses compagnes et lui sortirent du logis pour aller frapper à la massive porte de chêne qui donnait accès dans la cour de la maison voisine. Un serviteur espagnol en culotte courte les introduisit, en passant sous les arcades, dans un salon où presque aussitôt apparut une grande et

mince jeune personne d'une vingtaine d'années, vêtue de soie noire, qui salua gracieusement et dit en un français teinté d'accent étranger :

– Dona Encarnacion vous attend.

Elle souleva une portière et les invités de la comtesse la suivirent dans la pièce voisine, qui était un grand salon peint à fresques, ouvrant par deux larges portes sur le patio.

Anne et Isabelle connaissaient la maison des Belles Colonnes, que leur avait fait visiter le vieil homme préposé à la garde de cette demeure. Aubert, avec sa sœur, était venu l'année précédente essayer de dessiner quelque motif des fresques où, trois siècles auparavant, un artiste inconnu avait représenté les jardins d'Armide. Ils s'étaient arrêtés longuement devant l'enchanteresse qui, étendue sur un lit de fleurs, considérait avec une énigmatique ironie Renaud agenouillé à ses pieds. Mais aujourd'hui, la première chose que vit la fillette en entrant dans le salon, ce fut un panneau flottant de tapisserie qui cachait Armide et son amoureux chevalier.

Près d'une table d'ébène incrustée d'ivoire et

d'argent, dona Encarnacion était assise dans un grand fauteuil sculpté dont les bras représentaient deux chimères.

En réponse au salut de Melchior, d'Anne et d'Isabelle, elle inclina lentement sa tête coiffée d'une mantille de dentelle blanche qui laissait voir des cheveux d'un blond chaud et doré. Puis elle dit, sur un ton poli et froid :

– Je suis heureuse de vous revoir, mes cousins.

Bien qu'elle parlât correctement le français, elle employait toujours la langue espagnole quand elle se savait comprise de ses interlocuteurs, comme c'était le cas ici, tous les Fauveclare de Franche-Comté, depuis Denys, ayant pour tradition de la faire apprendre à leurs enfants.

Près de M^{me} de Villaferda, une petite forme claire se leva, dans un bruissement de soie. Un étroit visage ambré, de très grands yeux noirs, une petite bouche farouchement serrée, apparurent dans les plis de la mantille blanche disposée avec grâce sur de lourdes boucles noires comme l'ébène.

– Dona Enriqueta, ma belle-fille, dit M^{me} de Villaferda.

Et, avec un petit signe de tête amicalement protecteur vers la jeune personne vêtue de noir, elle ajouta :

– M^{lle} Claudia de Winfeld, une jeune parente qui me tient aimablement compagnie.

M^{lle} de Winfeld s'inclina gracieusement, avec un sourire qui montra de jolies dents. Mais le salut de la petite comtesse fut par contre froid, contraint, et aucune parole de bienvenue ne sortit de cette petite bouche serrée, aucune lueur d'intérêt n'apparut dans les prunelles sombres qui enveloppaient d'un rapide coup d'œil les arrivants.

– N'aurons-nous pas le plaisir de voir bientôt don Rainaldo ? demanda poliment Melchior Fauveclare, tout en prenant place sur un des sièges que lui désignait M^{me} de Villaferda.

– Il sera ici dans quelques jours, probablement. Lui est passé par Paris, où il avait affaire, tandis que nous venions directement ici.

Après une courte pause, dona Encarnacion ajouta, et sa voix prit à cet instant une intonation de mépris presque haineux :

– Je déteste Paris.

Le regard d'Enriqueta s'anima, lança une flamme en s'attachant, l'espace de quelques secondes, sur le mince visage clair et dur où les yeux couleurs d'olive ne répandaient que froideur et contentement altier de soi-même. Puis la physionomie de la jeune femme reprit son impassibilité presque farouche.

Isabelle, obéissant machinalement à un geste aimable de M^{lle} de Winfeld, s'était assise sur une chaise à dossier sculpté par un habile artiste du XVI^e siècle. Bien qu'elle ne fût pas très timide, ce premier contact avec dona Encarnacion l'impressionnait un peu. Car elle ne l'avait jamais vue auparavant, pas plus qu'Anne d'ailleurs, qui ne se trouvait pas encore à Favigny quand la noble dame y avait fait précédemment un court séjour. Or, dès le premier coup d'œil, toutes deux pensaient que la vieille Donatienne, leur servante, n'avait peut-être pas tort dans le jugement sévère

qu'elle portait sur M^{me} de Villaferda : « C'est une orgueilleuse, la pire orgueilleuse, qui croit qu'elle seule a toutes les vertus et qui voudrait mettre tout le monde à ses pieds. »

Mais l'attention d'Isabelle se retirait bientôt de dona Encarnacion pour se porter sur la jeune comtesse, près de qui elle se trouvait assise. Dona Enriqueta demeurait silencieuse, les mains croisées sur sa jupe d'épais taffetas gris perle. Elle semblait froide, tranquille comme une statue. À peine, de temps à autre, entre les paupières ambrées, un éclair du regard annonçait-il que cette étrange petite personne était bien vivante.

Elle fut ainsi pendant tout le repas, servi dans la grande salle à manger tendue d'ancien cuir cordouan. Assise en face de dona Encarnacion, elle paraissait complètement indifférente à ce qui l'entourait. La politesse froide de sa belle-mère ne semblait d'ailleurs guère plus accueillante. Mais M^{lle} de Winfeld savait la situation. Placée en face d'elle, près de dona Enriqueta, Isabelle pouvait l'examiner tout à loisir. Elle avait un charmant visage, dont la chevelure d'un noir

bleuté faisait ressortir la parfaite blancheur.

On n'eût pu rêver plus angélique douceur que celle de son sourire, de son regard, de sa voix un peu lente. Ses manières étaient d'une femme du monde ; un observateur y eût peut-être découvert un peu d'affectation et, dans l'apparente simplicité de sa toilette sombre, une élégance très étudiée. Mais elle avait des gestes fort gracieux, des expressions de physionomie séduisantes. Elle témoignait aux hôtes de la comtesse une amabilité discrète et parlait avec agrément, en femme intelligente dont l'esprit est bien cultivé.

Dona Encarnacion, à une question que lui fit Melchior Fauveclare sur la durée de son séjour, répondit que, très probablement, elle passerait l'été à Favigny avec son fils et sa belle-fille. Don Rainaldo avait eu, l'hiver précédent, la fièvre typhoïde ; il n'en était pas complètement remis et comptait beaucoup sur ce changement d'air, sur l'atmosphère pure et vivifiante du pays, pour retrouver la parfaite santé dont il avait joui jusqu'alors.

– Afin de mieux atteindre ce but, ajouta la

comtesse, il a l'intention d'habiter surtout la maison des Eaux Vertes où il se trouvera en pleine forêt.

– Pour un jeune homme de vingt ans, le lieu est bien mélancolique et solitaire ! fit observer Melchior.

– Rainaldo a des goûts très sérieux ; il aime les livres, le dessin, il est un cavalier intrépide et un marcheur infatigable. Bien certainement, il ne s'ennuiera pas aux Eaux Vertes. Du reste, il descendra probablement assez souvent ici.

– Et vous, dona Enriqueta, ne trouvez-vous pas trop austère ce logis dans la forêt ? demanda Anne Fauveclare.

Le souper se terminait sans que la jeune comtesse eût ouvert la bouche. Les hôtes des Belles Colonnes ignoraient encore le son de sa voix. À la question d'Anne, faite sur un ton de doux intérêt, la bouche serrée parut hésiter à se détendre pour une réponse. Mais avant qu'elle pût s'ouvrir, dona Encarnacion dit brièvement :

– Enriqueta n'ira pas aux Eaux Vertes... Son

mari a décidé qu'elle demeurerait ici.

Les cils noirs très longs qui bordaient les paupières de la jeune femme battirent légèrement. Mais dona Enriqueta continua de garder le silence, en ne témoignant d'aucune façon les sentiments que pouvait lui inspirer cette décision.

– Cette petite comtesse serait-elle muette ? dit un peu plus tard Melchior Fauveclare, quand, ayant quitté les Belles Colonnes, il franchit avec ses compagnes le seuil de son logis.

Anne répliqua sans hésitation :

– Bien plus certainement, je la crois dominée despotiquement par sa belle-mère.

– Hum ! oui, sans doute. Despote, elle doit l'être sans conteste, dona Encarnacion. Mais la jeune femme a un air... comment dirais-je ?... un air assez farouche et désagréable.

– Je l'aurais encore bien davantage à sa place ! s'écria Isabelle.

Dans la salle voûtée, elle s'arrêtait près de son père en secouant sa petite tête avec vivacité.

– ... S'il fallait que je vive avec cette M^{me} de

Villaferda... Oh ! ce serait abominable ! Elle doit être si dure, si autoritaire...

– La paix, Isabelle, interrompit sèchement M. Fauveclare, en abaissant une main lourde sur l'épaule de sa fille. Tu n'as pas à juger une parente de cet âge et de cette situation. Elle peut avoir des raisons pour tenir sévèrement cette toute jeune belle-fille qui, je le répète, ne m'a point produit une impression agréable. Le contraste était frappant entre elle et cette demoiselle de Winfeld, vraiment charmante, et que dona Encarnacion paraît traiter assez affectueusement.

– Elle te plaît, Melchior ? dit Anne.

Elle enlevait lentement la petite pointe de dentelle jetée sur ses cheveux en quittant les Belles Colonnes. Pensivement, elle ajouta :

– Je n'aime guère cette physionomie. Elle est jolie, oh ! très jolie ! Gracieuse, intelligente aussi... Mais je ne sais pourquoi...

– Non, tu ne sais pourquoi... Des idées de femme, sans aucun fondement. Attends au moins

de l'avoir vue plus d'une fois pour nous donner ton avis.

Cette observation, faite sur le ton sec et tranchant trop habituel à Melchior Fauveclare, n'amena aucun signe extérieur de contrariété ou de tristesse sur le visage d'Anne. Mais le teint blanc d'Isabelle se colora fugitivement, un éclair passa dans les beaux yeux sur lesquels battaient des cils soyeux et foncés. D'un air contraint, la fillette présenta son front au froid baiser paternel, après que M. Fauveclare eut serré mollement la main tendue par Anne, qui disait avec calme : « Bonsoir, Melchior. » Puis la tante et la nièce gagnèrent l'escalier, tandis que Melchior, éteignant le lumignon qui éclairait avec parcimonie la salle d'entrée déjà complètement obscure en cette soirée de l'été commençant, se dirigeait ensuite vers la salle des Chasses où il avait sans doute quelque compte à finir.

À moitié de l'escalier, Isabelle mit son bras sous celui d'Anne et appuya tendrement sa tête contre la jeune fille.

– Tante Anne, elle ne me plaît pas non plus,

cette demoiselle de Winfeld, dit-elle à mi-voix.

– Fais ton profit de l’observation que vient de m’adresser ton père, mon enfant, répliqua M^{lle} Fauveclare avec une douce fermeté. Il n’est pas bon, en effet, de se montrer si prompte à l’antipathie, dès une première entrevue.

Mais Isabelle secoua vivement la tête :

– Tout ce que dira papa ne pourra jamais me changer à ce sujet ! Il y a des gens que j’aime dès le premier coup d’œil et d’autres... Je ne me suis pas encore trompée sur les bons et les méchants, avouez-le, chère tante ?

Anne eut un sourire léger :

– Il est certain que tu as assez de coup d’œil. Mais il ne faut rien exagérer. Nous allons dire bonsoir à Aubert ?

– Bien sûr ! Il n’est certainement pas encore couché.

En baissant davantage la voix, Isabelle ajouta :

– Il sera bien fâché quand il saura que don Rainaldo doit habiter aux Eaux Vertes ! Peut-être refusera-t-il de nous y suivre cet été, à cause de

cela ?

Un pli soucieux parut un instant sur le beau front d'Anne Fauveclare.

– Il en est capable, hélas ! Pourvu que cela n'amène pas un conflit entre son père et lui !

Avec un petit pli amer aux lèvres, Isabelle murmura :

– Papa lui laissera faire ce qu'il veut, parce que cela lui est égal...

Elles montaient toutes deux à tâtons. Melchior Fauveclare avait des principes d'économie qui n'autorisaient pas Donatienne à éclairer l'escalier, fût-ce à l'aide du moindre lumignon. Guidée par l'habitude, Isabelle alla frapper à une porte.

– Tante Anne et moi venons te dire bonsoir, Aubert.

– Entrez, entrez ! répondit le jeune homme.

Il était assis devant une table sur laquelle tombaient les derniers reflets du crépuscule. Une fenêtre étroite et longue, semblable à une grande meurtrière, laissait entrer par son vitrail ouvert un

air pur, légèrement rafraîchi par l'haleine venue de la haute montagne. Aubert un coude à la table, tenait les yeux fixés sur un livre ouvert devant lui. À l'entrée d'Anne et d'Isabelle, il leva la tête en disant, avec une pointe de sarcasme :

– Cette intéressante soirée ne s'est guère prolongée, ce me semble ?

– Que trop encore, pour l'agrément que nous y trouvions !

Isabelle venait à son frère, glissait un bras autour du cou mince et mettait un baiser sur le front trop chaud.

– As-tu la fièvre, ce soir, cher Aubert ?... demanda la fillette avec sollicitude.

– Non... mais la chaleur a été forte aujourd'hui. J'ai besoin d'aller respirer là-haut. Voyez-vous quelque inconvénient à nous y installer un peu plus tôt cette année, tante Anne ?

Isabelle appuya sa joue contre la chevelure brune, comme pour chercher à atténuer par ce geste de tendresse la contrariété qu'allait éprouver son frère. Anne fit deux pas, qui la

rapprochèrent d'Aubert.

– Aucun, cher ami, si ton père le permet, ce dont je ne doute point. Il faudra seulement, cette année, nous arranger d'un voisinage...

– Un voisinage ?

Aubert levait la tête, en attachant sur sa tante un regard de surprise où déjà se montrait l'irritation.

– Les Villaferda auraient-ils l'idée d'y loger quelqu'un ?

– Don Rainaldo lui-même, qui a été malade et recherche un air vivifiant...

– Don Rainaldo ?... Ah ! ah !... Bon !

Ces diverses exclamations suivirent un crescendo de colère. Sans rudesse, mais avec un peu d'impatience, Aubert écarta Isabelle et repoussa nerveusement le livre ouvert sur la table.

Anne Fauveclare dit, avec un calme apparent :

– Ce sera un peu gênant, naturellement, mais en prenant soin, dès le premier moment, de

montrer que nous tenons à sauvegarder toute notre indépendance, je ne crois pas que...

Un vif mouvement d'Aubert l'interrompt. Le jeune homme se leva, montrant dans le jour crépusculaire un visage durci, aux lèvres frémissantes.

– Non point !... Ce que j'aime aux Eaux Vertes, ce qui en rend le séjour si favorable à ma santé, c'est précisément l'absence de tout voisinage, la grande paix sévère du lac et de la forêt. Puisque nous n'y serons pas seuls cette année, je n'irai pas, voilà tout.

– Mais, Aubert, tu sais bien que ce changement d'air et de séjour t'est nécessaire ? dit anxieusement Isabelle.

– Peu importe ! Je ne saurais en éprouver aucun bien, du moment où il faudrait partager cet air et ce séjour avec don Rainaldo de Villaferda.

L'accent d'Aubert, la lueur échappée à son regard, révélaient une si âpre rancune qu'Anne et Isabelle tressaillirent d'une même émotion pénible.

– Mais, mon enfant, c’est donc une véritable haine que tu as pour ton cousin ? s’écria M^{lle} Fauveclare avec une angoisse dans la voix.

Il ne répondit pas et détourna légèrement la tête. Anne mit sur son épaule une main douce et ferme.

– Aubert, comment conserves-tu en ton âme un pareil sentiment ? Ne te rends-tu pas compte de la faute que tu commets ainsi, mon pauvre enfant ?

– Je ne suis pas obligé d’avoir de la sympathie pour lui ! dit-il entre ses dents serrées.

– Non, certes ! Mais on sent chez toi quelque chose de plus que l’antipathie ordinaire... un ressentiment violent, dont je ne puis comprendre le motif...

– Laissons cela, voulez-vous, petite tante ? interrompit brusquement Aubert. Parlez-moi plutôt de votre soirée, de dona Encarnacion, qui est certainement demeurée la plus grande orgueilleuse de toutes les Espagnes, de dona Enriqueta, qui doit être bien heureuse près d’une

pareille belle-mère...

Il parlait avec une ironie où il essayait de mettre quelque gaieté. Mais ni sa sœur ni Anne ne s'y trompèrent. La sensibilité à vif, l'orgueil frémissant de cette âme malade, vibraient en cet instant avec une intensité qui pâlisait le maigre visage et donnait aux yeux noirs un éclat de souffrance. Anne retint un soupir d'inquiétude, tandis qu'Isabelle, essayant de retrouver sa verve habituelle, retraçait pour son frère la monotonie solennelle de la soirée, en faisant des deux comtesses et de la jolie Claudia de Winfeld un portrait précis, avec cette conclusion :

– Nous nous sommes bien ennuyées, tante et moi !... Papa aussi, je crois, bien qu'il ne veuille pas en convenir ! Enfin, heureusement, nous n'aurons pas souvent l'occasion d'aller aux Belles Colonnes !

III

Favigny, vieille petite cité dont toute l'industrie consistait dans l'horlogerie et la taille des pierres précieuses, était située à mi-montagne, sur un plateau entouré de bois et de prairies. Sa très ancienne église, ses logis vénérables, sa maison de ville au porche ogival, des restes de tours et de remparts attestaient ce long passé, auquel, dans les chroniques du pays, était constamment mêlée l'antique lignée des Fauveclare.

Une route au sol dur, côtoyant des combes sauvages, menait à la haute montagne dont le sombre revêtement de mélèzes et de pins formait un fond de sévère beauté, que l'hiver couvrait d'éblouissante blancheur. Là-haut, en pleine forêt, sur les bords d'un petit lac appelé dans le pays les Eaux Vertes, s'élevait un grand vieux logis dont les murs épais avaient défié les siècles.

On le disait bâti sur l'emplacement d'une antique maison forte, où vivaient les Fauveclare avant de descendre sur le plateau inférieur et de choisir leur résidence définitive dans le bourg fortifié de Favigny. De très vieilles substructions, un souterrain à demi comblé, donnaient quelque apparence de vérité à cette tradition. Quant au logis, il servait depuis sa construction de résidence d'été aux Fauveclare, Denys et Thibaut, et, après eux, leurs descendants l'avaient laissé indivis. De temps à autre, au cours des trois siècles précédents, les Villaferda y étaient venus passer quelques semaines pour chasser dans la forêt dont ils possédaient une partie, la moins considérable. L'autre était alors la propriété des Fauveclare de Favigny. Les Fauveclare d'Espagne l'avaient achetée, peu à peu, au père et au grand-père de Melchior, au moment de leurs embarras d'argent. On ne les avait pas vus d'ailleurs plus souvent dans le pays, où leurs biens étaient administrés par un régisseur, et la partie du bois qui leur appartenait n'avait pas été habitée depuis plus de cinquante ans. Aussi, Anne, Aubert et Isabelle avaient-ils pris

facilement l'habitude de se croire là entièrement chez eux. Ils y montaient généralement dans le courant de juin, afin que les poumons un peu délicats d'Aubert pussent absorber pendant deux mois au moins l'air vif et pur de la forêt et de la montagne.

De temps à autre, Anne et sa nièce descendaient à Favigny pour faire quelques provisions et donner un coup d'œil à la maison où demeurait Melchior avec la vieille Donatienne.

M. Fauveclare montait assez rarement aux Eaux Vertes. Il éprouvait un regret amer de n'être pas le possesseur de ce domaine forestier qui avait appartenu à ses ancêtres et s'en écartait avec une sorte de rancune morose, comme si la sombre et belle forêt eût été complice des deux comtes de Villaferda, père et fils, qui avaient profité de la gêne des Fauveclare pour la joindre à leur domaine de Franche-Comté.

Anne et ses neveux, au contraire, ne trouvaient qu'agrément à ce séjour annuel aux Eaux Vertes. Aubert et Isabelle, surtout, aimaient avec une

sorte de passion le charme austère et mystérieux de la forêt, la changeante beauté du lac dont les eaux avaient presque toujours des teintes d'aigue-marine. Et, devant les fenêtres closes de la partie du logis affectée aux Villaferda, tous deux et Anne elle-même en arrivaient à oublier que ce dernier n'était pas tout entier le bien des Fauveclare de Franche-Comté et que plus un pouce du sol de la forêt ne leur appartenait.

Il était donc compréhensible qu'ils éprouvassent un sérieux ennui du voisinage annoncé, d'autant que le souvenir laissé à Favigny par don Rainaldo enfant donnait à craindre que ce jeune parent ne fût pas des plus agréables. Toutefois, Anne et sa nièce n'y auraient vu qu'un inconvénient passager, sans l'obstination d'Aubert qui allait priver la faible santé du jeune homme de ce changement d'air presque indispensable.

M^{lle} Fauveclare ne gardait aucun espoir de changer la décision de son neveu. Aubert avait pour elle une grande affection, il cédait à sa douce influence en bien des petites choses ; mais

ici, elle présentait une résistance tenace, basée sur quelque mystérieuse offense autrefois infligée par don Rainaldo, l'orgueilleux petit comte de Villaferda, à son non moins orgueilleux cousin.

Un matin – six jours après la soirée passée aux Belles Colonnes –, Anne, en quittant l'église où elle venait d'entendre la messe, rencontra près du bénitier M^{lle} de Winfeld. Elle lui tendit l'eau bénite et la jolie Claudia la remercia d'un sourire. Toutes deux sortirent ensemble. Hors du vieux porche, Anne demanda des nouvelles de M^{me} de Villaferda.

– Dona Encarnacion a une excellente santé, qui résiste au régime de quasi-claustration adopté par elle, répondit Claudia. Elle tient beaucoup à cet usage de la vieille Espagne, qui maintient les femmes au logis, presque aussi étroitement que chez les nations musulmanes. Quand elle réside à Burgos, elle sort généralement en voiture et seulement pour se rendre à l'église, faire quelque visite, présider une réunion charitable. Au château de Palamès, elle ne quitte pas l'enceinte des jardins. Ici, elle n'a pas encore franchi le

seuil de la maison où son chapelain dit la messe chaque jour dans l'oratoire qu'elle a fait aménager. Heureusement, elle me laisse libre de ne pas mener tout à fait cette existence qui ne conviendrait pas à mon tempérament. En Bavière, où j'ai passé jusqu'ici une partie de mon existence, j'étais habituée, chez mes parents, aux longues promenades et à une vie assez active.

– Vous êtes bavaroise ? Cependant, vous parlez le français et l'espagnol presque sans accent.

– J'ai passé plusieurs années dans un couvent de Paris, j'ai fait d'assez longs séjours chez des amis français et, depuis deux ans, je vis presque constamment près de dona Encarnacion, ma cousine du côté paternel. J'ai du sang espagnol dans les veines. Quant à la France, je l'aime infiniment.

Anne jeta un furtif coup d'œil sur le visage de la jeune étrangère. Avec quelque perplexité, elle se demandait pourquoi Claudia de Winfeld lui inspirait cette sorte d'éloignement déjà éprouvé à leur première rencontre.

– Votre Jura me paraît admirable ! poursuivit Claudia après un court moment de silence. Je souhaite vivement connaître un peu les environs de Favigny. Que vous seriez bonne, mademoiselle, d’être quelquefois mon guide, lorsque dona Encarnacion, mon excellente protectrice, me permettra une promenade !

Elle regardait Anne avec une expression de prière câline. Ses yeux étaient d’un gris bleuté, très brillant parfois, et, à d’autres moments, comme voilé. Des cils noirs épais et courts faisaient ressortir la vive blancheur des paupières.

– Je ne sais trop... je suis très occupée, dit Anne avec réserve.

– Oh ! naturellement, ce ne serait qu’au cas où vous n’en seriez pas dérangée le moins du monde !... D’ailleurs, il faut auparavant que nous fassions mieux connaissance. Je vous dois une visite, mademoiselle. Puis-je me présenter chez vous cet après-midi... ou voulez-vous me désigner un autre jour ?

Anne répondit qu’aujourd’hui elle recevrait avec plaisir M^{lle} de Winfeld. Comme, à ce

moment, elles arrivaient près de leurs demeures, les deux jeunes personnes se séparèrent avec un serrement de main accompagné, chez Claudia, du sourire très doux qui venait si facilement à ses lèvres.

Anne ouvrit la porte de son logis et entra dans la salle voûtée. Donatienne, occupée à balayer le dallage usé, s'interrompit et dit sans préambule :

– Il paraît que le jeune M. de Villaferda est arrivé hier soir.

– Ah ! dit Anne.

Et elle pensa : « M^{lle} de Winfeld n'a pas dit mot de la jeune comtesse. Ne sera-t-il pas question de promenade pour elle ? Est-elle soumise au même régime que sa belle-mère ? »

– Ils font encore plus d'embarras qu'il y a dix ans, avec tous leurs domestiques.

La vieille femme plissait avec dédain ses lèvres sèches. Attachée depuis l'enfance aux Fauveclare, elle avait fait siens leurs intérêts, leurs sympathies, leurs rancunes, et, tout comme son maître Melchior, elle en voulait sourdement à

la branche espagnole d'avoir su acquérir et conserver biens, puissance, honneurs, alors que périlait celle de la Franche-Comté.

– Et des chevaux, des voitures ! poursuivit-elle avec une irritation croissante. À croire qu'ils vont s'établir ici pour longtemps... Mais on n'a pas encore vu les dames mettre le nez dehors, sauf celle qui a un drôle de nom...

– M^{lle} de Winfeld ? Elle doit venir cet après-midi me rendre visite.

– Toute seule ? M^{me} de Villaferda ne viendra pas ? Et la petite jeune dame ?

– Il n'a pas été question d'elles.

– Ah ! bien... ah ! bien... Ça ne m'étonnerait pas, du reste, si la comtesse vous faisait une impolitesse, mademoiselle. Je me souviens comme elle a froissé autrefois tout le bon monde de Favigny par ses façons orgueilleuses. Et la jeune dame a peut-être les mêmes idées.

– Ou bien elle est obligée de se plier à celles de son entourage, dit pensivement Anne.

Elle se dirigea vers la porte de la salle des

Chasses. Un pli léger se formait sur son front, attestant une soudaine contention de la pensée. Depuis cette soirée passée dans le logis voisin, Anne avait été, inconsciemment, comme hantée par le mystère du petit visage immobile et fermé, des grands yeux sombres, des lèvres closes farouchement. Une sorte d'élan intérieur la poussait vers la toute jeune femme qui, pourtant, n'avait donné aucun signe de sympathie, ou même de simple bon accueil, aux cousins de son mari. Et elle avait été surprise de constater qu'Isabelle, de même, éprouvait cet attrait en apparence peu motivé pour l'énigmatique Enriqueta.

D'un geste machinal, Anne posa la main sur le bouton de la porte et la tourna lentement. Le battant s'ouvrit sans bruit. Anne s'arrêta sur le seuil, en jetant un coup d'œil autour de la salle, et vit ses neveux debout près de la grille qui séparait la pièce du patio des Belles Colonnes.

Ils étaient immobiles, appuyés l'un contre l'autre, et regardaient vers le petit jardin intérieur. Un rayon de soleil traversait de biais la cour,

jetait un étincellement irisé dans l'eau jaillie de la fontaine de marbre et, avant d'atteindre les colonnes de la galerie, enveloppait une petite forme féminine qui dansait au son d'un chant lent et doux. Un étroit visage ambré, de grands yeux sombres à demi cachés par leurs très longs cils foncés, des boucles noires et satinées tombant en désordre sur un cou mince... C'était dona Enriqueta, comtesse de Villaferda. Elle dansait dans ce rayon de soleil, en tenant du bout des doigts sa large jupe de soie prune à volants. Le chant tombait de ses lèvres comme une mélodie dont le rythme grave était suivi par le corps souple, bien formé en ses délicates proportions, par les pieds menus chaussés de bas blancs et de petits souliers de soie prune. La jeune femme semblait entièrement absorbée par cet exercice ou par quelque puissante émotion intérieure, car sa figure, entre les boucles éparpillées, apparaissait crispée, frémissante, douloureuse.

Au moment où Anne, d'un coup d'œil, embrassait toute la scène, une porte s'ouvrit sous la galerie, derrière la jeune danseuse.

Les deux vantaux de chêne dont elle était fermée, décorée de parfaites sculptures, dataient du même temps que le logis. Par là, on sortait directement du salon d'Armide sur le patio.

Deux personnes parurent. D'abord, dona Encarnacion, toujours vêtue de soie noire, un voile de gaze noire jeté sur ses cheveux blonds. Derrière elle, un grand et svelte jeune homme, dont la chevelure souple, largement ondulée, avait la même nuance dorée que celle de la comtesse. Le visage d'un blanc mat, aux traits nets et froids, donnait à première vue l'impression d'un beau marbre sur lequel ressortaient nettement la pourpre vive des lèvres, la teinte foncée des cils et des sourcils, la nuance très sombre des yeux.

Sans doute Enriqueta n'avait-elle rien entendu, car elle continuait de danser, les yeux mi-clos, perdue en son rêve étrange.

La voix de M^{me} de Villaferda s'éleva, calme, glacée :

– Que te disais-je, Rainaldo ? Ne voilà-t-il pas un exercice bien convenable à une comtesse de

Villaferda ?

Enriqueta s'immobilisa brusquement. Tout d'une pièce, faisant face à sa belle-mère et à son mari. Dona Encarnacion avait aux lèvres un pli dédaigneux et son visage semblait agité par un frémissement. Le jeune comte dont, à part un léger froncement de sourcils, la physionomie restait impassible, avança de trois pas vers sa femme.

– Je vois que vous avez encore grandement besoin des sévères leçons de ma mère, Enriqueta.

Il avait une voix un peu lasse, mais bien timbrée, qui eût été prenante si quelque chaleur se fût glissée dans l'intonation. Tout au contraire, celle-ci n'était que glace, avec une nuance d'altier dédain.

À l'apparition de la comtesse et de son fils, Aubert et Isabelle s'étaient reculés de côté, pour n'être pas aperçus. Mais Anne les appela à mi-voix :

– Venez, éloignez-vous... Il ne faut pas être indiscret.

Isabelle obéit et se rapprocha de sa tante. Aubert, pendant une minute encore, demeura près de la grille, les yeux tournés vers le patio. Puis il recula jusqu'à une grande table où Isabelle et lui avaient coutume de travailler. Il semblait plus pâle encore qu'à l'ordinaire et ses yeux luisaient d'une émotion que dénotait aussi sa bouche crispée.

Très nette, la voix de dona Encarnacion parvint encore à la salle des Chasses :

– Venez nous expliquer cette étrange scène, Enriqueta. Mais il est vraiment déplorable que votre mari, à peine arrivé, ait à vous adresser des reproches et à vous infliger une punition.

Il y eut un glissement de pas, le bruit d'une porte refermée. Puis on n'entendit plus que le son léger de l'eau tombant dans une conque de marbre.

– Oh ! tante Anne, comme elle doit être malheureuse ! murmura Isabelle.

– Malheureuse ! Ah ! je le crois bien, avec ces deux êtres ! dit sourdement Aubert.

– Nous ne connaissons pas cette jeune femme. Nous ne pouvons savoir si la sévérité de sa belle-mère et de son mari n'est pas justifiée.

Anne faisait entendre la voix de la prudence, d'une discrète sagesse. Mais Aubert secoua la tête avec énergie.

– Vous n'avez donc pas vu sa physionomie tandis qu'elle dansait, tante Anne ? C'est une pauvre jeune créature qui souffre, qui étouffe sous une domination pesante.

Presque en même temps que son frère, Isabelle disait impétueusement :

– Je suis bien certaine qu'elle est malheureuse ! Il suffit de voir dona Encarnacion pour comprendre qu'elle ne doit pas être une agréable belle-mère ! Et...

– Elle était heureuse, elle triomphait d'avoir surpris ainsi sa belle-fille, interrompit la voix frémissante d'Aubert. Sous son air glacé, on devinait une joie diabolique. Oui, oui, j'ai été frappé de son regard, au moment où elle a vu la pauvre jeune femme dansant ! Et l'autre...

l'autre !...

Il crispa ses doigts sur la table. Ses yeux devenaient sombres et presque mauvais.

– L'autre ? don Rainaldo ? dit Isabelle dont le regard brillait d'émotion et de colère. Si j'étais à la place de sa femme, je le détesterais !... Et je pense bien que c'est là ce qu'elle fait !

– Isabelle !

Mais le reproche contenu dans le ton d'Anne Fauveclare ne parut pas toucher la fillette. Aubert, lui, jeta vers sa sœur un coup d'œil approbateur et dit avec un accent d'âpre satisfaction :

– J'aime à t'entendre le juger aussi, petite Isabeau.

IV

Comme elle l'avait annoncé, M^{lle} de Winfeld se présenta dans l'après-midi à la maison Fauveclare et fut introduite au salon par Donatienne, qui l'enveloppait de coups d'œil discrets mais investigateurs et fort méfiants. Car la méfiance était de règle chez la vieille femme, à l'égard des étrangers appelés à franchir le seuil du logis. Tant qu'elle ne les connaissait pas bien, elle les considérait d'un œil sans bienveillance et ne leur accordait que les marques d'une stricte politesse. En outre, elle se piquait d'être observatrice et de reconnaître très vite les êtres dangereux.

Anne, qui travaillait dans la salle des Chasses, la vit apparaître avec une mine assombrie. Elle entendit une voix presque funèbre qui disait :

– La demoiselle au drôle de nom est là, mademoiselle Anne. Prenez bien garde, je vous

en avertis, car ça, c'est un démon !

– Voyons. Donatienne, que signifie ?...

Anne regardait avec une surprise mêlée de sévérité la vieille figure maigre aux rides profondes, où brillaient de petits yeux encore vifs.

Donatienne plissa les lèvres, ce qui lui donna un air de dédain, et dit avec un peu d'impatience :

– Vous êtes trop bonne, vous, mademoiselle ; vous êtes disposée à ne pas trop voir les défauts des gens, par charité chrétienne. Mais il faut pourtant se défier, quand les loups entrent dans une maison.

– Je te conseille de ne pas donner ton appréciation devant M. Melchior, Donatienne, car il n'admet pas les jugements aussi hâtifs. J'ai moi-même reçu de lui une admonestation à ce sujet, hier soir. Et il n'avait pas tort...

Anne se levait en parlant et enlevait quelques brins de fil attachés à sa modeste robe d'intérieur.

– ... Isabelle est au jardin, je crois ? Va lui dire de se recoiffer un peu, de passer une autre robe et

de me rejoindre au salon.

Donatienne quitta la pièce. Elle marmottait, en gagnant la porte du jardin :

– C’est une louve, ça... une vraie louve sous des airs d’agneau. C’est une femme qui avalerait M^{lle} Anne, Isabelle, Aubert et M. Melchior par-dessus le marché, s’il lui en prenait la fantaisie.

Celle que la vieille servante jugeait une si terrible ogresse était à ce moment debout au milieu du salon. Elle portait la même robe de soie noire que le soir du dîner, avec un petit mantelet garni de franges et un chapeau de paille noire autour duquel s’enroulait une guirlande d’épis argentés. Toilette sobre, sévère, qui donnait à la jeune personne une apparence de grande distinction. Claudia se tenait immobile, dans une attitude indolente, en s’appuyant sur le manche d’ivoire de son ombrelle. Elle promenait autour d’elle un lent regard, qui s’arrêtait quelques secondes sur chaque chose : les meubles lourds et beaux, les sièges aux broderies fanées, la précieuse tapisserie murale, les glaces tachées par l’humidité, mais dont les cadres ciselés devaient

avoir grande valeur, les vases de Chine rapportés par un Fauveclare voyageur, les portraits d'ancêtres signés de noms célèbres en Espagne et dans les Flandres, un petit tableau de Rembrandt donné par Thibaut à son frère Denys, une scène champêtre de Watteau, un pastel de La Tour reçus en présent ou bien acquis par d'autres Fauveclare.

Ce même regard chercheur découvrit, dans la grande cheminée de marbre gris, les magnifiques landiers en fer forgé, ouvrage du XVI^e siècle ; un peu plus loin, un vieux petit cabinet italien de la même époque, relégué derrière une grande table qui le masquait presque complètement. Un fort remarquable émail limousin ne put lui échapper, non plus que deux petits vases en Sèvres où Isabelle avait mis quelques roses. Néanmoins, quand Anne ouvrit la porte, elle n'aurait pu saisir, dans l'attitude ou sur la physionomie de la visiteuse, aucun indice de cette investigation.

M^{lle} de Winfeld entama la causerie avec la plus aimable simplicité. Anne essayait de dominer cette instinctive froideur qui la saisissait devant la

protégée de M^{me} de Villaferda. Sans qu'elle pût s'en défendre, l'avertissement de la vieille servante lui revenait à l'esprit, en entendant la voix suave, en sentant sur elle le très doux regard des yeux gris qui semblaient réellement exprimer toute la sympathie que Claudia, avec un gracieux abandon, déclarait éprouver pour M^{lle} Fauveclare.

– Et je crois que vous avez plu aussi à dona Encarnacion, ajouta-t-elle. Ce n'est pas peu de chose, car elle est fort difficile, je le reconnais. Elle en a le droit, d'ailleurs, par ses hautes, ses magnifiques vertus. C'est une femme admirable !... véritablement admirable !

Ces mots furent prononcés avec l'accent de la plus vive componction. Anne, un instant perplexe, demanda non sans un peu d'hésitation :

– La jeune comtesse vit toujours avec elle ?

– Toujours, naturellement ! Don Rainaldo le veut ainsi. Il est tellement, ah ! tellement indispensable qu'elle soit conseillée, dirigée, mise sur la bonne voie !

Un soupir gonfla la poitrine de Claudia. Le

doux regard prit une expression mélancolique, tandis que M^{lle} de Winfeld continuait, sur un ton de confiance :

– Je ne veux point paraître critiquer ma chère protectrice. Toutefois, je crains qu'elle ne se soit trompée en choisissant pour don Rainaldo cette petite don Enriqueta. Vous ne pouvez imaginer, mademoiselle, de quelle difficile nature est pourvue la jeune comtesse de Villaferda ! Dona Encarnacion doit livrer une lutte continuelle contre des défauts, des habitudes tout à fait contraires à ses principes, à ceux de don Rainaldo, et qui ont été enracinés chez dona Enriqueta par l'éducation reçue chez sa mère. Celle-ci était une pauvre tête aux trois quarts folle, dont on ne pouvait attendre mieux. M^{me} de Villaferda espérait – elle espère toujours – réformer sa jeune cousine. Il est possible qu'elle y parvienne, car elle possède une volonté inébranlable.

Anne eut un léger frisson. Elle se représentait la froide figure de dona Encarnacion et, en face d'elle, le visage fermé, farouche, d'Enriqueta.

Oui, sans aucun doute, la tenace, implacable volonté de la belle-mère broierait celle de la jeune femme, réduirait toutes ses résistances.

– Ce n'est donc pas don Rainaldo qui a choisi sa femme ?... demanda M^{lle} Fauveclare après un court silence.

– Mais non, pas du tout ! Il s'en est remis entièrement à sa mère... Une nature très supérieure, le comte de Villaferda ! Tout à fait supérieure ! Dona Enriqueta est à cent... que dis-je, à mille coudées au-dessous de cette remarquable personnalité ! Aussi ne peut-il exister en lui, à son égard, qu'indifférence et dédain. Le devoir seul l'obligera de s'abaisser jusqu'à elle. Mais il est bien certain qu'un homme comme lui n'aimera jamais cette petite personne mal élevée, sans cervelle, moralement et intellectuellement inférieure.

Isabelle entra à cet instant. M^{lle} de Winfeld lui témoigna un amical intérêt, lui fit compliment de sa belle chevelure. Mais Anne, non sans une secrète satisfaction, constata que sa nièce restait froide devant l'amabilité de la séduisante

étrangère. Avec quelque défiance, M^{lle} Fauveclare se demandait pourquoi la protégée de dona Encarnacion faisait tant de frais à l'égard des parents que la noble dame jugeait inutile de visiter, comme gens de trop peu d'importance pour une personne alliée aux plus grandes familles d'Espagne et d'Autriche.

Peu après l'arrivée d'Isabelle, la porte s'ouvrit de nouveau, la voix de Melchior Fauveclare, moins sèche qu'à l'ordinaire, prononça :

– Entrez, mon cousin...

M. de Villaferda franchit le seuil. Claudia dit en souriant, avec un accent de surprise :

– Je ne me doutais pas que nous nous rencontrerions ici, don Rainaldo.

Rien, chez le jeune comte, ne dénotait que lui fût étonné de trouver là M^{lle} de Winfeld. Il vint s'incliner devant Anne, avec un mot de froide politesse, et fit à Isabelle un bref salut. De son côté, Melchior saluait Claudia et lui adressait la parole avec une certaine aménité qu'il réservait aux étrangers mieux favorisés que sa famille.

Tous deux, d'ailleurs, firent les principaux frais de la conversation, qui s'engagea ensuite. Don Rainaldo semblait peu causeur ou peut-être ne daignait-il pas se donner la peine de l'être pour ses cousins Fauveclare. Anne, en le regardant, assis en face d'elle, pensait à ce que venait de lui dire Claudia, évoquait involontairement le souvenir de la courte scène du patio, ce matin, et, sans en avoir bien conscience, cherchait sur la froide physionomie du jeune comte à surprendre des indices de sa nature, à découvrir en lui cette personnalité supérieure dont parlait avec une enthousiaste conviction M^{lle} de Winfeld.

Isabelle, près de sa tante, restait silencieuse, comme il était d'usage alors pour les jeunes personnes de son âge. Elle aussi observait beaucoup le noble cousin espagnol, sans qu'il y parût. À la vérité, ce n'était point là une physionomie quelconque. Elle devait son originalité frappante tout d'abord à l'opposition du blond chaud des cheveux, du blanc mat du teint, des sourcils et des cils bruns. Il fallait joindre à la première impression d'ensemble la beauté incontestable des yeux d'un bleu très

foncé, qui restaient sérieux et sans chaleur mais reflétaient une grande force de pensée ; puis encore une distinction de race, une aisance de manières qui enlevaient toute possibilité de mettre sur le compte d'une timidité juvénile la réserve, la froideur de don Rainaldo. Non, celui-ci avait bien certainement hérité l'orgueil de sa mère, cette hauteur, ce dédain que l'on reprochait tant à M^{me} de Villaferda, dans Favigny, et que ses cousins Fauveclare avaient sentis chez elle, à leur égard. Isabelle, qui avait une âme fière, en éprouva quelque irritation et pensa :

« Qu'il me déplût, ce comte de Villaferda ! Ce serait, en effet, un bien intéressant voisinage aux Eaux Vertes ! »

Don Rainaldo ne fit qu'une très courte visite. Il prit congé avec la même correction glacée qu'à son arrivée, après avoir fait connaître à M^{lles} Fauveclare que sa mère les attendait un de ces prochains après-midi. Melchior l'accompagna jusqu'au-dehors. Isabelle remarquait avec surprise, chez son père, une sorte d'empressement déférent pour ce tout jeune

homme. Et cette même déférence, mais enveloppée de grâces et de sourires, semblait exister chez M^{lle} de Winfeld, dès qu'elle s'adressait à don Rainaldo où l'écoutait tandis qu'il parlait de cette voix un peu basse qui avait d'agréables inflexions, mais donnait une impression de froid aussi forte que la personne du jeune comte.

Non sans quelque étonnement, Anne vit son frère reparaître au salon après le départ de don Rainaldo. Il continua de converser avec Claudia, l'interrogea sur les Villaferda, sur leur genre d'existence habituel, sur leurs résidences ; Anne et Isabelle apprirent ainsi que don Rainaldo était possesseur de biens immenses, que venait encore augmenter la fortune de sa femme, très considérable. Sa mère et lui habitaient généralement soit leur vieux palais de Burgos, soit l'antique château de Palamès, sombre et farouche forteresse qui appartenait depuis des siècles à la famille de Villaferda.

Dans ce domaine, le jeune comte, intrépide chasseur et cavalier très remarquable, trouvait à

contenter ces goûts hérités de ses ancêtres. Il pouvait en outre s'adonner aux études, aux recherches qu'il aimait dans la magnifique bibliothèque de Palamès, remplie de livres rares, d'anciennes chroniques, de précieux documents dont le complet dépouillement restait encore à faire. Il allait peu dans le monde et menait la plus sérieuse existence, d'après les principes que lui avait inculqués dona Encarnacion, « cette mère si parfaite ! », disait Claudia avec émotion.

« Brrr ! une perfection pareille me refroidirait à jamais ! » pensa irrévérencieusement Isabelle.

La fillette regardait, écoutait M^{lle} de Winfeld avec une attention dont elle ne se rendait point compte. Pas un sourire, pas une inflexion de voix, pas un regard des yeux gris-bleu n'échappaient à cette jeune observatrice. Quand sa tante et son père reconduisirent Claudia jusqu'à la porte du logis, elle s'éclipsa après avoir serré la main que lui tendait la jolie personne et alla retrouver Aubert qui dessinait sous une tonnelle du jardin. Le jeune homme, sans interrompre son travail, demanda brièvement :

– Eh bien ! elle est finie, cette visite ?

– Oui.

La réponse laconique surprit sans doute Aubert, car il leva la tête pour regarder sa sœur. Isabelle avait une mine sérieuse, des yeux songeurs, et fronçait légèrement ses sourcils bruns si bien dessinés.

– Qu’y a-t-il, Isabeau ?

Elle rejeta en arrière, d’un mouvement vif, les cheveux soyeux qui tombaient sur ses épaules et vint d’un bond léger s’asseoir près de son frère.

– Aubert, cette demoiselle de Winfeld est très fausse.

– Ah ! tu as déjà vu cela ?

– Oui, j’ai vu... Et je ne sais pourquoi, elle me fait peur.

Isabelle appuya sa joue contre l’épaule d’Aubert en murmurant :

– Oui, je ne sais pourquoi... je ne sais pourquoi, vraiment.

V

Les gens de Favigny qui avaient espéré connaître la jeune comtesse de Villaferda furent tout à fait déçus. On ne la vit même pas à l'église, dona Encarnacion ayant amené son chapelain espagnol et obtenu de l'évêché de Besançon l'autorisation de faire célébrer les offices dans la petite chapelle qui se trouvait au rez-de-chaussée du « logis du Roi ». Ces dames ne sortaient qu'en voiture, assez rarement d'ailleurs, et en voiture fermée, dona Encarnacion détestant le grand air. Comme M^{lle} de Winfeld allait et venait librement, le bruit se répandit bientôt que dona Enriqueta était tenue prisonnière par sa belle-mère et son mari. Le fait que don Rainaldo vivait seul aux Eaux Vertes accrédita encore chez les habitants de la petite ville cette idée qui, du reste, venait aussi parfois à la pensée d'Anne et de ses neveux.

Aucun d'eux n'avait revu, dans le patio,

l'étrange petite figure. Mais elle était dans le salon d'Armide quand, cinq jours après la visite de don Rainaldo, M^{lle} Fauveclare et Isabelle se rendirent chez dona Encarnacion pour obéir au désir de Melchior, qui semblait tenir à voir sa sœur et sa fille en relations suivies avec le logis voisin. Cette fois encore, la charmante Claudia pallia, par sa conversation et ses sourires, la condescendance hautaine de sa protectrice, le mutisme d'Enriqueta. La jeune femme, vêtue des lourdes étoffes chères à sa belle-mère et qui écrasaient sa petite taille, donnait l'impression, avec son visage immobile, sa bouche serrée, ses yeux presque constamment baissés, d'une impassible statue de la théogonie brahmanique. Si, par hasard, M^{me} de Villaferda ou Claudia lui adressait la parole, elle répondait en quelques mots brefs. Mais elle ne prenait aucune part à l'entretien et ne semblait même pas s'y intéresser. On ne pouvait songer sans surprise, en la regardant ainsi, qu'elle fût la même que la petite créature au visage crispé, frémissant, douloureux, qui dansait dans un rayon de soleil, près de la fontaine du patio.

Cette étrange jeune femme, qui avait son âge, inspirait à Isabelle un très vif intérêt. Elle en parlait fréquemment avec son frère, et tous deux, comme les gens de Favigny, étaient d'avis que dona Enriqueta se trouvait privée de liberté. Aubert, avec des éclairs d'indignation dans le regard, exhalait en quelques mots ardents son antipathie contre dona Encarnacion et son fils. Isabelle, bien qu'assez inclinée à ces mêmes sentiments, s'employait alors à le calmer.

– Nous nous trompons peut-être, disait-elle. Il est possible que dona Enriqueta ait une nature difficile, comme le laisse entendre M^{lle} de Winfeld.

– Ah ! cette demoiselle de Winfeld ! Je m'en méfie puisqu'elle est si bien vue par une femme orgueilleuse et autoritaire comme M^{me} de Villaferda. Il lui a certainement fallu, pour obtenir ce résultat, accumuler flatteries sur bassesses !

– Aubert, ne juge pas si vite !

– Tu m'as bien dit, toi, qu'elle te semblait très fausse !

– Oui, c’est vrai... Et je ne peux pas faire autrement que de le penser chaque fois que je me trouve avec elle. Pourtant, elle est aimable... très aimable pour nous.

De fait, Claudia semblait éprouver une vive sympathie pour les demoiselles Fauveclare. À une seconde visite qu’elle leur fit, elle apporta un ouvrage de broderie et demanda la permission d’y travailler, car il lui était pénible de rester oisive et elle voulait espérer que M^{lle} Anne lui donnerait le grand plaisir de la traiter en amie, en s’occupant elle-même, comme elle en avait coutume, sans égard à sa présence.

M^{lle} Fauveclare ne put qu’acquiescer, bien qu’à contrecœur. Elle n’avait aucun motif plausible pour écarter M^{lle} de Winfeld. Non, vraiment, rien autre chose qu’une instinctive méfiance de cette jeune personne que Donatienne s’obstinait à appeler « la Louve ». Et elle réprimanda quelque peu Isabelle qui, à l’annonce de la visiteuse, s’était enfuie dans le jardin, où Donatienne, envoyée à sa recherche, prétendit ne l’avoir pas trouvée.

– Vas-tu donc imiter Aubert ? dit sévèrement la jeune tante. Du moment où M^{lle} de Winfeld nous fait la politesse d'une visite, tu dois réprimer une antipathie sans motif.

Isabelle se rebiffa un peu, puis finit par reconnaître que sa tante avait raison. Mais elle ne put se tenir d'émettre cette pensée :

– J'espère bien qu'elle ne nous gratifiera pas trop souvent de ses gracieuses visites, cette trop aimable demoiselle !

*

À quelque temps de là, dans les premiers jours de juin, se présenta la question du séjour aux Eaux vertes. Melchior Fauveclare demanda un matin au déjeuner :

– Quand montez-vous là-haut ?

Anne, qui prévoyait la question, répondit sans embarras apparent :

– Nous n'avons encore rien décidé... La

présence de don Rainaldo nous semble quelque peu gênante...

– Gênante ? Pourquoi cela ? Il a son corps de logis particulier, indépendant du nôtre. Comme il paraît à peu près aussi froid, aussi peu liant que sa mère, il n’y a pas lieu de craindre qu’il vous importune de sa présence. Au reste, vous êtes libres d’agir à votre guise. Mais comme je vous ai toujours entendus prétendre que la santé d’Aubert exigeait ce changement d’air, je ne comprends guère que vous vous arrêtiez à cette idée, eussiez-vous même quelques petits désagréments en perspective.

Anne ne pouvait rien opposer à ce raisonnement. Elle jeta un coup d’œil perplexe sur son neveu, placé à sa droite. Aubert roulait entre ses doigts nerveux un peu de mie de pain. Il tenait les yeux légèrement baissés, mais les releva tout à coup en disant avec un calme apparent :

– Si vous, mon père, et ma tante n’y voyez pas d’inconvénient, j’ai l’intention de demander l’hospitalité à Claude Géronin.

– À Claude Géronin ? répéta Melchior

Fauveclare d'un ton de surprise. Que signifie ?...

– La sauvagerie de mon caractère me rendra pénible un voisinage quelconque aux Eaux Vertes. Claude sera très heureux de me donner la chambre libre dans sa maison, comme il l'a fait l'année où tante Anne a dû monter plus tard là-haut, à cause de la rougeole d'Isabelle.

Melchior eut un rapide froncement de sourcils, un regard d'impatience dédaigneuse vers le pâle visage agité de légers frémissements.

– Qu'est-ce que cette singulière combinaison ? Tu logerais chez Claude, alors qu'à cinq cents mètres de là notre logis resterait inhabité ? Ce serait, pour le coup, mettre le comble à ton habituelle bizarrerie !

Dans les yeux d'Aubert, Anne vit monter l'orage. Elle intervint aussitôt.

– Tu sais comme Claude et Marceline lui sont dévoués, Melchior. Plus d'une fois, ces braves gens ont témoigné le désir de l'avoir encore quelque temps chez eux. La circonstance est favorable, puisque le voisinage que nous aurons

aux Eaux Vertes lui paraît pénible. Isabelle et moi pourrons nous y installer comme d'habitude et Aubert nous verra chaque jour.

Melchior leva les épaules :

– Oui, naturellement, tu défends les idées baroques de ton neveu ! dit-il d'un ton de sarcasme. À ton aise ! Pour mon compte, je me soucie assez peu de discuter les insanités d'un cerveau malade. Qu'il aille chez Claude ou au fin fond de la forêt, je n'ai aucun souci de l'en empêcher, par le fait que cela m'est indifférent.

La main d'Aubert saisit la nappe et s'y crispa. La maigre figure blêmissait, les yeux noirs s'emplissaient d'une tragique et furieuse souffrance. Anne, Isabelle, le cœur serré d'angoisse, attendaient l'explosion... Mais le corps du jeune homme eut comme un brusque raidissement, les paupières s'abaissèrent. Et subitement, le buste se renversa contre le dossier de la chaise.

Isabelle jeta un cri, en se levant si brusquement que son siège tomba avec fracas.

– Allons, pas tant de précipitation ! gronda Melchior.

Il glissait vers son fils un regard où passait un peu de remords. La naissance d'Aubert avait été accueillie par lui avec allégresse et il avait aimé cet enfant autant que le permettait la sécheresse de sa nature. Mais quand, vers l'âge de cinq ans, le joli petit garçon, l'unique héritier des Fauveclare de Franche-Comté, était devenu contrefait, chétif, l'affection paternelle avait sombré sous l'orgueil déçu. Depuis lors, Melchior conservait à l'égard d'Aubert un secret ressentiment, une humeur acrimonieuse, qui se manifestaient par des mots blessants, mais plus souvent encore par cette affectation d'indifférence qui venait d'agir si cruellement sur les nerfs trop sensibles du jeune homme.

Anne, penchée vers son neveu, lui mouillait le front avec une serviette trempée dans l'eau. Isabelle tenait les mains de son frère et les serrait convulsivement. M. Fauveclare, les lèvres serrées, considérait le visage blêmi. Ce fut d'abord son regard que rencontrèrent les yeux

d'Aubert, quand ils s'ouvrirent. Le jeune homme eut un tressaillement et referma les paupières.

– Viens, je vais t'aider à remonter dans ta chambre, dit Anne avec douceur.

Il se leva, en évitant de regarder son père, et sortit de la salle, appuyé au bras de M^{lle} Fauveclare. Isabelle avait fait un mouvement pour les suivre ; mais Anne dit, avec ce ton de calme autorité habituel chez elle à l'égard de la vive et ardente fillette :

– Non, reste ici, mon enfant.

– Oui, il est au moins inutile que tout le monde déserte la table pour un simple malaise advenu à Aubert, ajouta sèchement Melchior.

La mine d'Isabelle dénotait un vif désir d'insoumission. Mais la raison l'emporta et, sans beaucoup de bonne grâce, d'ailleurs, elle s'assit près de M. Fauveclare qui se remettait à son repas interrompu.

VI

Ce Claude Géronin, à qui Aubert voulait demander l'hospitalité, était un vieux forestier contemporain du père de Melchior et d'Anne, qui lui avait autrefois sauvé la vie. Sa fille Marceline avait été la nourrice d'Aubert. Veuve depuis quinze ans, elle vivait avec lui dans son logis de la forêt. Tous deux se montraient fort dévoués aux Fauveclare, mais plus particulièrement à Aubert que Marceline aimait comme son enfant. Ils avaient accueilli avec joie l'idée que leur exposait le jeune homme, désireux de ne pas se priver d'un changement d'air indispensable à sa santé. Dans la maison forestière se trouvait une petite chambre inoccupée où Marceline se faisait fête d'installer « son cher petit ».

Étant donné l'état d'esprit de son neveu, M^{lle} Fauveclare ne pouvait qu'approuver la combinaison. Melchior ne s'y opposant point,

elle s'occupa aussitôt des préparatifs habituels pour ce changement de domicile. Mais Aubert, lui, dès le lendemain du malaise causé par les paroles de son père, quitta Favigny pour prendre gîte à la maison forestière.

Anne avait eu encore, à deux reprises, la visite de M^{lle} de Winfeld. Avant son départ pour la haute montagne, elle alla prendre congé de dona Encarnacion. La jeune comtesse ne parut pas. Comme Anne demandait de ses nouvelles, M^{me} de Villaferda répondit :

– Elle se dit souffrante et refuse de quitter sa chambre.

Et ce fut tout. Le ton de la réponse, très sec, n'incitait pas à poursuivre l'entretien sur ce sujet.

M^{lle} de Winfeld, au cours de la conversation, parla de son désir de connaître la haute montagne. Elle projetait, déclara-t-elle, d'aller rendre plusieurs fois visite à M^{lles} Fauveclare. Anne répondit poliment qu'elles auraient grand plaisir à la recevoir, mais n'adressa pas une invitation plus précise que peut-être attendait Claudia.

Le lendemain, la tante et la nièce prirent place dans le vieux break attelé d'un robuste cheval qui constituait l'équipage des Fauveclare. Melchior s'en servait pour aller visiter les différentes parties de son domaine. Ce fut lui qui prit place sur le siège, Anne, Isabelle et Élise, la jeune servante, occupaient l'intérieur avec les colis nécessaires à leur aménagement. M. Fauveclare, réunissant les guides, eut un sec claquement de langue et le cheval partit d'un bon trot, tandis que, sur le seuil du logis, Donatienne adressait à ses maîtresses un dernier geste d'adieu.

Isabelle était radieuse. Enfin, elle allait retrouver sa chère forêt ! Mais comme la voiture, après une longue montée au bord d'une ravine sauvage, arrivait sur un premier plateau où commençaient les sapins, la mobile physionomie s'assombrit. À l'oreille d'Anne, la fillette murmura :

– Les Eaux Vertes, avec ce voisinage de don Rainaldo, vont perdre beaucoup de leur charme pour moi.

Anne eut un léger mouvement d'épaules en

répliquant :

– Je doute fort que ce jeune homme nous gêne en quoi que ce soit. Mais s’il en était autrement, nous le supporterions, voilà tout, puisque nous n’avons pas les nerfs trop sensibles de notre pauvre Aubert.

La route continuait parmi les sapins, ici encore assez clairsemés. Puis elle redevint montueuse et déboucha enfin sur un plateau où s’étendait un lac aux teintes d’émeraude, entouré par la profonde forêt. À une courte distance de ses rives apparaissait une massive construction de pierre, sombre, longue, élevée d’un étage, à fenêtres basses et cintrées. C’était le logis des Eaux Vertes, la demeure indivise entre les Fauveclare et leurs cousins d’Espagne.

Elle se trouvait, à l’intérieur, nettement divisée en deux logis, sans aucune communication entre eux. Sur le devant, une large prairie, où s’espaçaient quelques bouquets d’arbres, s’étendait jusqu’au lac. Derrière existait un grand verger commun après lequel commençait aussitôt la forêt. Aubert et Isabelle, qui aimaient le

jardinage, y avaient planté quelques étroits parterres où fleurissaient des roses, des giroflées, des œillets, du modeste réséda que Marceline Alby, la fille du vieux forestier, venait semer en temps voulu pour que M^{lle} Fauveclare et ses neveux pussent jouir de son parfum dès leur arrivée aux Eaux Vertes.

Melchior arrêta la voiture devant une des deux portes à cintre de pierre moulurée qui donnait accès dans chacun des logis. Isabelle descendit lestement et alla introduire la clef dans la serrure. L'épais vantail s'ouvrit en grinçant un peu sur le dallage usé du vestibule large et sombre, qui traversait toute la maison et donnait, par une large porte vitrée, sur la cour étroite précédant le verger.

À droite, et s'ouvrant sur cette même cour, se trouvait le salon tendu d'un papier à personnages fort passé, meublé de sièges, d'une crédence et d'un bahut en poirier sculpté. Une partie du parquet de sapin disparaissait sous un tapis de Turquie plus d'une fois raccommodé par Anne Fauveclare. Des pentes en tapisserie, œuvre de la

défunte M^{me} Melchior, décoraient les deux portes-fenêtres. Anne et Isabelle avaient ajouté, ici et là, quelques coussins, tabourets, quelques vases rustiques où elles aimaient à grouper des fleurs. Tout se trouvait entretenu par les soins de Marceline qui venait épousseter, aérer dès que les rigueurs de l'hiver le lui permettaient.

Melchior alla remiser son équipage dans les communs qui s'étendaient le long d'une partie du verger. Anne accompagna la servante à la cuisine pour faire préparer promptement le repas, car son frère voulait repartir vers deux heures. Isabelle entra dans le salon, ouvrit les volets clos et les deux portes vitrées. L'air pur aux senteurs résineuses, le chaud soleil de juin, les parfums du jardin, pénétrèrent dans la grande pièce au plafond à solives enfumées. Isabelle, avec circonspection, avança de deux pas sur l'une des trois marches de pierre verdie, en jetant un coup d'œil sans bienveillance sur la demeure mitoyenne.

Dans la cour qui s'étendait le long de tout le bâtiment, il n'existait d'autre séparation qu'un

caniveau de pierre où coulait un clair ruisseau venu d'une source voisine. Chaque logis, sur cette façade, était prolongé par une aile en retour, formée seulement d'un rez-de-chaussée. Les Fauveclare, depuis longtemps, n'utilisaient plus les deux grandes pièces que contenait celle qui leur appartenait. Mais Isabelle, d'un coup d'œil, vit aujourd'hui que les fenêtres de l'autre étaient largement ouvertes.

Aucun être humain n'apparaissait dans la cour. Deux superbes épagneuls, qui dormaient au seuil d'une porte vitrée, entrouvrirent les yeux, regardèrent la fillette et reprirent leur sommeil interrompu.

Isabelle, d'un bond léger, sauta les marches et s'avança vers le verger. Une lumière dorée coulait entre le feuillage des cerisiers et des pruniers. Les petits cailloux, dont Claude Géronin recouvrait soigneusement les étroites allées, crissaient un peu sous les pieds menus. Isabelle, étendant le bras, cueillit au passage une touffe de ces petites cerises aigrettes que mûrissait trop rapidement le hâtif printemps de la montagne. À

ce moment, elle jeta un léger cri joyeux. Dans une allée transversale apparaissait une grande femme brune portant un petit panier.

– Marceline !

– Quoi ! Déjà là ! mademoiselle ? M^{lle} Anne m'avait fait dire que vous arriveriez dans l'après-midi seulement. Aussi, je ne me pressais pas...

Isabelle répondit, tout en sautant au cou de Marceline :

– Papa avait un rendez-vous à trois heures avec un de ses fermiers et il a voulu nous amener ce matin... Comment va Aubert, bonne Marceline ?

– Pas mal, vraiment. Il sera encore mieux maintenant, car vous lui manquiez. Cet après-midi, il vous attendra près de la petite porte...

– Quoi ! Il ne veut même pas entrer dans le verger ?

Marceline secoua la tête :

– Non, car il craint d'y rencontrer M. de Villaferda.

La physionomie d'Isabelle se rembrunit.

– Quelle antipathie singulière ! N'est-ce pas, Marceline ?

– Oui, singulière...

Les yeux doux et graves devenaient pensifs dans la brune figure aux lignes régulières. Marceline avait dépassé la quarantaine, mais elle était belle encore et gardait toute la noblesse d'allure qui faisait dire de la fille du forestier : « Elle a l'air d'une princesse. »

– Il ne vous a jamais appris, à vous non plus, pourquoi il déteste tant don Rainaldo ?

– Non, jamais.

Isabelle mit sa main sous le bras de Marceline et toutes deux se dirigèrent vers le logis. Comme elles approchaient de la cour, une voix brève, impérieuse, s'éleva, adressant à quelqu'un une observation très sèche qu'Isabelle seule comprit, car elle était faite en espagnol.

– C'est « lui », dit-elle en s'arrêtant instinctivement.

– Qui, lui ? M. de Villaferda ?

– Oui, je le suppose.

– Eh bien ! allez-vous faire aussi comme Aubert ? dit Marceline avec une intonation d'ironie.

– Oh ! à moi, il est simplement antipathique parce qu'il ressemble à sa mère, un peu physiquement et, je le crains, beaucoup plus encore moralement.

Tout en parlant, Isabelle avançait au bras de Marceline. Tandis qu'elles traversaient la cour, don Rainaldo, debout au seuil d'une porte-fenêtre, les enveloppa d'un rapide coup d'œil avant de rentrer à l'intérieur, tandis que s'éclipsait un jeune Noir qu'il venait d'admonester.

– Il y a là quatre ou cinq domestiques, dit à mi-voix Marceline, tandis qu'elle franchissait le seuil du salon avec Isabelle. On a monté des meubles, un piano, des tapis. Mais vous savez sans doute cela déjà ?

– Oui. Cette demoiselle de Winfeld, qui vit près de dona Encarnacion, nous a dit que don

Rainaldo s'installait confortablement. Ah !
Marceline, quel ennui que ce voisinage !

– Je ne crois pas que ce jeune homme vous gêne beaucoup. Il paraît froid et orgueilleux, autant que j'en ai pu juger en le croisant deux fois dans la forêt. Sans doute restera-t-il chez lui, sans avoir l'idée d'aller vous ennuyer.

– Bien fera-t-il ! Mais comprends-tu, Marceline, qu'il vive seul ici et laisse en bas sa pauvre petite jeune femme, qui doit être si malheureuse près de cette dona Encarnacion que je crois tellement dure et méchante ?

– Elle le serait peut-être tout autant près de lui, murmura Marceline avec un petit hochement de tête.

– Peut-être, oui... Mais figure-toi qu'elle est une singulière créature, à peu près muette, n'ayant l'air de s'intéresser à rien de ce qui se dit autour d'elle. Sa figure serait jolie si elle n'avait cet air farouche qui...

Une porte s'ouvrit dans le salon. Melchior apparut sur le seuil.

– Ah ! vous voilà, Marceline ? Bonjour...
Qu’apportez-vous là ?

– Du beurre et des œufs, monsieur.

– Très bien. Ma sœur est à la cuisine. Dites-lui qu’en attendant le déjeuner, je vais rendre visite à M. de Villaferda.

– Eh bien ! ce qu’il est aimable, papa, pour son cousin espagnol ! murmura Isabelle quand son père eut tourné les talons.

Et, après un léger temps de silence, elle ajouta pensivement, non sans une pointe d’ironie :

– Je suppose qu’il lui fait la cour pour obtenir de lui la vente d’une partie de la forêt, chose qu’il désire plus que tout au monde.

VII

La maison forestière où logeait Claude Géronin se trouvait à cinq cents mètres environ des Eaux Vertes. C'était l'ancien logis comtois et le logis montagnard, bien organisé pour le rude hiver et la défense contre la neige. Claude avait une relative aisance, mais l'idée de prendre sa retraite ne lui était pas venue encore, car l'âge le laissait alerte et robuste, toujours passionné de la forêt où il était né, où il voulait mourir.

Aubert occupait dans cette demeure une petite chambre meublée avec tout le confort campagnard. Il y avait installé ses livres, les herbiers qu'il préparait, son carton à dessins d'où débordaient les croquis. Ce fut là que, presque chaque jour, vint le retrouver Isabelle, soit pour travailler avec lui, soit pour partir en promenade à travers la forêt. Anne les accompagnait parfois ; mais elle n'était pas aussi bonne marcheuse que

ses neveux et, pour ne pas les gêner, aimait mieux souvent demeurer à la maison forestière, occupée à quelque ouvrage d'aiguille près de Marceline.

Isabelle se demandait avec une curiosité mêlée de quelque inquiétude ce qui se passerait si – comme le fait devait indubitablement se produire – son frère rencontrait don Rainaldo au cours d'une de leurs promenades. Aubert ne prononçait jamais le nom de leur cousin espagnol, il ne s'informait point si son voisinage donnait quelque gêne à sa tante et à sa sœur. Par un accord tacite, celles-ci, Marceline et Claude Géronin ne parlaient jamais en sa présence du jeune comte de Villaferda. Celui-ci, d'ailleurs, menait une existence paisible et solitaire qui n'eût pas offert d'aliment même aux deux plus déterminées commères de Favigny, M^{me} Chignelle, la femme du notaire, et M^{lle} Follaud, vieille et replète demoiselle qui, derrière les rideaux de sa fenêtre, surveillait d'un œil aigu les allées et venues de ses concitoyens.

Les domestiques ne faisaient pas de bruit, se

montraient à peine. Lui s'en allait dans la forêt, en de longues promenades sur son cheval arabe dont la robe noire luisait comme le plus beau satin. Ou bien il partait à pied, un carton à dessins sous le bras, ses chiens épagneuls bondissant autour de lui. Presque chaque jour, le piano se faisait entendre chez lui, et Isabelle, l'oreille tendue, écoutait avec ravissement les sons graves et profonds, les phrases mélodiques exécutées avec une rare maîtrise en même temps qu'avec une singulière compréhension de l'œuvre choisie.

– Oh ! tante Anne, quel bon musicien il est ! disait-elle.

– Oui, un véritable artiste... Mais puisque tu aimes tant la musique, consacre donc un peu plus de temps à l'étude de ton piano, ma petite fille.

Isabelle secouait la tête en riant :

– Chère tante, ce sera décourageant d'entendre jouer notre noble voisin ! Je ne deviendrai jamais une artiste, moi !

– Qui sait ? Tu es très bien douée sous ce rapport et je suis persuadée que tu pourrais

devenir presque aussi forte que M. de Villaferda, si tu voulais en prendre la peine.

Anne ajoutait en elle-même : « Et si ton père voulait te faire donner les leçons nécessaires. »

Car Melchior Fauveclare entendait dépenser le moins possible pour l'instruction de ses enfants et jugeait suffisantes les leçons que sa sœur donnait à Isabelle. Quant à Aubert, le curé de Favigny avait été son professeur de lettres ; Anne lui avait enseigné le dessin et un vieil instituteur les éléments des sciences, dont le jeune garçon avait ensuite poursuivi seul l'étude. C'était là un des grands griefs de celui-ci contre son père que ce refus de lui donner les moyens d'acquérir l'instruction complète à laquelle aspirait sa vive intelligence et surtout de lui faciliter l'étude du dessin pour lequel se révélaient en lui de remarquables dispositions.

Les demoiselles Fauveclare se rencontrèrent avec don Rainaldo le dimanche qui suivit leur arrivée aux Eaux Vertes, à la sortie de la messe que venait dire dans une vieille chapelle proche, pendant la belle saison, un prêtre âgé retiré à

Favigny et résidant, l'été, chez ses neveux, dans un chalet de montagne. Ce petit sanctuaire un peu croulant était fort sombre à l'intérieur, car la forêt l'enserrait, étendait sur lui l'ombre épaisse de ses ramures au travers desquelles filtrait difficilement le soleil. En entrant dans le banc réservé à la famille Fauveclare, Isabelle, tout d'abord, ne distingua que vaguement une forme sombre debout à l'autre extrémité. Mais, sachant par Marceline que M. de Villaferda assistait là chaque dimanche à la messe, elle n'eut pas de doute sur l'identité du personnage avec lequel M^{lles} Fauveclare devaient maintenant partager le banc de la famille.

Ce voisinage donnait des distractions à la fillette. Plusieurs fois, elle glissa un coup d'œil curieux et sans aménité vers don Rainaldo, dont elle remarquait l'attitude hautaine, le profil froid et altier. Elle pensa : « Il a l'air de dire à Dieu : « Je vous honore beaucoup, Seigneur, moi, don Rainaldo Fauveclare y Travellas, comte de Villaferda, grand d'Espagne de première classe, en voulant bien me déranger pour assister à cet office, parmi les simples mortels qui remplissent

cette chapelle. »

Isabelle eut envie de rire à cette idée, car elle était assez aisément moqueuse. Puis elle se repentit d'une telle distraction et, jusqu'à la fin de la messe, s'obligea à ne pas détourner les yeux du vieil autel que surmontait une grande croix de bois, jadis doré, à laquelle pendait un Christ douloureux, contorsionné, don d'un Villaferda d'autrefois à la chapelle Saint-Michel-des-Bois.

Pour sortir, Anne et sa nièce attendirent, selon leur coutume, que les autres fidèles eussent quitté le sanctuaire. Dans les premiers se trouvaient Claude Géronin et Marceline, qu'accompagnait Aubert. Car, à cause de don Rainaldo, le jeune garçon désertait cette année le banc familial.

Derrière M^{lles} Fauveclare, M. de Villaferda sortit. Il vint à elles, salua et, s'adressant à Anne :

– Ne vous dérangerai-je pas, ma cousine, en vous rendant visite cet après-midi ?

Anne répondit avec sa douce politesse qu'elle le recevrait avec plaisir. Ils échangèrent quelques mots sur la beauté de la forêt, ce matin d'été, sur

le charme vénérable de l'antique chapelle. Puis, don Rainaldo prit congé, froidement, correctement, « comme un marbre ! » dit Isabelle avec quelque irritation.

Mais elle ne songeait plus à la moquerie. Le regard de ce jeune homme, bon gré mal gré, imposait singulièrement, par un reflet de cette volonté altière qui se révélait en toute sa personne. Isabelle songea tout haut, tandis qu'elle s'engageait avec sa tante dans un sentier où elles espéraient rejoindre Aubert et ses compagnons :

– Ce don Rainaldo, je crois que je le détesterais s'il me fallait vivre avec lui... et que j'en aurais peur !

Anne convint :

– Il n'est évidemment pas très affable et doit tout à fait manquer de douceur. Vraiment, c'est dommage, car il a un regard remarquable, au point de vue intelligence.

– Un regard que je n'aime pas du tout ! Ah ! tante Anne, je plains de plus en plus la pauvre dona Enriqueta !

M^{lle} Fauveclare pensa : « Et moi aussi ! »

Précisément, ce dimanche, Anne et Isabelle déjeunèrent chez les Géronin. Dans la crainte que Rainaldo ne vînt de bonne heure faire la visite annoncée, elles quittèrent aussitôt après le repas la maison forestière, au grand mécontentement d'Aubert qui avait projeté une promenade avec sa sœur.

– J'espère qu'il se contentera de vous ennuyer cette seule fois, l'hidalgo ! dit-il avec une colère mal contenue, quand sa tante et Isabelle prirent congé de lui.

– Je l'espère tout autant que toi, va ! riposta Isabelle. Et dire qu'il croit certainement nous faire grand honneur par la grâce de cette visite !

M. de Villaferda ne parut que vers quatre heures chez ses cousines. Il s'excusa courtoisement de n'avoir point songé à leur demander l'heure qui les gênerait le moins. Ses habitudes d'homme bien élevé tempéraient chez lui la morgue héritée des ancêtres. Car dona Encarnacion était aussi une Villaferda, cousine du défunt don Luis, père de Rainaldo. Le sang de

la vieille race orgueilleuse coulait donc renforcé dans les veines de ce jeune homme qui, à vingt ans, se voyait maître de biens immenses et l'un des premiers, par sa naissance, par sa situation dans le royaume d'Espagne.

Anne mit l'entretien sur la musique et dit avec quel plaisir sa nièce et elle écoutaient le jeu de leur voisin, dont elle nota avec justesse la force et l'expression puissante. Elle ajouta :

– Nous ne sommes pas gâtées à Favigny sous ce rapport. Il n'existe pas une seule personne dont on puisse dire qu'elle sort de l'ordinaire comme musicienne.

– Même pas vous, ma cousine, qui semblez pourtant si mélomane ?

– Mélomane, oui, musicienne, non, à mon grand regret.

– Pendant mon court séjour aux Belles Colonnes, j'ai cependant, un matin, entendu un *andante* de Mozart joué avec beaucoup de charme et de goût.

Le teint d'Isabelle se colora un peu, tandis

qu'Anne répondait :

– C'était ma nièce. Elle a, sous ce rapport, des dons réels ; malheureusement, à Favigny, nous n'avons pas les éléments nécessaires pour les cultiver.

Le regard de don Rainaldo, pendant quelques secondes, s'attacha avec une sorte d'intérêt sur la petite figure rougissante, sur les yeux vifs et profonds où passait, en ce moment, une légère confusion.

– C'est regrettable... C'est vraiment regrettable !

Puis il parla d'autre chose et, peu après, prit congé.

– Après tout, il a été suffisamment aimable pour un homme dont la nature doit être froide et peu liante, dit Anne, quand elle se trouva seule avec sa nièce.

Isabelle venait de s'asseoir devant un petit guéridon, sur lequel s'appuyaient ses coudes. Elle semblait rêver en tenant son visage entre ses mains et ne répondit pas à l'observation d'Anne.

– Eh bien ! à quoi penses-tu, enfant ?...
demanda M^{lle} Fauveclare.

Les mains s'écartèrent un peu et Isabelle leva les yeux sur sa tante qui s'arrêtait à quelques pas d'elle.

– Je pensais à dona Enriqueta... Avez-vous vu, tante Anne, qu'il a pris un air plus froid encore quand vous lui avez demandé des nouvelles de sa femme ?

– En effet.

– Chaque fois que je le vois, je ne puis m'empêcher de penser à elle ! Je me la figure prisonnière, malheureuse... si malheureuse ! Et lui, qui devrait la défendre, qui devrait l'aimer, il l'écarte, il l'abandonne à sa mère qui doit la faire tant souffrir...

La voix d'Isabelle, émue seulement d'abord, prenait une intonation de colère, de passion.

– Pas tant d'imagination, ma petite fille ! dit Anne avec une nuance de sévérité. C'est un de tes défauts de t'exalter un peu trop sur des idées, des hypothèses... Nous ne connaissons pas dona

Enriqueta et ne pouvons, par conséquent, juger les motifs qui portent son mari à agir de cette manière à son égard.

– Non, c’est vrai, nous ne la connaissons pas. Mais quand on connaît don Rainaldo... sa mère...

Elle resta un moment silencieuse, le regard songeur. Puis elle demanda :

– Tante, avez-vous remarqué que les yeux de don Rainaldo ont la même nuance que ceux d’Aubert ?

– Oui... mais combien l’expression diffère.

– Heureusement pour Aubert... et pour nous ! Il a du cœur, mon pauvre frère...

– Du cœur, certes... mais beaucoup d’orgueil aussi, dit Anne en contenant un soupir.

– Pas le même que don Rainaldo ! Et j’aime beaucoup mieux celui d’Aubert ! conclut Isabelle avec décision.

VIII

Le jeudi suivant, au cours de la matinée, Anne et Isabelle eurent la surprise de voir arriver Melchior qui amenait dans sa voiture M^{lle} de Winfeld.

– J’avais grande hâte de vous revoir, et aussi un peu de faire connaissance avec la forêt ! expliqua gaiement Claudia. M. Fauveclare, m’entendant exprimer ce désir, a eu aussitôt la bonté de m’offrir de l’accompagner quand il viendrait vous voir.

« Papa n’a pourtant pas coutume de revenir si tôt aux Eaux Vertes ! » songea Isabelle avec surprise.

Elle regardait avec une vague méfiance M^{lle} de Winfeld, dont les yeux brillaient d’un doux éclat, dont le teint apparaissait d’une éblouissante fraîcheur dans l’ombre d’un grand chapeau de paille blanche garni de glycine.

– Je suis enchanté d’avoir pu vous procurer cette satisfaction, dit Melchior avec amabilité. Anne, as-tu de quoi nous donner un déjeuner passable ? J’aurais voulu te faire prévenir hier, mais je n’ai pu trouver personne montant par ici.

– Mademoiselle Anne, il me faut si peu, si peu de choses ! s’écria Claudia. Ne vous faites pas de tracas à cause de moi. J’en serais désolée ! Mon seul plaisir est d’être près de vous pour quelques heures, croyez-le !

Anne, à ces gracieuses protestations, répondit par quelques mots polis, qu’elle eut de la peine à rendre suffisamment aimables. Tandis que son frère et Isabelle demeuraient avec Claudia dans le salon, elle s’esquiva pour aller conférer avec la servante sur le renforcement du menu. Car elle se souvenait quelle solide fourchette lui avait paru être la belle M^{lle} de Winfeld, au dîner où M^{me} de Villaferda avait convié ses cousins.

Un peu après, Melchior parut au seuil de la salle à manger où elle mettait le couvert.

– Envoie Élise à côté demander si M^{lle} de Winfeld pourra se présenter cet après-midi pour

donner à don Rainaldo des nouvelles de sa mère et de sa femme. Il paraît qu'il est très à cheval sur l'étiquette, en vrai Villaferda, et se montrerait fort mécontent si cette démarche préalable n'était pas faite.

Anne – chose rare chez elle – eut un mouvement d'impatience :

– Ils pourraient du moins abandonner leurs complications protocolaires dans cette solitude campagnarde, dit-elle presque sèchement.

Melchior la regarda avec une surprise où se mêlait aussitôt quelque colère :

– Eh bien ! quelle mouche te pique ? Vas-tu maintenant juger les habitudes de gens qui ont une existence tout autre que la nôtre ? Mets-toi bien dans la tête qu'un comte de Villaferda est un fort grand personnage, aucunement accoutumé à se voir traité comme le commun des mortels. M^{lle} de Winfeld elle-même, bien qu'elle vive intimement avec Dona Encarnacion, témoigne à don Rainaldo, tout jeune qu'il soit, la plus respectueuse déférence. Il convient donc que tu l'imites sur ce point et que tu t'abstiennes de

réflexions dans le genre de celle que tu viens de faire.

Anne avait entendu plus d'une fois son frère grommeler contre les Villaferda, qu'il jalousait sourdement. Mais elle n'ignorait pas non plus qu'il se courbait volontiers devant le prestige du rang et de la fortune et qu'une certaine bassesse même ne lui répugnait point, s'il y voyait pour lui un grand intérêt. Cette fois, elle pensa, avec une amertume mêlée d'irritation : « Il doit s'entendre sous ce rapport avec M^{lle} de Winfeld, car je la soupçonne d'avoir gagné la faveur de dona Encarnacion à force de flatteries, de complaisances plus ou moins serviles. »

Il fallait vraiment une impression très forte pour que la charitable Anne se laissât aller à ce jugement et pour qu'elle ne s'en repentît pas ensuite.

Au cours du déjeuner, Claudia montra un charmant entrain et Melchior lui donna la réplique de fort bonne grâce. Anne apprit que son frère, depuis qu'il se trouvait seul à Favigny, avait dîné deux fois aux Belles Colonnes.

– Dona Encarnacion a beaucoup d’estime pour M. Fauveclare, dit Claudia avec son doux sourire. Elle le juge un homme de bon sens, de grande intelligence, tout à fait digne des Fauveclare du temps passé, selon sa propre expression.

Une lueur de satisfaction passa dans les yeux clairs de Melchior. Car le goût de la flatterie comptait au nombre des défauts de cette nature vaniteuse.

– L’opinion d’une femme telle que dona Encarnacion est très précieuse pour moi, répliqua-t-il, tandis que sa bouche mince, ombragée d’une moustache foncée, se détendait en un sourire à l’adresse de Claudia.

Isabelle, les sourcils froncés, songea : « Elles ont l’air d’avoir bien pris papa, ces dames ! Je crois qu’il faudrait moins que jamais nous aviser de dire quelque chose contre elles ! »

Un peu après, comme M^{lle} de Winfeld vantait l’air que l’on respirait ici et disait que don Rainaldo, d’après un mot écrit à sa mère, en éprouvait le plus grand bien, Anne demanda :

– Et dona Enriqueta, comment va-t-elle ? Car elle était souffrante au moment de notre départ ?

– Oui, et elle l’est toujours. Hélas ! Hélas !

Claudia hocha la tête et sa mine parut s’attrister.

– Pauvre nature ! Ingrate nature ! Horriblement gâtée par sa mère, elle est devenue la plus déraisonnable créature que l’on puisse imaginer. Non, vous ne pouvez pas vous faire idée de l’obstination qui existe en cette petite cervelle ! Il faut l’admirable patience de dona Encarnacion pour ne pas céder au découragement, à la colère... C’est un petit cœur sec et pervers, une âme frivole, incapable d’affection et de reconnaissance. Du reste, cela se voit sur sa physionomie, n’est-ce pas ?

– Certes ! Je plains don Rainaldo d’être uni à une pareille petite pécore ! dit Melchior avec conviction.

Claudia secoua la tête en souriant légèrement.

– Oh ! don Rainaldo ne se soucie guère d’elle ! Vous le voyez, il n’a pas voulu s’en

embarrasser ici... Très certainement, il continuera de la laisser sous la tutelle de sa mère, d'autant mieux qu'il a des projets de longs voyages.

Anne fit observer :

– L'air de la forêt, un changement d'atmosphère, auraient peut-être bon effet sur sa santé, sur son état moral même. Elle est très confinée, aux Belles Colonnes, et à cet âge...

– Chère mademoiselle, c'est la coutume pour les comtesses de Villaferda. Elles ne sortent jamais qu'en voiture, fût-ce pour le plus petit trajet. Mais elles peuvent se promener autant qu'elles le veulent dans les jardins de leurs résidences. Par entêtement, par méchanceté, que sais-je ?... dona Enriqueta refuse de quitter son appartement. Il ne faudrait donc point accuser de cette claustration néfaste pour sa santé dona Encarnacion ni don Rainaldo.

– Non... et personne n'y songe, croyez-le ! dit Melchior avec un regard significatif vers sa sœur.

Puis il parla d'autre chose. À la fin du repas seulement, il songea à demander des nouvelles

d'Aubert.

– Il va mieux, répondit Anne. Nous le voyons tous les jours et Isabelle fait, comme de coutume, de bonnes promenades avec lui.

– Alors, ça tient toujours, cette lubie de ne point habiter ici, à cause du voisinage de don Rainaldo ? dit ironiquement M. Fauveclare.

– Oui, il est très satisfait de son installation à la maison forestière.

Melchior leva les épaules et, s'adressant à Claudia, dit d'un ton de sarcasme :

– Tenez, en voilà un qui ferait la paire avec dona Enriqueta ! Obstiné, stupide, insupportable, lui aussi... Ah ! c'est un triste fardeau qu'un fils comme celui-là !

Anne pâlit d'indignation. Au teint d'Isabelle, au contraire, montait une vive rougeur. Il y avait un si véhément reproche dans le regard attaché par la fillette sur son père que Melchior, pendant quelques secondes, parut troublé. Mais, presque aussitôt, il ricana :

– Oui, oui, il ne faut pas toucher à Aubert

devant Isabelle ! Voyez cette figure, mademoiselle ! Si je n'étais pas son père, elle m'arracherait les yeux !

– Mais c'est très bien cette tendresse fraternelle... très bien, très bien !

Un doux regard d'approbation se tournait vers la petite figure contractée, aux yeux étincelants.

– ... Je trouve très naturel que M^{lle} Isabelle montre tant d'indulgence pour les défauts de son frère dont, je l'espère d'ailleurs, monsieur, vous vous exagérez la gravité.

– Non pas ! non pas ! C'est une insupportable nature, je le répète, et vous le jugeriez comme moi si vous le connaissiez.

– De fait, je ne l'ai jamais vu qu'au passage, dans la rue.

– Oui, il est très ours... et je le laisse assez volontiers à sa sauvagerie qui m'importe peu, à l'ordinaire... Mais il conviendrait tout de même, Anne, qu'il fît une visite à M^{me} de Villaferda. Tu as prétexté sa santé pour l'excuser près d'elle. Néanmoins, il ne faudrait pas abuser de cette

excuse-là quand le personnage court tous les jours la forêt. La prochaine fois que tu descendras à Favigny, emmène-le et allez tous les deux présenter vos devoirs à dona Encarnacion.

– Je ferai part de ce désir à Aubert, répondit Anne avec une apparente tranquillité.

– Non, pas un désir, mais un ordre, rectifia Melchior. Et il faudra également qu’il rende visite à don Rainaldo.

Anne et Isabelle échangèrent un coup d’œil anxieux. Elles savaient trop que, sur ce point-là, Aubert demeurerait irréductible.

M. de Villaferda avait fait répondre qu’il recevrait M^{lle} de Winfeld à deux heures. L’entretien fut court, ainsi que le fit remarquer Melchior en voyant peu après reparaître Claudia.

– Oh ! don Rainaldo n’est pas très causeur, généralement, sauf quand il parle musique ou études historiques avec des interlocuteurs qui lui plaisent. Sa grande supériorité d’intelligence lui fait trouver peu d’agrément dans les conversations mondaines et, s’unissant à son

orgueil de race, l'engage à se complaire dans une sorte d'isolement moral, dans une tour d'ivoire où sa mère elle-même ne sait comment pénétrer.

– Cependant, il a de l'affection pour elle ?

– Mais oui... je le pense. Comment n'en aurait-il pas ? Elle n'a vécu que pour lui qui est sa joie, son orgueil. Mais don Rainaldo, comme elle d'ailleurs, n'est pas expansif le moins du monde.

– Il n'en a pas l'air, en effet. C'est du marbre, un très beau marbre.

– Plaise au ciel qu'il le soit toujours !... La pauvre dona Encarnacion a tant souffert par son mari qu'elle tremble de voir paraître chez son fils quelque chose de ce tempérament ardent assez fréquent chez les Villaferda.

– Oui, j'ai entendu dire que don Luis ne fut pas un époux exemplaire. Mais don Rainaldo, d'après ce que vous m'en avez appris, a reçu la plus sérieuse éducation et il ne donne pas l'impression d'une nature capable de céder à quelque entraînement que ce soit. Je crois donc

que M^{me} de Villaferda a tout à fait tort de conserver des craintes à ce sujet. Et maintenant, mademoiselle, voulez-vous que nous vous fassions connaître la forêt ?

Claudia ayant acquiescé avec empressement, Melchior appela sa sœur et sa nièce et tous quatre firent une assez longue promenade, entrecoupée de haltes en quelques endroits plus particulièrement pittoresques. M^{lle} de Winfeld avait de fréquentes exclamations admiratives, mais Anne et Isabelle eurent l'impression que cette admiration était feinte, que la jolie Claudia restait insensible à la beauté de la forêt.

Au retour, Melchior confia à M^{lle} de Winfeld son secret désir :

– Je voudrais racheter une partie de la forêt à don Rainaldo. Pensez-vous que j'aie quelque chance de réussir, vous qui connaissez un peu son caractère ?

– Oh ! si peu ! Il est froid et fermé, comme je le disais tout à l'heure. J'ignore absolument s'il tient à conserver toute la forêt... Mais je pourrais sonder le terrain près de dona Encarnacion, peut-

être mieux instruite que moi à ce sujet ?

– Vous seriez si bonne de le faire !

– Eh bien ! c'est convenu. Je lui en parlerai à un moment favorable.

Melchior remercia avec toute la chaleur dont il était capable l'aimable personne. Puis, comme on passait non loin de la maison des Géronin, il lui offrit de s'y arrêter pour demander quelque rafraîchissement à Marceline. Isabelle, qui marchait derrière eux dans le sentier, près de sa tante, dit à mi-voix :

– Pourvu qu'Aubert ne soit pas là ! Il serait si contrarié !

Anne secoua légèrement la tête. Sa mine était soucieuse, l'habituelle sérénité de son regard semblait avoir disparu.

À la maison forestière, Marceline accueillit les promeneurs qui s'assirent devant le logis où se trouvaient à demeure une table et des chaises taillées dans le sapin de la forêt. Avisant un herbier dont les feuilles s'étaient étalées sur une table voisine, M. Fauveclare demanda :

– Aubert est ici ?

Après une courte hésitation, Marceline répondit :

– Oui, monsieur, il est dans sa chambre.

– Eh bien !... il va venir saluer son père, j’imagine ?

– Je vais lui dire que vous êtes ici, monsieur.

Aubert avait fort bien entendu les arrivants, mais il attendait que M. Fauveclave le fît demander, en espérant un peu qu’il l’oublierait volontairement, car il n’était jamais fort pressé de présenter son fils à des étrangers. À contrecœur, mais sans mauvaise grâce apparente, le jeune homme répondit à l’appel paternel et reçut de Claudia le plus aimable accueil.

– Je suis tout à fait charmée de vous connaître, monsieur, déclara-t-elle. Et je désespérais d’y arriver, tellement vous semblez amoureux de la solitude.

– Elle me plaît, en effet, car j’ai de grandes distractions dans l’étude et le dessin...

– Mais il ne faudra pas cependant, pour cela,

oublier tous les devoirs de politesse, interrompit Melchior en reprenant son ton cassant, abandonné dès qu'il s'adressait à Claudia. Je disais précisément à ta tante que tu devrais, le plus tôt possible, faire une visite à dona Encarnacion et une autre à don Rainaldo.

Un peu de sang monta au visage d'Aubert, dont les yeux eurent une flamme rapide.

– Dona Encarnacion, oui... Mais quant à don Rainaldo...

La voix brève, un peu sourde, n'acheva pas la phrase.

Melchior fronça les sourcils.

– Qu'est-ce à dire ? Tu lui dois cette politesse...

– Il me la doit aussi bien. Nous avons le même âge.

– Mais non la même situation.

Aubert redressa la tête d'un orgueilleux mouvement :

– Je ne lui reconnais pas de supériorité parce

qu'il est riche et comte de Villaferda !

– Tu ne lui reconnais pas ?... Ah ! ah ! ce garçon est incroyable, ma parole ! Il se compare sans vergogne à don Rainaldo, un homme déjà presque dans la plénitude de sa force physique, un cerveau de valeur, un grand seigneur accompli. Mais de quoi aurais-tu l'air près de lui, je te le demande ?

Aubert, subitement, devenait blême. Anne et Isabelle, saisies d'angoisse, crurent un moment le voir défaillir comme il l'avait fait une fois en entendant les cruels sarcasmes de son père. Mais il réussit – par quel effort de volonté ! – à se dominer, peut-être à cause de l'étrangère qui était là et le considérait d'un air doucereusement compatissant. Des mots semblaient se presser sur ses lèvres devenues blanches, qui se serrèrent comme pour ne pas les laisser échapper. Étendant une main qui tremblait, le jeune homme prit un verre où Marceline venait de verser du sirop de framboise et y trempa ses lèvres frémissantes.

– Eh bien ! tu bois cela sans eau ?... dit M. Fauveclare.

Isabelle, assise près de son frère, remplit sans mot dire le verre autour duquel se crispaient les doigts d'Aubert. Elle était presque aussi pâle que son frère et l'éclat de ses yeux témoignait d'une indignation mal contenue.

M^{lle} de Winfeld, avec son aisance mondaine, changea la direction de l'entretien par une question adressée à Melchior, au sujet de cette partie de la forêt autrefois possédée par les Fauveclare de la Franche-Comté. M. Fauveclare laissa voir ses regrets, son amertume ; il fut loquace, confiant, encouragé sans doute par l'air d'intérêt de Claudia. Anne et ses neveux restaient silencieux. Isabelle avait posé sa main sur celle d'Aubert et la pressait tendrement. Le jeune homme gardait une attitude de sombre indifférence, que démentaient des crispations passant parfois sur son visage.

Au moment où les promeneurs se levaient pour quitter la maison forestière, le bruit des sabots d'un cheval se fit entendre. Deux épagneuls bondirent dans la petite clairière où se dressait le logis de Géronin. Claudia s'écria :

– Mais ce doit être don Rainaldo !

Aubert, qui se trouvait debout près de M^{lle} de Winfeld, recula de quelques pas. Il semblait disposé à disparaître dans la maison. Mais peut-être craignait-il quelque remarque désobligeante, quelque dure adjuration de son père. Il demeura là, le visage tendu, sa main droite crispée au dossier d'une chaise, tandis que dans la clairière apparaissait don Rainaldo monté sur son cheval noir.

– Ah ! il y a réunion ici ? Je ne m'attendais pas à vous trouver là, mes cousins...

Il saluait, avec une courtoisie mêlée de hauteur.

– Nous nous reposons de notre promenade, dit Melchior en s'avançant de quelques pas.

– Une délicieuse promenade, ajouta Claudia en souriant au jeune comte.

– Je n'en doute pas, car cette forêt est admirable. Je ne me lasse point de la parcourir.

– Avec ce merveilleux animal, ce doit être un plaisir des dieux ! fit observer M. Fauveclare.

– Oui, Iago est incomparable.

– Et incomparable est aussi la maîtrise du cavalier ! ajouta la voix suave de Claudia. Vous avez coutume de faire des tours de force avec vos chevaux, don Rainaldo !

Comme s'il n'avait pas entendu, M. de Villaferda dit, en s'adressant à Anne :

– Mes chiens ne vous gênent-ils pas, ma cousine ? J'avais ordonné à mon domestique noir de ne pas les laisser sortir dans le verger ; mais je me suis aperçu qu'ils ont échappé parfois à sa surveillance.

– Ils ne nous gênent pas du tout ! Nous aimons beaucoup les chiens, d'ailleurs, et ma nièce a été ravie de les rencontrer l'autre jour dans le verger.

– Ils sont si beaux et ils ont l'air si bon ! dit Isabelle.

Elle caressait l'un des épagneuls qui venait frotter sa tête contre elle.

– Oui, je vois que vous avez déjà fait connaissance.

Un sourire léger glissait entre les lèvres de don

Rainaldo.

– Oh ! Isabelle est folle de toutes les bêtes ! dit M. Fauveclare. Elle recueillerait tous les chiens et chats éclopés si je n’y mettais bon ordre... Don Rainaldo, mon fils pourra-t-il se présenter chez vous un de ces jours pour vous rendre visite ?

Jusqu’à ce moment, M. de Villaferda n’avait point paru accorder d’attention à Aubert. Son regard, dirigé vers le jeune Fauveclare, rencontra des yeux chargés d’une sorte de farouche défi. Dans ceux du comte passa une lueur où l’ironie se mêlait de dédain. Don Rainaldo dit froidement :

– Certes, je recevrais volontiers mon cousin. Mais je sais qu’il a des goûts de solitude, de retraite, que je partage en ce moment, et je crois que nous pouvons nous dispenser ici de ces petites obligations protocolaires.

Puis, presque aussitôt, s’adressant à Marceline qui se tenait au seuil du logis, M. de Villaferda demanda :

– Géronin est-il ici ?

– Non, monsieur le comte, il fait une tournée.

– Dites-lui de venir me parler demain matin, avant onze heures.

Et, saluant Melchior et ses compagnes, don Rainaldo s'éloigna, suivi de ses chiens bondissants.

– Allons, tu as eu ta leçon, mon cher ! dit Melchior avec un coup d'œil vers son fils.

Les ongles d'Aubert s'enfonçaient dans le sapin du dossier. Une rougeur montait aux joues pâles, dénonçant les efforts violents que faisait le jeune homme pour se dominer. Anne intervint, d'une voix un peu frémissante, mais avec un calme apparent.

– Je ne crois pas que don Rainaldo ait voulu donner de leçon. Lui-même est très probablement peu désireux de voir troubler cette solitude où il semble se complaire.

– Bah ! bah ! je sais ce que je dis !

Melchior levait les épaules.

– ... Mais il faut bien que tu défendes ton neveu, c'est l'habitude. Avez-vous des neveux,

mademoiselle, et êtes-vous toujours de leur avis ?

– Mais oui ; mon frère a des fils que j’aime beaucoup et que je gâte, moi aussi...

Claudia souriait agréablement à M^{lle} Fauveclare et à Aubert.

– ... Je n’ai qu’un regret, c’est de les voir trop peu souvent. Ils habitent la Bavière, et, moi, je vis presque toute l’année près de dona Encarnacion. Quand on n’a pas de fortune...

Elle soupira.

– ... Enfin, j’ai une très bonne protectrice. Monsieur Aubert, je suis très heureuse d’avoir fait votre connaissance et j’espère que nous nous reverrons d’autres fois encore.

Aubert serra faiblement la belle main blanche qui lui était offerte. Après un froid : « Bonsoir, mon père », il embrassa Anne et Isabelle. Celle-ci lui dit à l’oreille :

– Mon chéri, tu sais que nous t’aimons bien. Ne t’inquiète pas d’autre chose, va !

Il la serra contre lui en murmurant :

– Oui, je sais, petite Isabeau. Je sais que tante et toi vous êtes ma consolation.

Les promeneurs regagnèrent les Eaux Vertes et Melchior alla atteler son cheval. Pendant ce temps, sur la demande de Claudia, Isabelle faisait visiter le verger à la jeune personne. Comme elles revenaient, elles virent dans la cour le jeune Noir occupé à brosser un des épagueuls. La bête s'échappa pour bondir vers Isabelle. Claudia dit en riant :

– Eh ! décidément, ces chiens ont une prédilection pour vous, mademoiselle !

Le domestique accourait, la mine inquiète. Il saisit au collier l'animal que caressait Isabelle, en balbutiant :

– Pardon... mais je dois l'empêcher de sortir dans le jardin. Le señor comte s'est déjà fâché, l'autre jour...

– Et tu as été battu, José ? dit Claudia en riant toujours. Il n'a pas la main douce, le señor comte ?

– Oh ! non... murmura José avec un regard

inquiet vers les fenêtres de l'aile.

Il s'éloigna, emmenant le chien qui se faisait traîner.

– Quoi, est-ce que don Rainaldo le bat vraiment ? demanda Isabelle avec émotion.

– Mais oui. Les Villaferda ont conservé les anciens principes, les vieilles habitudes ancestrales. Leurs serviteurs sont traités avec justice, mais très sévèrement.

– Trop sévèrement, sans doute !

M^{lle} de Winfeld jeta un regard amusé sur la petite figure frémissante.

– Qu'en savez-vous, petite fille ?

– Parce que, rien que de voir don Rainaldo et dona Encarnacion...

– Vous les jugez mauvais, durs, injustes ?

Isabelle avait sur les lèvres une réponse affirmative, mais elle n'osa la prononcer. M^{lle} de Winfeld lui inspirait une méfiance qui ne l'incitait pas à une entière franchise. Elle se contenta de répondre :

– Je ne les connais pas assez pour dire cela, mademoiselle. Mais, à leur physionomie, il semble qu'ils soient peu faciles.

– Oh ! évidemment, ce ne sont pas des moutons ! répliqua Claudia riant de nouveau.

Anne, au seuil du salon, annonçait à M^{lle} de Winfeld que la voiture l'attendait. Peu après, M. Fauveclare et la jeune étrangère quittaient les Eaux Vertes. Au moment de s'éloigner, Melchior s'écria :

– J'oubliais de te dire, Anne, que j'ai reçu un mot des Guerchaux. Ils arrivent la semaine prochaine, pour une quinzaine de jours, et demandent que tu fasses aérer, nettoyer leur logis.

– Bien, je descendrai un de ces jours pour m'occuper de cela, répondit M^{lle} Fauveclare.

Isabelle n'avait pu retenir une grimace de contrariété. Elle murmura :

– Ce sera intéressant ! Eugénie faisait déjà tant sa mijaurée, il y a deux ans... Qu'est-ce que ça doit être, maintenant qu'elle est une jeune fille

allant dans le monde et à la cour !

Anne ne parut pas l'entendre. Elle suivait du regard la voiture qui contournait le lac et une sorte d'angoisse paraissait assombrir le bleu pur de ses yeux.

IX

M^{lle} Fauveclare descendit quelques jours plus tard à Favigny. Elle était accompagnée d'Aubert, qui, avec elle, devait rendre visite à M^{me} de Villaferda. Julien Roques, le neveu du vieil abbé Roques qui desservait pendant l'été la chapelle de Saint-Michel, les conduisit dans sa rustique voiture jusqu'à l'auberge du Sapin d'argent, située à l'entrée de la ville, et s'en alla à ses affaires dans une autre direction en promettant de les reprendre là vers la fin de l'après-midi.

Le Sapin d'argent, vieille hôtellerie datant de trois siècles, appartenait à un cousin de Géronin, Honoré Maillebars.

La femme de celui-ci, bonne grosse personne aux cheveux grisonnants, souhaita cordialement le bonjour à M^{lle} Fauveclare et à Aubert, du seuil de la cour où elle se tenait. Anne lui donna des nouvelles de Géronin et de Marceline, s'informa

de son mari, de ses enfants. Tout en parlant, elle considérait une femme assise sur un banc, dans la cour. Un grand châle noir à fleurs violacées couvrait de maigres épaules, retenu sur la poitrine par deux mains brunes portant les stigmates du travail. Brun aussi était le maigre visage, où l'âge mettait quelques rides. Deux yeux noirs, tristes et anxieux, se tournaient vers Anne et Aubert.

M^{me} Maillebars dit à mi-voix :

– C'est une étrangère qui est arrivée hier pour passer quelques jours ici. Elle parle bien le français, mais avec un accent qui ressemble à celui des Espagnols de M^{me} la Comtesse. Pourtant, elle a donné un nom français : M^{me} Dupuis.

– A-t-elle dit ce qui l'amenait à Favigny ? demanda Aubert.

– Non... mais elle m'a un peu questionnée sur les dames de Villaferda. Quand elle a su qu'on ne voyait jamais la jeune femme, elle a eu un air, oh ! mais un air de chagrin, de colère... Et puis, elle n'a plus rien dit. Mais j'ai vu des larmes dans ses yeux.

– Elle vient sans doute pour essayer de voir dona Enriqueta, dit Anne.

Aubert jeta un regard de sympathie vers l'étrangère.

– Pauvre femme, il est à craindre qu'elle ne puisse y réussir ! murmura-t-il.

– Ah ! si ça ne plaît pas à la belle-mère, bien sûr ! répliqua M^{me} Maillebars. La petite jeune dame est bien gardée là-dedans, si bien que personne de nous n'a jamais vu le bout de son nez. Avec ça, un mari qui s'en va de son côté, tout seul là-haut... Et elle est jolie, pourtant, dites, mademoiselle Anne ?

– Plutôt, oui...

– Très jolie, intervint Aubert. Mieux que jolie... surtout si elle avait un air heureux.

– Pauvre créature ! dit l'aubergiste avec pitié.

Quand Anne et Aubert eurent pris congé d'elle, M^{me} Maillebars se dirigea vers l'étrangère.

– Tenez, voilà des cousins de M. le comte de Villaferda, M^{lle} Fauveclare et son neveu. Leur maison est tout contre celle des Belles Colonnes.

Mais, en ce moment, ils habitent dans la montagne, autant dire dans le même logis que M. de Villaferda.

Une lueur passait dans les yeux de la femme. Celle-ci demanda :

– Est-ce qu’ils sont en relation avec M^{me} de Villaferda et M. le comte ?

– Oui, un peu... Mais je ne crois pas qu’il y ait beaucoup de sympathie entre eux.

– Cette demoiselle a un air bien doux et bien bon.

– Oh ! M^{lle} Anne, il n’y a pas meilleur ! déclara M^{me} Maillebars avec une chaude conviction.

Puis, comme l’étrangère se taisait, elle s’éloigna, un peu intriguée, mais discrète.

Anne et Aubert gagnèrent un grand logis qui, depuis des années, demeurait presque constamment inhabité. Il appartenait à une cousine de la défunte M^{me} Fauveclare, fille d’un riche propriétaire de la Bresse, qu’un M. de Guerchaux avait épousée pour sa fortune. Leur

résidence habituelle était Paris et, pendant l'été, ils se faisaient généralement inviter par leurs relations. Fort rarement, Favigny avait l'honneur de leur présence. Ils y avaient passé un mois l'année précédente et M^{me} de Guerchaux, ainsi que sa fille Eugénie, avaient fait sensation par leurs toilettes élégantes non moins que par leurs minauderies.

Ces cousins ne plaisaient guère à M^{lle} Fauveclare, ni à ses neveux, dont les goûts, les idées, les habitudes, différaient complètement des leurs. Mais ils conservaient avec eux des rapports corrects et s'occupaient toujours de préparer leur logis, de leur procurer des servantes temporaires, lors de leurs rares séjours.

Quand Anne eut ouvert et inspecté la maison, elle envoya Aubert chercher une voisine pour lui donner mission d'exécuter les nettoyages nécessaires. Puis, avec son neveu, elle gagna la maison Fauveclare. Donatienne les accueillit d'un air sombre, que remarqua aussitôt Aubert.

– Eh bien ! qu'y a-t-il, chère vieille ? dit-il en lui frappant amicalement sur l'épaule. Es-tu

malade ?

– Non pas, mon petit. Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Parce que tu as une mine funèbre.

– Ah ! bien, la mine... il ne faut pas y faire attention, grommela Donatienne. Et alors, mademoiselle Anne, vous êtes venue voir la maison des Guerchaux ?

– Oui... et je te charge de vérifier le travail d'Aurélie ces jours-ci.

Pendant que M^{lle} Fauveclare donnait quelques instructions à la vieille servante, Aubert entra dans la salle des Chasses. La grille était close, mais les vitres ouvertes laissaient pénétrer l'air chaud, parfumé en passant sur les fleurs du patio. Celui-ci paraissait désert. Mais Aubert, en avançant un peu, vit sous les arcades M^{lle} de Winfeld assise, absorbée en une lecture.

Il demeura un moment au milieu de la pièce, immobile, le front barré d'un pli. Puis il se détourna en entendant entrer sa tante. Donatienne suivait M^{lle} Fauveclare. Elle dit d'un ton morose :

– Voilà M. Melchior tout à fait bien avec la comtesse. Il a encore dîné chez elle hier. La demoiselle est venue deux fois, soi-disant pour lui demander des renseignements sur je ne sais quoi...

Aubert l'interrompit, en désignant la jeune personne occupée à lire, de l'autre côté du patio.

– Ah ! elle est là ? Mais elle ne m'entend pas d'ici, quoique je sois bien sûre qu'elle a les oreilles fines, fines...

– Pourquoi en es-tu sûre ? demanda Aubert.

– Ces femmes-là entendent tout, voient tout... C'est quasi le diable !

– Voyons, Donatienne ! dit Anne d'un ton de reproche.

– Vous verrez ça mademoiselle !... Vous verrez !

Anne eut un petit frémissement. Aubert approuva :

– Tu as peut-être raison, Donatienne. Cette personne m'a beaucoup déplu, en dépit de ses airs aimables... Mais la petite comtesse, ne la

voit-on toujours pas ?

– Si, je l’ai aperçue l’autre jour, là...

Donatienne montrait le patio.

– ... Cette demoiselle Claudia la tenait par le bras et elle se laissait traîner, comme quelqu’un qui ne vient pas de bon cœur. Elle avait une petite figure toute pâle et colère... Voilà qu’à un moment l’autre lui dit quelque chose qui, sans doute, ne lui a pas plu, car elle fait un bond en arrière, si vivement que la demoiselle, surprise, la lâche. Et elle lui crie, en bon français :

« – Faites au moins votre misérable besogne en silence, espionne !

« Et puis, d’un autre bond, la voilà qui rentre dans la maison. La Claudia est restée un moment sur place et elle avait une figure !... une figure de démon. Puis elle s’est mise à courir après. Mais la jeune dame paraît vive comme une chevrette...

– Il doit se passer là quelque chose d’odieux ! dit Aubert, dont le regard brillait d’indignation.

– Ah ! c’est sûr qu’elle ne doit pas être heureuse, la pauvre petite ! Avec une belle-mère

pareille et un mari qui ne vient pas seulement la voir, depuis qu'il est là-haut...

– C'est un misérable ! dit sourdement Aubert.

– Quand j'ai raconté à M. Melchior ce que j'avais vu, il a trouvé, lui, que c'était la jeune dame qui avait tort et s'est mis à plaindre la demoiselle Claudia, à qui l'autre donnait tant de mal. Si bien que je lui ai dit : « Vrai, monsieur, on croirait que cette personne-là vous a tourné la tête ! » Alors, il m'a regardée avec un air furieux et il est sorti en claquant la porte.

Anne, qui venait d'ouvrir une armoire pour y prendre quelques livres dont elle avait besoin aux Eaux Vertes, eut de nouveau un frémissement. Aubert dit avec un accent d'âpre ironie :

– Il aurait été bien étonnant que mon père fût du même avis que nous. D'ailleurs, il paraît tellement féru de dona Encarnacion et de don Rainaldo que nous ne pouvons nous étonner de lui voir approuver tous leurs actes, fussent-ils les plus coupables du monde.

– Aubert, tu ne dois point parler ainsi de ton

père ! dit sévèrement Anne.

Le jeune homme se détourna, d'un brusque mouvement.

– Il y a des choses qui me font bouillir, voyez-vous, tante Anne ! Je ne peux pas... je ne peux pas me taire !

– Et vous n'avez pas tort, déclara Donatienne. Mais ça ne sert pas à grand-chose... Allons, je vais voir à ma cuisine. Il faut que je vous fasse un bon petit déjeuner, car Élise doit vous servir les plats à moitié réussis, quand vous n'y mettez pas la main, mademoiselle Anne.

Mais ni M^{lle} Fauveclare ni son neveu ne firent honneur au repas. Ils étaient soucieux tous deux et l'humeur sombre de Melchior ne pouvait changer favorablement leur disposition d'esprit. Au dessert, M. Fauveclare leur apprit que, d'après dona Encarnacion, M. de Villaferda ne serait pas disposé à lui céder la partie de forêt convoitée.

– Peut-être vaudrait-il mieux t'adresser directement à lui ? dit Anne.

Melchior hocha la tête.

– Ce n'est pas l'avis de M^{lle} de Winfeld, qui le connaît bien. Il est, paraît-il, terriblement tenace dans ses idées. Or, il tient à conserver tout le domaine forestier, m'a dit sa mère.

Puis, de nouveau, Melchior redevint taciturne jusqu'à la fin du repas où, tout en se levant, il demanda à son fils :

– Tu vas voir M^{me} de Villaferda, cet après-midi ?

– Oui, mon père, répondit brièvement Aubert.

– Bon. Tâche de te montrer plus aimable que l'autre jour, quand je t'ai présenté à M^{lle} de Winfeld.

Et, tournant les talons, M. Fauveclare sortit de la salle.

Aubert, la bouche serrée, jeta un coup d'œil vers sa tante. Anne se tenait penchée sur un compotier de cerises, d'où elle retirait quelques fruits endommagés. Mais un pli soucieux barrait son front et ses lèvres frémissaient légèrement.

Le jeune homme, sans commentaires sur les

derniers mots de son père, prit congé de M^{lle} Fauveclare pour quelques courses en ville, annonçant qu'il serait là à l'heure fixée pour la visite aux Belles Colonnes. Anne, un peu plus tard, s'en alla faire des achats, donner un rapide bonjour à quelques amis. À quatre heures, elle était de retour au logis. Aubert l'y attendait et, peu d'instant après, tous deux se présentaient à la maison voisine.

Un laquais les introduisit directement dans le salon d'Armide. M^{me} de Villaferda écoutait une lecture faite par Claudia. Elle accueillit les visiteurs avec sa froide politesse accoutumée, adressa à Aubert quelques questions sur sa santé, puis laissa Claudia soutenir la conversation, tandis qu'elle-même s'absorbait dans une songerie hautaine.

Anne, seule, donnait la réplique à M^{lle} de Winfeld. Aubert, placé en face des portes ouvertes sur le patio, semblait tout occupé de considérer le charmant jardin ensoleillé, garni de fleurs odorantes, rafraîchi par l'eau jaillie de la fontaine et par l'ombre des arcades de marbre

dont il était entouré.

Derrière le jeune homme, une porte fut ouverte sans bruit, par une main ferme et souple. Dona Encarnacion leva la tête et dit avec étonnement :

– Toi, Rainaldo ? Quelle surprise !

Aubert eut un sursaut, presque aussitôt réprimé. Anne glissa vers son neveu un coup d'œil. Elle craignait que cette irritable, cette trop nerveuse nature ne pût suffisamment dissimuler son aversion pour l'arrivant.

– J'ai dirigé ma promenade en voiture par ici, dit la voix froide de don Rainaldo. Il faut que je cherche dans la bibliothèque des ouvrages dont j'ai besoin pour mes travaux.

Il s'avavançait en parlant et baisa la main de sa mère. Puis il salua M^{lle} Fauveclare et Claudia, celle-ci avec une nuance très accentuée de hauteur. Enfin, il vint à Aubert, qui se tenait debout, le visage raidi, et lui tendit la main, d'un geste nonchalant, sans cordialité. Les doigts frémissants du jeune Fauveclare touchèrent le

bout des longs doigts fins. Puis don Rainaldo, aussitôt, se tourna vers Anne.

– Vous n’avez pas amené votre nièce, ma cousine ?

– Non, pas cette fois. La place nous est un peu mesurée, dans la voiture qui nous a conduits ici. Du reste, elle se plaît tellement aux Eaux Vertes qu’elle ne tient pas à les quitter, même pour une journée.

– Elle a une physionomie singulièrement vivante... des yeux expressifs comme je n’en ai jamais vus.

Don Rainaldo, en prononçant ce jugement, s’asseyait près de sa mère.

M^{lle} de Winfeld eut un hochement de tête approbateur.

– C’est une fillette très intelligente et très charmante, dit-elle en adressant à M^{lle} Fauveclare un de ses plus gracieux sourires.

– Oui, elle a bien des qualités, naturellement mêlées de quelques défauts, répliqua Anne en souriant à son tour.

Puis, pendant un instant, elle s'entretint avec don Rainaldo de la forêt, dont le jeune homme semblait fort apprécier la beauté. Une lueur, parfois, venait animer ces yeux foncés qui, presque toujours, paraissaient refléter une indifférence altière. En face de M. de Villaferda, Aubert restait silencieux, un peu raidi, les yeux fixés sur la tapisserie qui recouvrait toujours Armide écoutant les amoureuses déclarations de Renaud. Un mouvement nerveux, parfois, agitait l'un de ses pieds sur le tapis de haute laine. Anne s'en aperçut et, jugeant du reste la visite assez longue maintenant, elle se leva pour prendre congé.

– Êtes-vous très pressée, ma cousine ? dit M. de Villaferda. Restez un moment encore, M^{lle} de Winfeld va nous faire servir des rafraîchissements.

Anne essaya de refuser. Mais don Rainaldo insista, avec plus d'amabilité qu'il n'en avait montré jusqu'ici. Dona Encarnacion daigna appuyer le désir de son fils. M^{lle} Fauveclare et Aubert reprirent donc leurs sièges, tandis que

Claudia quittait le salon pour donner les ordres au maître d'hôtel.

Don Rainaldo, se tournant vers sa mère, demanda à mi-voix, d'un accent très bref :

– Enriqueta ?

M^{me} de Villaferda esquissa le geste de lever les mains au ciel.

– Démoniaque, de plus en plus !... Mais il faudra bien, naturellement, que sa terrible nature cède...

Si bas qu'elle eût parlé, ces paroles étaient venues jusqu'aux très fines oreilles d'Aubert, qui jeta vers la mère et le fils un sombre regard d'indignation.

Don Rainaldo eut un violent froncement de sourcils, un éclair de colère dans le regard. La comtesse continuait, de la même voix assourdie :

– Elle a demandé à te voir. Mais je lui ai répondu que tu refuserais toujours d'avoir avec elle les moindres rapports tant qu'elle demeurerait en cet état de révolte...

– Naturellement !

Et, sur cette brève réponse, don Rainaldo se remit à causer avec Anne.

Quand, vingt minutes plus tard, Aubert franchit derrière sa tante le seuil des Belles Colonnes, il laissa échapper un soupir de soulagement.

– Ah ! l’odieuse corvée ! Les odieuses gens ! dit-il entre ses dents.

– Don Rainaldo s’est montré pourtant cette fois assez accueillant.

Aubert ne répliqua rien à cette réflexion de sa tante. Il avait pris sa figure sombre des plus mauvais jours, il la conservait encore en mettant pied à terre un peu avant les Eaux Vertes, où la voiture légère de don Rainaldo, attelée d’un jeune et nerveux pur-sang, avait devancé la carriole et le robuste cheval de M. Roques.

– Enfin, cette entrevue s’est, malgré tout, passée convenablement entre lui et M. de Villaferda ? dit Isabelle quand sa tante lui eut raconté cet incident de l’après-midi.

– Oui, heureusement ! Aubert a su garder une

attitude correcte et don Rainaldo a évidemment assez de tact, d'habitude du monde pour prévenir tout conflit entre un de ses hôtes et lui.

Après un court silence, Anne ajouta pensivement :

– Ce jeune homme est vraiment une intelligence. Il possède, de toute façon, des dons remarquables. Mais quelle nature se cache sous cette froideur, qui, par instants, donne une impression glaciale ?

– Une méchante nature, certainement ! dit Isabelle avec fougue. Est-ce que, sans cela, il laisserait sa pauvre petite femme sous la domination de sa mère, qui la rend certainement très malheureuse, comme le prouvent la scène surprise par Donatienne et les paroles entendues par Aubert, tout à l'heure. Oh ! tante Anne, je voudrais connaître cette étrangère qui cherche à s'informer sur dona Enriqueta ! Je lui dirais, moi, tout ce que je sais et tout ce que je pense !

– Cela ne nous regarde pas, mon enfant, d'autant moins que nous ne savons rien de précis, que nous en sommes réduits à des suppositions,

puisque nous ne connaissons pas la jeune M^{me} de Villaferda. Ne va pas te monter l'imagination à ce sujet, comme c'est trop ton habitude.

Isabelle secoua la tête, en songeant :

« Je parlerai de tout cela avec Aubert, qui a certainement les mêmes idées que moi là-dessus. »

X

Les Guerchaux étaient arrivés à Favigny.

La nouvelle en fut apportée à M^{lles} Fauveclare par Claude Géronin qui revenait de la ville. Il apportait en même temps à Isabelle un petit paquet envoyé par M^{lle} de Winfeld.

– C’est M. Melchior qui me l’a remis, expliqua-t-il.

Isabelle, quand il fut parti, défit la faveur rose, le double papier de soie, et mit à jour un petit sachet de satin blanc peint d’iris et de roses. Sur une carte parfumée, Claudia avait écrit :

« J’ai fait ce petit travail à votre intention, chère et charmante Isabelle. Que votre affection réponde un jour à celle que vous m’inspirez, tel est le souhait de mon cœur. »

Les sourcils bruns, qui formaient un arc délié au-dessus des yeux vifs et profonds, se

rapprochèrent brusquement.

– Pourquoi m’appelle-t-elle Isabelle tout court ? dit la fillette avec une sorte d’âpreté. Pourquoi m’envoie-t-elle ça ?

Sachet et carte, d’un geste méprisant, furent jetés sur une table.

Anne, cette fois, n’eut pas un mot de reproche. Elle dit seulement, avec un accent qui témoignait de quelque émotion pénible :

– Il faudra cependant écrire un mot pour la remercier, ma petite fille.

– Ça, par exemple !

– La politesse l’exige. Fais ce remerciement aussi froid que tu le voudras, pourvu qu’il soit correct.

Isabelle jeta vers M^{lle} Fauveclare un regard perplexe et quelque peu anxieux. Anne était assise près d’une des fenêtres du salon et tenait sur ses genoux l’ouvrage de lingerie abandonné quand était apparu Géronin. Isabelle, depuis quelque temps, remarquait chez elle une sorte de nervosité, un visible souci. Aujourd’hui, elle était

frappée de voir sur cette physionomie généralement sereine un air d'inquiète préoccupation. Puis aussi, quel que fût son peu de sympathie pour M^{lle} de Winfeld, il y avait lieu de s'étonner qu'elle ne s'élevât pas contre le geste par lequel sa nièce accueillait ce qu'on pouvait tenir, après tout, pour une attention aimable.

– Tante Anne, qu'avez-vous ? Qu'est-ce qui vous tourmente ?

Deux bras entouraient le cou de M^{lle} Fauveclare, un frais visage s'appuyait contre le sien.

– Peu de chose, enfant... du moins, je l'espère.

La voix d'Anne avait une légère altération.

– ... Allons, laisse-moi, chérie, que je travaille. Et n'oublie pas qu'Aubert t'a donné rendez-vous à la combe des Chevaliers.

Isabelle savait qu'on ne faisait point parler sa tante quand celle-ci était bien résolue à se taire. Aussi n'insista-t-elle pas, quel que fût son désir. Elle quitta peu après le logis et commença de contourner le lac pour gagner l'étroite vallée où

Aubert devait l'attendre tout en dessinant.

Quelqu'un s'avançait, d'un pas lent, comme fatigué, une femme de petite taille, enveloppée de la tête au buste dans un châle noir à fleurs violettes. Isabelle, se rappelant la description faite par sa tante de l'étrangère entrevue dans la cour du Sapin d'argent, songea aussitôt :

« Mais ce doit être elle !... Que vient-elle faire par ici ? »

Bientôt, elle distingua mieux le maigre visage brun, creusé, aux yeux tristes et inquiets. Cette femme semblait très lasse et des deux mains serrait frileusement son châle contre elle, car cette journée brumeuse et humide était presque froide.

Quand elle fut à quelques pas d'Isabelle, l'étrangère s'arrêta et demanda avec hésitation, en tendant la main vers le long bâtiment gris qui constituait la maison aux Eaux Vertes :

– Pardon, mademoiselle... est-ce là que demeure M^{lle} Anne Fauveclare ?

– Mais oui. Désirez-vous parler à ma tante ?

– S’il vous plaît, oui.

– C’est très facile. Venez avec moi, je vais vous conduire à elle.

La femme remercia et suivit Isabelle, qui modérait son allure à cause d’elle.

– Je vous prie de m’excuser, je ne vais pas bien vite... mais je suis si fatiguée ! dit l’étrangère.

– Allez aussi doucement que vous le voudrez, ma pauvre dame... Mais vous n’êtes cependant pas montée à pied ?

– Un brave homme m’a prise dans sa voiture pendant la plus grande partie du chemin... Mais j’ai maintenant si peu de forces ! La maladie, le chagrin, vous comprenez...

Elle soupira. Isabelle, tout en avançant, la regardait avec un intérêt compatissant mélangé de curiosité. Elle aimait la physionomie de cette femme, honnête, douce, souffrante. Mais que voulait-elle à tante Anne ? Allait-elle lui parler de dona Enriqueta ?... Et qu’apprendrait-on, enfin ?

Comme on approchait du logis, l’étrangère

s'arrêta, en posant une main sur le bras de la fillette.

– Don Rainaldo... où habite-t-il ?

La voix avait une intonation d'inquiétude.

– Là... cette partie de la maison. L'autre, c'est nous.

La femme murmura :

– Je voudrais bien que... qu'il ne sache pas que je suis venue...

– Oh ! ce n'est pas nous qui le lui dirons, vous pouvez en être sûre ! D'ailleurs, nous ne le voyons presque jamais. Et, ce matin, il est parti en promenade.

– Ah ! tant mieux ! Il ne me connaît pas, mais il aurait pu deviner... Vous saurez pourquoi je fais tout ce mystère... Oui, je dirai à M^{lle} Fauveclare, puisqu'il paraît qu'elle est si bonne...

– Oh ! bonne comme personne ne l'est au monde ! dit chaleureusement Isabelle.

– Seigneur, je vous remercie ! dit la femme à mi-voix, avec un accent de ferveur qui frappa sa

jeune compagne.

Quelques instants plus tard, Anne se trouvait en tête à tête avec la visiteuse dans le salon et Isabelle, fort intriguée, se dirigeait de nouveau vers la combe des Chevaliers, où elle allait annoncer à Aubert la nouvelle.

– Pardonnez-moi, mademoiselle, de venir ainsi à vous qui ne me connaissez pas, disait l'étrangère avec embarras. Mais je ne sais à qui m'adresser pour savoir... Je suis si tourmentée !... Et quand je songe que ma pauvre petite souffre probablement... est peut-être martyrisée, dans son corps et dans son âme...

Elle tordit ses mains maigres, en levant sur Anne un regard d'angoisse.

– Si je puis quelque chose pour vous être utile, croyez que je m'y emploierai de tout mon cœur, dit Anne avec bonté.

– Oh ! ce n'est pas pour moi... Moi, ce n'est rien... Vous allez comprendre, mademoiselle. Je m'appelle Inès Ortilas et j'ai été la nourrice de dona Clara de Montferno. Jamais je ne l'ai

quittée depuis l'heure de sa naissance et j'ai ensuite élevé sa fille, dona Enriqueta. Toutes les deux, je les aimais à donner ma vie pour elles... et cependant je n'ai pas pu empêcher le malheur...

Sa voix se brisa dans un sanglot contenu.

– ... Dona Clara était une cousine de don Luis, le défunt comte de Villaferda. Celui-ci l'aimait et la demanda en mariage. Mais elle lui préféra le marquis de Montferno. Don Luis ne s'en consola jamais, d'autant moins que dona Encarnacion, une autre de ses parentes qu'il se décida à épouser, n'était pas faite pour qu'il oubliât ma Clara, si jolie, si vive, séduisante entre toutes. Orgueil poussé aux dernières limites, froideur, hypocrisie, voilà ce qui existait chez l'autre. Don Luis, très vite, déserta son foyer pour mener une vie de plaisirs et mourut vers sa trentième année.

« Ma pauvre Clara, elle aussi, devenait veuve peu après. M. de Montferno mourut d'un accident de cheval. Elle fut d'abord presque folle, pendant des mois, et jamais sa santé ne se remit bien. Comme, du vivant de son mari, ils avaient souvent habité Paris où se plaisait beaucoup don

Ramon, elle voulut s'installer dans cette ville. Des amis qu'elle avait là lui trouvèrent un petit hôtel dans un quartier tranquille et nous vécûmes paisiblement pendant quelques années. La petite Enriqueta grandissait et elle était vive comme un chevreau, pas facile... mais quel cœur ! Sa mère en raffolait. Elle la gâtait beaucoup, entendait qu'on ne lui refusât rien.

« – Elle a les yeux de mon Ramon, disait-elle. Quand elle me demande quelque chose, il me semble que c'est lui... et je suis sans force pour refuser.

« Elle avait peu de rapports avec dona Encarnacion, demeurée en Espagne et dont une secrète antipathie l'avait toujours éloignée. Cependant, c'était le frère de celle-ci, don Alberto, que don Ramon, dans son testament, avait choisi comme tuteur de sa fille. Il savait donna Clara de nature faible, sans expérience de la vie, incapable d'administrer sa fortune ; en outre, il tenait don Alberto pour un homme intègre, de conscience très scrupuleuse, et croyait pouvoir sans crainte lui donner toute sa

confiance.

« Hélas !... Intègre, sans doute le fut-il dans l'administration des grands biens de sa pupille. Mais il accepta d'être le complice de sa sœur pour l'odieuse chose qu'elle préparait.

« D'abord, quand Enriqueta eut sept ans, il voulut qu'on la mît dans un couvent espagnol. En vain, dona Clara pria, supplia. Il défendit même qu'elle allât voir la pauvre petite. Mais, bientôt, celle-ci dépérit à tel point qu'il fallut la rendre à sa mère. Car, à ce moment-là, cela n'aurait pas fait leur affaire qu'elle mourût.

L'accent avec lequel Inès prononça ces mots fit tressaillir Anne.

– Presque toute la fortune venait du marquis de Montferno, poursuivit l'Espagnole d'une voix basse, un peu rauque. Les Villaferda n'en auraient pas hérité, d'après les dispositions prises par le défunt... On laissa donc l'enfant près de sa mère. Elle reprit vite bonne santé, redevint gaie, remuante, un peu fantasque. Sa pauvre maman était à genoux devant elle. Il n'y avait que moi qui la sermonnais un peu.

« – Si vous restez aussi peu raisonnable, qui donc vous prendra pour femme, ma nina ? lui disais-je parfois.

« Elle secouait ses belles boucles brunes, me regardait avec un petit sourire malicieux et puis disait d'un air tout à coup sérieux :

« – Si c'est quelqu'un que j'aime bien, je ferai tout ce qu'il voudra.

« Comme elle allait sur ses quatorze ans, voilà qu'un jour arrive don Alberto. Ah ! jour maudit ! Quand je me rappelle cela ! Une larme glissa le long de la joue brune. – Il venait signifier à dona Clara qu'il avait choisi pour sa fille un époux : don Rainaldo de Villaferda. Tout était réglé, la date du mariage elle-même fixée. Il ne restait à obtenir que le consentement de la mère. Celle-ci, stupéfaite, indignée, essaya de résister. Mais don Alberto déclara froidement qu'au cas où elle refuserait, Enriqueta serait enfermée dans un couvent jusqu'à sa majorité.

« Ne plus voir sa fille pendant plusieurs années ! Dona Clara ne pouvait penser à cela sans frémir ! Et puis, le cher petit oiseau, pas plus

maintenant qu'auparavant, ne pourrait vivre en cage, loin d'elle ! Alors, elle demanda à don Alberto :

« – Si ma fille épouse le comte de Villaferda, pourrai-je vivre près d'elle ?

« Il répondit affirmativement. Et voyant bien qu'elle ne pouvait changer sa décision, dona Clara parla à Enriqueta de ce mariage. D'abord, l'enfant se révolta. Puis, quand elle sut que sa mère ne la quitterait pas, quand elle eut vu un portrait de don Rainaldo qu'avait apporté don Alberto, elle céda, sans trop de mauvaise grâce. « Le mariage était fixé à trois semaines plus tard. Il devait se célébrer au château de Palamès, en Vieille-Castille. Tout était préparé, disait don Alberto, même la toilette de la mariée que dona Encarnacion voulait conforme aux traditions des Villaferda. Nous partîmes donc pour l'Espagne. Dona Clara, de plus en plus souffrante depuis quelque temps, supporta très mal le voyage et arriva tout à fait malade à Palamès. L'accueil très froid de dona Encarnacion et de son fils n'était pas fait pour la reconforter. Elle dut se mettre au

lit et ne put assister à la cérémonie nuptiale, qui se fit à la nuit dans la chapelle du château, le surlendemain de notre arrivée. Sous prétexte que dona Enriqueta devait s'habituer dès le premier jour à ses nouvelles caméristes, on m'avait interdit d'aider à sa toilette et, pas davantage, je ne fus autorisée à assister au mariage.

« Enriqueta, une fois habillée, vint embrasser sa mère. Elle était vêtue d'une robe de brocart blanc, si épais qu'il formait de grands plis raides autour d'elle. Sa jolie petite tête sortait d'une espèce de collerette en tuyaux d'orgue, et on lui avait caché ses cheveux sous une coiffe de tulle que recouvrait un voile de superbe dentelle.

« – Comment t'a-t-on accoutrée, ma pauvre petite ! s'écria dona Clara.

« Une femme de chambre qui avait suivi la mariée – une grande noire aux yeux faux, du nom de Paca – répliqua d'un ton sec :

« – Ceci est la tenue habituelle que portent les fiancées des comtes de Villaferda pour se rendre à l'autel.

« – C’est bon pour si peu de temps, dit Enriqueta qui se regardait dans la glace d’un air boudeur. Mais je pense bien que don Rainaldo me laissera mettre dès demain mes jolies robes de Paris !

« La Paca lui jeta un drôle de regard qui me fit une impression désagréable, mais elle ne répliqua rien.

« Dona Enriqueta, en nous quittant avait dit : « Je reviendrai te voir aussitôt la cérémonie terminée, maman chérie ! » Et nous attendions, le cœur serré, car ce mariage imposé nous inquiétait.

« – Don Rainaldo avait l’air bien froid, dans son entrevue d’hier ! disait dona Clara. Ma petite Enriqueta en a été toute glacée. J’ai tâché de lui redonner courage en lui disant que cela changera quand il la connaîtra mieux. Mais, au fond, j’ai peur !... Et dona Encarnacion ne sera pas une belle-mère agréable ! Bien que ma parente, je l’ai peu connue autrefois : mais elle avait la réputation d’être un cœur sec, une âme orgueilleuse. Notre Enriqueta si ardente, si

sensible, ne souffrira-t-elle point par elle ?

« J’essayais de la rassurer. Mais je ne l’étais pas moi-même, hélas !

« Les heures passaient et Enriqueta n’apparaissait pas. Ma pauvre Clara s’agitait, s’inquiétait... Enfin, la porte s’ouvre, un tourbillon entre... C’était Enriqueta, vêtue d’un costume de voyage, les joues empourprées, les yeux brillants de colère. Elle se jeta sur sa mère et l’étreignit passionnément.

« – Maman, « elle » veut m’emmener sans que je vous revoie ! Je me suis sauvée... Je ne veux pas partir !

« – Quoi, t’emmener ?... Où ?... Mais nous ne devons pas être séparées...

« – La voilà ! Je l’entends ! Oh ! garde-moi, maman !

« Par la porte restée ouverte paraissait M^{me} de Villaferda, que suivait Paca. Elle ordonna :

« – Venez de bonne grâce, Enriqueta... ne m’obligez pas à employer la force pour obéir aux ordres de votre mari.

« Dona Enriqueta, sans desserrer les bras qui entouraient toujours sa mère, tourna vers sa belle-mère un visage qui témoignait d'une résolution farouche.

« – Non, je ne quitterai pas maman ! D'abord, vous avez promis qu'elle continuerait de vivre près de moi...

« – Je m'expliquerai de cela avec dona Clara. Vous, vous n'avez qu'à obéir... Une dernière fois, le voulez-vous de bonne grâce ?

« – Non, non et non !

« Dona Encarnacion se tourna vers Paca, fit un signe. La camériste se jeta sur Enriqueta et, avant que j'aie pu intervenir, détachait brutalement les pauvres jolis bras qui entouraient dona Clara, saisissait le corps qui se débattait vainement et l'emportait hors de la chambre.

« – C'est affreux ! criait dona Clara. C'est abominable, ce que vous faites là !... Et après ce que don Alberto m'a promis !... Ma fille !... mon enfant chérie !

« Mais M^{me} de Villaferda restait impassible.

Elle s'assit posément près du lit et dit d'un ton glacé :

« – Écoutez raisonnablement, si cela vous est possible. Ne croirait-on pas, à vous entendre, que votre fille court quelque danger ? Bien au contraire, nous ne voulons que son bien, Rainaldo et moi. D'après le témoignage de mon frère et ce que j'ai déjà pu remarquer par moi-même, vous l'avez fort mal élevée, ma chère cousine. Il nous faut maintenant refaire cette éducation et, d'accord avec mon fils, j'ai résolu d'y donner tous mes soins. Mais il est indispensable, pour atteindre le but désiré, qu'Enriqueta soit momentanément séparée de vous. La scène qui vient de se produire montre combien cette jeune personne a besoin de sévères leçons. En quelques mois je compte avoir fait d'elle la femme docile et souple que seule acceptera Rainaldo. Alors, je le pense, il permettra que vous la revoyiez. En attendant, calmez-vous, soignez votre santé, qui recevra ici tous les soins nécessaires !

« Ma pauvre Clara l'écoutait, la regardait comme quelqu'un qui fait un rêve affreux... Et

elle n'avait pu encore ouvrir la bouche quand dona Encarnacion se leva, lui fit un petit salut sec et sortit de la chambre.

« Vous dire ce que fut la crise de désolation qui suivit !... Non, je ne le puis !

Inès couvrit son visage de ses mains tremblantes en répétant :

– Je ne puis !... Ce fut affreux... Et puis, ce pauvre cœur, déjà épuisé, tout à coup cessa de battre. Je n'eus plus entre mes bras qu'une morte.

« Je sonnai, j'appelai... Des femmes vinrent, puis M^{me} de Villaferda. Je tendis alors le bras vers le pauvre corps, en criant :

« – C'est vous qui l'avez tuée !

« Elle me regarda avec un air de froid mépris et me tourna le dos. Puis elle donna des ordres, d'une voix glacée, pour qu'on envoyât chercher un médecin. Après cela, elle sortit et je ne la revis plus. Le décès une fois constaté, je fis la toilette mortuaire de ma chère Clara, en refusant l'aide que m'offrait une femme demeurée près de moi. Je la veillai, j'aidai à la mettre dans la bière qu'on

apporta le surlendemain. Quand ce fut fait, je vis venir à moi un gros homme à mine sournoise, qui me dit :

« – Voici les ordres de dona Encarnacion. Vous allez quitter le château et vous vous garderez bien d’y jamais revenir, car il sera toujours fermé pour vous.

« – Quoi, ne me laissera-t-on pas conduire à sa dernière demeure ma pauvre maîtresse ? m’écriai-je. Et, d’abord, où va-t-on mettre son corps ?

« – Après une cérémonie religieuse ici, il sera porté dans la crypte funéraire du château de Santa-Lucia, où reposent ceux du marquis de Montferno et de ses ancêtres. Soyez tranquille, dona Encarnacion et don Rainaldo ne manqueront à aucune convenance... Quant à vous, je suis chargé de vous remettre cette somme et de vous conduire hors du domaine de Palamès.

« Je repoussai l’argent avec horreur et déclarai que j’étais prête à partir, puisqu’on ne me permettait pas de suivre le convoi funèbre de ma maîtresse. Bien vite, je préparai mon bagage et,

après avoir baisé en pleurant le cercueil qui renfermait ma Clara, je suivis l'homme, qui était une espèce de valet de confiance, nommé Estevan.

« Il m'emmena jusqu'à la frontière et là me fit de terribles menaces, pour le cas où je voudrais chercher à revoir dona Enriqueta.

« Après bien des péripéties qu'il serait fastidieux de vous raconter, j'ai réussi à savoir que dona Encarnacion et ma petite Enriqueta étaient à Favigny, en Franche-Comté. Je partis et, dès que je fus arrivée, je cherchai un moyen de faire connaître ma présence à dona Enriqueta. Mais je n'osais guère sortir de l'hôtel. Je craignais Estevan qui avait peut-être accompagné dona Encarnacion. Heureusement, il paraît que les serviteurs espagnols ne causent guère avec les gens du pays, sans cela ils auraient été vite avertis de l'arrivée d'une étrangère... Mais personne d'autre qu'eux ne pénétrait dans cette maison des Belles Colonnes, personne, sauf vous, mademoiselle, votre frère et votre nièce. En voyant votre air si bon, j'ai pensé à venir jusqu'à

vous pour tout vous dire, pour vous supplier de trouver un moyen... Car vous avez bien compris, n'est-ce pas ? La pauvre chère créature doit souffrir un martyre, près de cette femme qui la tient prisonnière. Alors, vous aurez pitié... Vous aurez pitié, dites ?

XI

Anne avait écouté ce long récit avec une attention qui devenait de plus en plus émue, à mesure que le drame ainsi évoqué par l'étrangère se précisait plus nettement à son esprit. Aux derniers mots d'Inès, elle prit une des mains brûlantes qui se tendaient vers elle et dit avec un accent de frémissante pitié :

– Comme je voudrais pouvoir répondre à l'espoir que vous avez en moi ! Hélas ! j'ai vu deux fois dona Enriqueta au début de son séjour ici et, depuis lors, elle demeure invisible.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit Inès. Qu'en ont-ils fait, les misérables ?

– J'ai cru comprendre qu'elle refusait d'obéir à quelque volonté de dona Encarnacion et que celle-ci l'accusait de révolte.

– Oui, oui, elle a du caractère, de l'énergie... et

tant de fierté, ma nina chérie ! Ils la feront mourir avant qu'elle plie devant eux !... Et quand vous l'avez vue, mademoiselle, quelle impression vous a-t-elle produite ?

– Elle a constamment gardé une figure fermée, farouche, sans presque prononcer un mot.

Inès eut un nouveau gémissement.

– Ah ! c'est bien cela !... C'est bien elle, quand elle veut cacher sa souffrance, braver ceux qui la font souffrir ! Mais son mari, comment était-il pour elle ?

– Je ne les ai vus ensemble qu'un très court instant...

Et Anne raconta la scène rapide qui s'était passée dans le patio des Belles Colonnes, quand dona Encarnacion et son fils avaient surpris la jeune femme dansant.

De grosses larmes coulaient sur la joue d'Inès.

– C'était sa mère qui lui avait appris des danses de notre pays. La pauvre petite chérie ! Ils lui auront fait payer cela cher !... Ah ! comment arriver jusqu'à elle ? Comment la sauver d'eux ?

Anne hocha la tête.

– Je ne vois jusqu'ici aucun moyen... Mais nous y réfléchirons. Don Rainaldo serait peut-être plus accessible que sa mère...

– Pourtant, mademoiselle, vous dites qu'il avait l'air très dur, ce jour-là ?

– Certes ! Mais l'influence de dona Encarnacion peut agir sur lui aux dépens de sa femme. Peut-être ne connaît-il celle-ci que d'après l'opinion maternelle, opinion de bonne foi ou non, je l'ignore. Il faudrait qu'il s'expliquât avec dona Enriqueta sans que personne fût entre eux.

Inès secoua la tête.

– Je crois que cela n'amènerait rien de bon ! Enriqueta, en partant pour l'Espagne, était assez bien disposée pour son fiancé, dont le portrait lui avait plu. Elle disait : « Il y a quelque chose dans ses yeux que j'aime et qui me fait oublier sa mine froide et volontaire. » Mais l'arrivée à Palamès l'avait déçue. Don Rainaldo s'était montré sec et dédaigneux, lui adressant à peine la parole et se

retirant au bout d'un court instant. Après la manière dont la pauvre enfant a été traitée jusqu'ici, elle doit être exaspérée contre lui. Et ce seraient deux orgueils qui se heurteraient.

– Qu'en résulterait-il de pire que ce qui se passe aujourd'hui ? Cette tentative vaudrait la peine d'être faite, à mon avis, car si orgueilleux que soit don Rainaldo, il peut être en même temps honnête homme et reconnaître que sa femme a été jusqu'ici traitée avec injustice.

– Je crains bien que non ! Car il aurait pu déjà s'en apercevoir ! Il doit avoir la nature de sa mère, dure, sans pitié pour autrui et méprisante pour tout ce qui est faible, souffrant, malheureux. Ils ont la fortune d'Enriqueta maintenant, don Alberto ayant eu bien soin de faire faire un contrat tout en faveur de don Rainaldo. Alors, cela ne les gênerait pas du tout qu'elle meure de chagrin, au contraire !

– Ne dites pas cela ! Il ne faut pas pousser les choses à ce point.

La bouche d'Inès eut une crispation de douleur.

– Oh ! je sens si bien que ma nina est menacée ! Comment la sauver, Seigneur ? Comment ?

– Je vais réfléchir... et parler de tout cela avec mon neveu, si vous m’y autorisez. Il sera, je m’en porte garant, la discrétion même.

– Faites ce que vous voudrez, mademoiselle ; j’ai toute confiance en vous ! dit Inès avec élan.

– Mais vous, qu’allez-vous faire ? Comptiez-vous redescendre à Favigny ?

– Je le voulais... mais je n’en aurai pas la force ! N’y a-t-il pas quelqu’un, aux alentours, qui pourrait me donner un petit coin ?

– Je vous offrirais bien volontiers l’hospitalité ici. Mais ce serait peut-être imprudent à cause du voisinage de don Rainaldo et, surtout, parce que je crains la visite d’une certaine demoiselle de Winfeld qui vit en ce moment chez M^{me} de Villaferda et paraît tout à fait dans sa faveur. Le mieux sera que je vous emmène, dès que la nuit commencera, chez le garde forestier où loge mon neveu. Vous trouverez là de très braves gens qui

vous donneront un petit local pour vous coucher et une bonne nourriture, avec tous les soins dont vous pourrez avoir besoin.

– Ah ! mademoiselle... mademoiselle, quelle idée bénie j'ai eue de m'adresser à vous !

Inès joignait les mains en attachant sur M^{lle} Fauveclare un regard plein de larmes.

– ... Et pourtant, vous ne me connaissez pas... J'avais peur que vous ne me répondiez : « Comment voulez-vous que je croie une étrangère qui est pour moi la première venue ? »

– Je sens que vous dites vrai... peut-être parce que j'avais déjà un soupçon dans l'esprit. Puis dona Enriqueta, en dépit de son attitude singulière, m'a inspiré aussitôt un intérêt que je jugeais alors inexplicable. Maintenant, je comprends que j'avais l'intuition de me trouver en face d'un être souffrant.

Et à mi-voix, d'un ton de pitié profonde, Anne répéta :

– Pauvre Enriqueta ! Pauvre petite Enriqueta !

*

M^{lle} Fauveclare et Isabelle durent descendre le surlendemain à Favigny pour déjeuner chez leurs cousins Guerchaux, qui leur en avaient envoyé l'invitation. Aubert s'était fait excuser, sous le prétexte que la place manquait dans la voiture.

– Ce sera bien assez de les voir quand ils monteront aux Eaux Vertes ! disait-il avec une grimace de dédain.

M^{me} de Guerchaux, grosse femme blonde et solennelle, faisait le plus grand contraste avec son mari, qui pratiquait le genre bon enfant. Au fond, tous deux poseurs, à qui mieux mieux. Et M^{lle} Eugénie, leur fille, les égalait sous ce rapport.

Cette jeune Parisienne toisa d'un coup d'œil désapprobateur les modestes toilettes de ses cousines, puis considéra avec complaisance la robe de soyeuse popeline verte tendue autour de sa mince personne. Quelques regards vers la glace achevèrent de lui prouver que nulle, à Favigny, ne pouvait rivaliser avec elle.

Pendant le repas, les trois Guerchaux parlèrent beaucoup de Paris, des théâtres, des fêtes qui se donnaient à la cour impériale, dans l'intention d'éblouir leurs provinciaux de cousins. Mais Anne et Isabelle restaient distraites, indifférentes ; Melchior ne paraissait pas beaucoup plus intéressé. Il le fut seulement quand Eugénie demanda :

– Qui est donc cette jolie personne brune que j'ai aperçue, ce matin, passant devant vos fenêtres ?

– Je suppose que vous voulez parler de M^{lle} de Winfeld ? dit M. Fauveclare. C'est une amie, une protégée de la comtesse de Villaferda qui se trouve en ce moment aux Belles Colonnes.

– Ah ! oui, vos cousins d'Espagne ! Tiens, mais te souviens-tu, papa, nous avons vu le jeune comte de Villaferda, un jour, aux Italiens ? Il était dans la loge de l'ambassadeur d'Espagne, à qui tu as ensuite demandé son nom.

– En effet ! Un beau garçon, l'air très fier, un peu glaçon... Il n'a fait qu'une apparition à Paris, je crois ?

– Oui, il est venu ici rejoindre sa mère et sa femme – ou plus exactement il s’est installé aux Eaux Vertes.

– Sa femme ? Il est donc marié ? dit Eugénie.

– À une toute jeune personne qui a, paraît-il, le plus déplorable caractère et donne un mal incroyable à sa belle-mère, chargée de refaire une éducation complètement manquée. Aussi don Rainaldo n’a-t-il pas voulu de cette aimable compagne là-haut, dans sa solitude.

Isabelle, une lueur dans les yeux, ouvrait la bouche pour riposter. Mais un regard impérieux de sa tante lui imposa silence.

– Ah ! bien, voilà qui est intéressant ! dit M. de Guerchoux avec un gros rire. Sans doute est-elle laide, avec cela ?

– Oui, une figure désagréable... Il y a, heureusement, une grosse fortune comme compensation.

– Ah ! ah ! vous m’en direz tant ! On a pris la femme par-dessus le marché... Mais ils sont déjà fort riches par eux-mêmes, ces Villaferda ?

– Immensément !

– Qu'ils sont heureux ! murmura M^{me} de Guerchaux en levant au plafond des yeux d'extase.

– Oui... oh ! oui ! s'exclama son mari. Voyez-vous, Melchior, c'est charmant, l'existence parisienne, et nous ne pourrions nous en passer. Mais il nous faudrait le double de revenus... le double, mon cher !

Ceci annonçait une demande d'argent que formula M. de Guerchaux après le repas, tandis que lui et son cousin se promenaient en fumant dans le jardin. De son côté, M^{me} de Guerchaux et Eugénie, en prenant le café, demandaient à Anne qu'elle les présentât à M^{me} de Villaferda.

– Je serais prête à contenter votre désir, mes cousines, si je ne savais que dona Encarnacion ne veut faire ici aucune relation.

– Dans ce trou de Favigny, je le comprends. Mais nous, ce n'est pas la même chose...

M^{me} de Guerchaux se rengorgeait, en prenant une pose très digne.

– ... Nous, ma chère Anne, nous sommes de ce monde dont fait partie M^{me} de Villaferda. Celle-ci est, je crois, un peu alliée aux Montijo ? Or, l'impératrice nous montre beaucoup d'amabilité et sa sœur, la duchesse d'Albe, nous a plus d'une fois invitées à ses réceptions...

Anne interrompit, en retenant un sourire :

– Ma cousine, au cas où vous rencontreriez dona Encarnacion, je vous préviens qu'elle ne peut souffrir l'impératrice Eugénie, pas plus que sa sœur, ni du reste, en général, ce qui représente la cour impériale. Sur ce point, du reste, elle s'entend fort bien avec mon père, demeuré partisan du comte de Chambord.

– Ah ! par exemple... Vous faites bien de nous avertir en effet. Nous aurions certainement commis la gaffe...

– Qu'est-ce qu'elle lui reproche, à l'impératrice ? demanda Eugénie.

– D'avoir épousé un Bonaparte... puis de tenir une cour trop brillante, de donner trop de fêtes...

– Et puis d'être belle, gracieuse, élégante,

tandis qu'elle, sans doute, est tout le contraire ?

M^{lle} de Guerchaux riait d'un air moqueur.

– Dona Encarnacion a encore de la beauté, répondit Anne, mais il n'existe chez elle – et il n'a certainement jamais existé – aucun charme, aucune grâce. En fait d'élégance, les étoffes lourdes et riches, de couleur sombre, paraissent avoir sa préférence...

– Qu'est-ce que je disais ? Elle est jalouse des succès de notre impératrice, tout simplement ! Inutile d'aller chercher plus loin la raison de cette censure sévère.

Anne pensa qu'Eugénie n'avait peut-être pas tort sur ce point. Elle n'était d'ailleurs guère la dupe de l'austérité affectée de M^{me} de Villaferda, ni de cette façade de piété stricte sous laquelle la noble dame – elle s'en était aperçue déjà – cachait tant d'orgueil, de mépris d'autrui, de sécheresse de cœur. Si charitable qu'elle fût, M^{lle} de Fauveclare éprouvait toujours un singulier sentiment de répulsion dès qu'elle pensait à dona Encarnacion et elle ne parvenait point à le dominer, pas plus qu'à s'en repentir.

Quand Melchior reparut avec M. de Guerchaux, un pli de mauvaise humeur barrait son front. Il ne s'attarda pas chez ses cousins et prit congé d'eux en emmenant Anne et Isabelle, qui reçurent avec une politesse dénuée d'enthousiasme l'annonce d'une prochaine visite des Parisiens aux Eaux Vertes.

Dehors, le mécontentement de Melchior s'exhala :

– Cet imbécile de Guerchaux qui a le toupet de me demander un prêt d'argent ! À moi qui ai tant de peine à remonter un peu ma fortune !

– Je les croyais dans une jolie situation ? dit Anne.

– Ils devaient l'être, s'ils ne dépensaient sottement. Au lieu de cela, il y a des dettes. Tant pis pour eux. Ces deux femmes ont-elles besoin de se couvrir de falbalas ? Est-ce que vous en avez, vous, et des chaînes d'or, et des bracelets ?

– Non, papa, nous n'avons rien de cela ! riposta prestement Isabelle. Mais j'aurais bien besoin de quelque chose pour remplacer cette

vieillesse-là...

Elle donnait un petit coup sur sa robe de popeline fanée.

– ... Près des toilettes de ces dames, elle paraissait encore plus minable...

M. Fauveclare lui jeta un coup d'œil irrité.

– Deviendrais-tu coquette, par hasard ? Je voudrais bien voir ça ! Voilà un défaut que je te ferais vite passer ! Le peu d'argent que je possède a une destination plus utile que celle-là, ma fille, mets-toi cela dans la tête. Cette robe est fort bien encore et tu n'en auras pas d'autre d'ici assez longtemps.

Puis, se tournant vers sa sœur, Melchior ajouta :

– Tu iras demander à dona Encarnacion si elle a quelque commission pour son fils, Anne.

M^{lle} Fauveclare fronça légèrement les sourcils.

– Je ne sais trop si cela lui plairait... ni à don Rainaldo non plus.

– Quelle idée ! C'est chose toute naturelle !

– Avec d’autres, peut-être. Mais eux...

– Eh bien ! quoi, eux ? Pourquoi ne prendraient-ils pas aussi bien que d’autres cette démarche de politesse usuelle ? Tu es vraiment singulière, Anne, dès qu’il s’agit de nos parents d’Espagne ! On croirait, à t’entendre, qu’ils n’ont pas les mêmes manières de voir ou de sentir que nous autres !

Anne songea :

« Oh ! ceci est bien certain... pour dona Encarnacion, tout au moins. »

Mais elle ne prolongea pas la discussion, cette démarche désirée par Melchior ne présentant, après tout, que l’inconvénient de se faire répondre par M^{me} de Villaferda qu’elle ne manquait pas de domestiques pour correspondre avec son fils.

Elle n’en eut d’ailleurs pas l’ennui, car, à l’instant où les Fauveclare arrivaient près de leur logis, M^{lle} de Winfeld sortait de la maison des Belles Colonnes. Ce fut Melchior, dont la mine revêche avait aussitôt disparu, qui dit, après avoir

salué avec empressement la jeune personne :

– Ma sœur, avant de remonter aux Eaux Vertes, allait s’informer si dona Encarnacion avait quelque message pour don Rainaldo.

– Elle lui en a envoyé un précisément ce matin... Merci, chère mademoiselle, de la bonne intention... et à un de ces jours ! J’irai revoir vos Eaux Vertes et peut-être dona Encarnacion m’accompagnera-t-elle.

– Eh bien ! il ne manquerait plus que cela comme agrément ! chuchota Isabelle en rentrant un instant après derrière sa tante dans leur logis.

Anne ne s’éleva pas contre cette opinion. Et même, elle en émit une semblable tandis que, vers la fin de l’après-midi, sa nièce et elle allaient retrouver, au Sapin d’argent, la voiture qui les avaient amenées.

– Quand nous saurons qu’elle viendra, il faudra avertir la pauvre Inès pour qu’elle reste enfermée, ajouta-t-elle.

– Oh ! oui, surtout ! dit Isabelle. Quelle colère serait la sienne si elle la savait par ici !

M^{lle} Fauveclare avait répété à ses neveux le récit de l'Espagnole. Il n'en fallait pas tant pour exciter leur pitié envers Enriqueta et sa fidèle servante et leur indignation contre dona Encarnacion et ses complices. Aubert, tout particulièrement, se montrait exalté, mais surtout contre don Rainaldo qui, prétendait-il, ne pouvait rien ignorer de la façon dont sa mère avait préparé ce mariage et des mauvais traitements qu'elle infligeait à la jeune femme. Anne, à cette occasion, avait retrouvé encore chez son neveu ce levain de rancune presque haineuse qui le disposait à l'injustice dès qu'il était question de M. de Villaferda.

Cet après-midi-là, M^{lle} Fauveclare et Isabelle, en arrivant aux Eaux Vertes, virent don Rainaldo qui descendait de la légère voiture avec laquelle il se promenait en forêt. Tandis qu'un domestique emmenait le fringant cheval, le jeune comte vint à ses parentes et s'informa des nouvelles de M. Fauveclare. Puis il demanda :

– Avez-vous vu ma mère, aujourd'hui ?

Anne répondit qu'au moment de se rendre

chez M^{me} de Villaferda, elle avait rencontré M^{lle} de Winfeld, par qui elle avait su que dona Encarnacion avait envoyé, aujourd'hui, un message à son fils.

– En effet...

Les yeux foncés, tout à coup, semblaient devenir plus sombres.

– ... Ma mère a de grands soucis, de pénibles préoccupations. Elle veut les garder pour elle seule ; mais il faudra cependant que cela cesse, car sa santé en souffrirait... D'après sa lettre, elle aurait l'intention de venir un jour jusqu'ici.

– M^{lle} de Winfeld nous a dit cela aussi.

– Et elle amènera dona Enriqueta ?

L'interrogation était lancée par la voix un peu frémissante d'Isabelle.

– Non, ma cousine. Dona Enriqueta ne quittera pas les Belles Colonnes.

Le ton net et dur de la réponse n'intimida pas Isabelle, pas plus que le regard hautain qui semblait dire : « De quoi vous mêlez-vous ? »

– Si elle est souffrante, pourtant, le bon air et la distraction lui seraient favorables. Faites-la monter ici pendant seulement quelques jours, laissez-la se promener un peu avec moi, et vous verrez si elle ne sera pas déjà presque guérie !

Les beaux yeux verts se levaient, sans hardiesse, mais sans crainte, sur la froide physionomie du jeune comte. Anne, un peu inquiète, attendait quelque sèche réponse. Mais elle vit avec surprise la bouche sévère se détendre en un sourire, tandis que don Rainaldo répliquait :

– Je ne doute pas, ma cousine, qu’il y ait chez vous assez de vie et d’entrain pour se communiquer à autrui et relever le moral le plus abattu. Mais il ne s’agit point de cela chez dona Enriqueta. La tâche est beaucoup plus difficile et je crains que personne au monde n’arrive à la mener à bien.

Sur ces mots, don Rainaldo s’inclina et prit congé.

XII

Anne, dans la grande cuisine qui ouvrait sur la cour, s'occupait à la confection d'un pâté. Près d'elle, sa nièce achevait de préparer un copieux entremets enseigné par Donatienne, qu'elle réussissait à merveille. Les Guerchaux venaient déjeuner le lendemain, accompagnés par Melchior, et ils étaient d'assez gros mangeurs, surtout quand leur estomac se trouvait excité par l'air de la montagne.

– Voilà, c'est fini ! dit Isabelle. Cela fera l'affaire de la belle Eugénie, qui est passablement gourmande. Puis-je vous aider maintenant, tante Anne ?

– Non, ma chérie, c'est inutile. Va plutôt voir si Aubert est remis de sa migraine d'hier.

Quelques instant après, Isabelle quittait le logis en passant par la cour et le verger. Le piano se faisait entendre, envoyant jusqu'à elle les sons

larges et profonds d'un adagio. Elle songea une fois de plus : « Comme il joue bien, ce don Rainaldo ! Comme je voudrais pouvoir rester pour l'écouter ! »

Puis, tandis qu'elle continuait sa route le long du verger et dans la forêt, elle se reprit à penser – comme si souvent maintenant – à dona Enriqueta et à sa fidèle servante. Depuis quatre jours, celle-ci logeait à la maison forestière et aucun de ceux à qui elle s'était confiée n'avait encore trouvé un moyen de communiquer avec la jeune femme. Aubert avait dit, la veille :

– Il n'y aurait plus qu'à tenter un enlèvement, dans ce cas.

Il parlait sérieusement, ainsi que l'indiquait son air sombre et décidé. Anne avait protesté :

– À quoi penses-tu, mon ami ? Aurais-tu donc un esprit aussi aventureux ?

Il avait riposté avec véhémence :

– Pourrions-nous laisser une malheureuse enfant exposée aux persécutions, aux méchancetés de ces Villaferda ?

– De tels moyens ne sont même pas à envisager, avait répondu fermement M^{lle} Fauveclare. Ils ne serviraient qu'à compromettre ceux qui s'en serviraient, sans profit pour dona Enriqueta, car M. de Villaferda a le droit pour lui, du moins tant qu'il n'est pas prouvé que la jeune comtesse est maltraitée sérieusement. Et même encore, comme il se trouve sous les lois espagnoles et qu'il est un grand personnage dans son pays, que pourraient ceux qui s'attaqueraient à lui ?

Aubert n'avait pas continué la discussion ; mais Isabelle ne doutait pas, à sa physionomie, qu'il eût conservé son idée. Elle-même, d'ailleurs, avec sa vive imagination d'enfant un peu romanesque, considérait non sans complaisance cette perspective d'enlèvement. Mais sa raison, par ailleurs, lui disait que sa tante Anne voyait juste. Et elle se reprenait à chercher un moyen de rapprocher l'un de l'autre don Rainaldo et sa femme, dans la persuasion que, d'une explication entre eux, surgirait l'entente.

À la maison forestière, Isabelle ne trouva que

Marceline et Inès. Aubert, tout à fait délivré de sa migraine, venait de partir pour une promenade.

– Je crois qu’il a dû aller aux alentours du lac pour herboriser, ajouta Marceline.

– Eh bien ! je vais l’y rejoindre.

– Vous devriez lui porter son manteau, le plus léger. Le temps sera frais aujourd’hui, vers la fin de l’après-midi. Attendez un instant, je vais vous le chercher.

– Ne vous dérangez pas, je sais où il est.

Et Isabelle s’élança vers la chambre de son frère. Elle décrocha le vêtement désigné. Puis, en se détournant, elle avisa le grand carton où Aubert mettait ses dessins. Il avait fait, deux jours auparavant, un très vivant croquis de sa tante et de sa sœur assises dans une clairière de la forêt. Isabelle voulait le revoir et, délibérément, elle ouvrit le carton.

Pendant un instant, elle feuilleta, se complaisant à considérer ces dessins qui dénotaient un rare tempérament d’artiste. Et tout à coup, elle eut une légère exclamation de

surprise.

Sur une de ces feuilles, elle voyait reproduite la scène surprise un matin dans le patio des Belles Colonnes : dona Enriqueta dansant dans un rayon de soleil, près de la fontaine jaillissante, dona Enriqueta avec son petit visage crispé, douloureux, autour duquel tombaient les boucles de cheveux noirs.

« Oh ! pourquoi ne nous a-t-il jamais montré cela ? » murmura Isabelle.

Elle s'attardait à considérer la jeune femme, si fidèlement reproduite et qui semblait vivre sur ce papier. Enfin, elle remit la feuille parmi les autres et quitta la chambre, puis la maison forestière, après avoir souhaité le bonsoir aux deux femmes. En marchant dans la direction du lac, elle continuait de songer à ce dessin et se demandait encore pourquoi Aubert n'en avait pas parlé, lui qui ne manquait jamais de montrer à sa sœur les plus insignifiantes de ses productions. Mais elle était bien résolue à ne pas lui en dire un mot tant que lui-même garderait le silence à ce sujet.

« Il veut peut-être m'en faire la surprise,

songeait-elle. Oui, ce doit être cela, il me l'offrira pour ma fête, car il sait combien j'aime ses dessins. »

Maintenant, Isabelle longeait les bords du lac. Un sentier mal tracé existait parmi les herbes hautes. Bientôt, la fillette aperçut son frère à demi étendu, finissant la collection qu'il emportait généralement dans ses promenades.

– Ah ! te voilà, petite Isabeau ! dit-il en voyant apparaître sa sœur. J'allais m'en aller d'ici. Viens-tu de la maison forestière ?

– Oui. Tante et moi voulions savoir comment tu te trouvais.

– Pas mal. Et vos préparatifs pour demain, où en sont-ils ?

– À peu près finis. La belle corvée que nous aurons là ! Enfin, heureusement, ils partent dans quinze jours !

– Ils auront encore le temps de venir nous ennuyer ! dit Aubert en levant les épaules. Je vais maintenant jusqu'à la combe des Chevaliers terminer mon croquis. M'accompagnes-tu ?

Elle acquiesça et tous deux continuèrent de longer le lac jusqu'à la bifurcation d'un sentier qui s'engageait dans la forêt toute proche. Arrivée là, Isabelle désigna à son frère une forme sombre étendue à terre.

– Une femme qui dort...

Et, comme elle passait à côté, la fillette jeta un coup d'œil sur le visage à demi entouré par une écharpe de dentelle.

– Aubert ! Aubert ! balbutia-t-elle. C'est dona Enriqueta !

Déjà, lui aussi l'avait reconnue. Il se pencha sur la jeune femme immobile, dont la pâle figure aux yeux clos semblait inanimée.

– Serait-elle morte ?

Sa voix tremblait, son regard avait un éclat d'angoisse.

Puis il s'agenouilla sur l'herbe, souleva doucement la tête de la jeune comtesse. Lentement, lourdement, les paupières ambrées s'écartèrent, laissant voir les grands yeux noirs qui, d'abord presque inconscients, reflétèrent un

effroi subit en rencontrant le visage d'Isabelle penchée près de son frère.

– Oh ! ne craignez rien de nous ! dit Aubert d'une voix basse et ardente. Vous pouvez avoir toute confiance, car nous n'avons qu'un désir, ma sœur, ma tante et moi : vous être utile, vous aider de tout notre pouvoir.

Le regard souffrant et inquiet se reportait maintenant sur Aubert. Celui-ci demanda, avec une pressante douceur :

– Où voulez-vous aller ? Si vous fuyez ceux qui vous font souffrir, voulez-vous que nous vous cherchions un asile sûr, où vous pourrez demeurer cachée ?

Les lèvres pâlies s'entrouvrirent pour dire faiblement :

– J'allais chez don Rainaldo.

Aubert eut un brusque mouvement de stupéfaction.

– Chez... don Rainaldo ? Chez votre mari ?

Elle fit, de la tête, un signe affirmatif. Puis elle murmura :

– Je n’ai plus de forces... et je crois que je me suis égarée... Pourtant, il faut... il faut que j’arrive.

Le petit visage se crispait d’angoisse. Enriqueta répéta, d’une voix qui s’affaiblissait :

– Il faut... il faut...

Et elle perdit connaissance.

– La malheureuse est à bout de forces ! dit Aubert avec agitation. Elle a dû s’enfuir et monter à pied de Favigny... Il faudrait du secours.

– Géronin doit surveiller cet après-midi une coupe de bois près d’ici. Je vais voir si je le trouve là. Avec un des bûcherons, il pourra porter la pauvre petite comtesse jusque chez nous.

– Oui, va vite ! Mais c’est chez Géronin qu’on la portera, pour que la bonne Inès la soigne. Nous n’allons pas la mettre entre les mains de cet odieux don Rainaldo, pauvre petite ! Ce ne serait pas la peine d’avoir échappé à sa prison !

Sans s’attarder à réfléchir sur cette décision de son frère, Isabelle courut jusqu’à la coupe où elle trouva Géronin qui vint aussitôt en déclarant qu’il

porterait bien tout seul la petite dame puisque M^{lle} Isabelle lui disait qu'elle ne devait même pas peser autant qu'elle. De fait, il enleva Enriqueta sans difficulté et, suivi d'Aubert et d'Isabelle, prit la route de son logis.

Comme le groupe s'engageait dans un chemin de la forêt, un roulement de voiture se fit entendre. L'étroite voie tournait à cet endroit et, tout à coup, apparut aux yeux d'Aubert et de sa sœur le léger équipage dont se servait M. de Villaferda pour ses promenades en forêt.

Don Rainaldo, qui conduisait, arrêta si brusquement son cheval que la bête se cabra.

– Qu'est-ce que cela ? Que signifie ?...

La voix était dure ; un regard stupéfait s'arrêtait sur la jeune femme inanimée portée par le robuste fermier.

– Nous avons trouvé dona Enriqueta étendue par terre, près du lac, dit Isabelle, non sans un peu de tremblement dans l'accent.

Elle venait de jeter un coup d'œil sur son frère et en voyant ce visage blême, crispé, ces yeux

luisants d'un éclat farouche, elle s'empressait de répondre dans la crainte des mots que pourrait prononcer Aubert.

– Étendue près du lac ? répéta don Rainaldo.

L'irritation montait dans le regard qu'il jetait sur sa femme.

– ... Mais où la menez-vous ?

– Chez Géronin, pour que sa fille la soigne.

– Pourquoi ce détour ? Il eût dû vous paraître plus simple de l'amener aussitôt chez moi.

À cet instant, Enriqueta fit un mouvement léger ; puis ses yeux s'ouvrirent et rencontrèrent ceux de son mari. Aussitôt, l'angoisse, la supplication y apparurent. Les lèvres tremblantes essayèrent de prononcer quelques mots qui ne sortirent pas.

Don Rainaldo dit d'un ton bref et glacé :

– Mettez M^{me} la comtesse près de moi, Géronin.

Le brave homme s'approcha de la voiture, tout en objectant :

– Est-ce qu’elle pourra se tenir là, monsieur le comte ? Elle paraît si faible !

Don Rainaldo ne répondit pas. Il se pencha, enleva sa femme des bras du forestier et l’assit près de lui.

– Je vous remercie, mes cousins, de la peine que vous vous êtes donnée.

Et, soulevant son chapeau, il rendit la bride au cheval qui piaffait d’impatience.

Pendant un moment, Isabelle, Aubert et Géronin demeurèrent immobiles, stupéfaits de ce brusque dénouement.

– Oh ! comme il semblait en colère contre elle ! murmura enfin Isabelle.

– Pour sûr ! dit Géronin en hochant sa tête grise. La pauvre petite dame va avoir un dur moment à passer !

Aubert, plus blême encore que tout à l’heure, tendit le poing dans la direction où venait de disparaître la voiture.

– Ah ! bandit ! s’exclama-t-il sourdement.

Il tremblait d'indignation ou de fureur – des deux, sans doute.

Isabelle dit avec hésitation :

– Peut-être cela s'arrangera-t-il entre eux, tout de même ? Quand le premier moment de colère sera passé, il est possible qu'il ait pitié d'elle...

– Lui ? Lui ? Allons donc ! Il va la renvoyer à sa mère... à sa prison. Du reste, elle n'en aura pas pour longtemps à les gêner, car elle est aux trois quarts morte.

Aubert parlait avec un accent âpre, violent, qui frappa Isabelle. Il ajouta aussitôt :

– Je rentre pour raconter cet événement à Inès. Ceci change la situation et peut nous donner un moyen de... Oui, oui, il faut voir cela !

Et il s'éloigna, laissant Isabelle surprise et inquiète de cette exaltation, tout émue aussi en pensant à la pauvre Henriqueta qui s'était traînée jusqu'ici pour retrouver son mari, pour essayer sans doute d'obtenir de lui justice et pitié.

En courant presque, la fillette regagna le logis. Tout aussitôt, elle narra l'aventure à sa tante. Si

grande était son émotion compatissante que des larmes montaient à ses yeux.

– Petite tante, croyez-vous qu’il sera assez mauvais pour la renvoyer à sa mère ?

– Je l’ignore, mon enfant. Si dona Encarnacion l’a bien persuadé que cette jeune femme est pourvue d’une mauvaise nature, comme le dit si volontiers M^{lle} de Winfeld, il est à craindre qu’il ne veuille pas écouter la pauvre petite créature.

– Oh ! ce serait abominable ! Elle est si touchante ! Oui, ce serait un monstre !

À ce moment, on frappa à la porte d’entrée. Isabelle courut ouvrir et se trouva en face de José, le serviteur de M. de Villaferda. Celui-ci faisait prier M^{lle} Fauveclare de venir lui parler.

– Oh ! tante, c’est peut-être pour la soigner ! dit Isabelle, toute frémissante.

Anne suivit le domestique dans le logis voisin et fut reçue au seuil d’une pièce par don Rainaldo.

– Je suis au regret de vous déranger, ma cousine ! Mais dona Enriqueta, à la suite d’une

incroyable équipée qui l'a amenée jusqu'ici, vient de tomber dans une syncope dont il m'est impossible de la faire sortir.

Très visiblement, il contenait une colère dont le reflet paraissait dans son regard et qui donnait à sa voix une intonation plus dure.

– Je suis tout à votre disposition, répondit doucement Anne.

Il s'écarta et elle entra dans une grande pièce éclairée par deux fenêtres ouvrant de plain-pied sur la cour. Des tentures soyeuses, des tapis d'Orient l'ornaient, ainsi que quelques meubles anciens fort beaux et un piano à queue à demi recouvert d'une antique et somptueuse broderie espagnole. Mais Anne ne vit que la jeune femme étendue sur un divan de damas rouge. Elle alla aussitôt vers elle, enleva l'écharpe, la mante dont était encore enveloppée Enriqueta, délaça le corsage de la lourde robe de soie violette. Ses mains agiles agissaient avec douceur et rapidité, tandis que son regard ému considérait le petit visage livide.

– Voulez-vous me permettre d'appeler ici ma

nièce, pour lui demander de m'apporter des sels très forts qui vont aussitôt agir, je l'espère ?

Elle se tournait à demi vers don Rainaldo, demeuré un peu en arrière. Il acquiesça aussitôt et Anne, sur le seuil d'une des portes vitrées, héla Isabelle pour lui donner les indications nécessaires. Peu après, la fillette apparaissait à son tour dans le salon et présentait à sa tante le flacon demandé.

Puis, discrètement, elle fit un mouvement pour se retirer. Mais don Rainaldo lui dit :

– Vous pouvez demeurer, ma cousine, au cas où votre tante aurait besoin de vous.

Ce fut au bout d'un long moment seulement que la jeune femme revint à la vie. Ses yeux s'ouvrirent lentement et tout aussitôt se tournèrent vers M. de Villaferda. L'angoisse, la supplication, le plus douloureux effroi paraissaient dans ces belles prunelles sombres, trop grandes pour le pâle et menu visage. La petite bouche tremblait... Isabelle jeta un furtif coup d'œil vers don Rainaldo. La figure durcie, les lèvres serrées, il attachait un regard de froide

colère sur la jolie tête dont les brillantes boucles noires, le teint délicatement ambré, ressortaient admirablement sur la pourpre vive des coussins où elle s'appuyait.

– Je vous remercie beaucoup, ma cousine. Avec un cordial, je crois que maintenant dona Enriqueta va retrouver des forces. Recevez tous mes regrets pour vous avoir ainsi dérangée.

La voix du jeune comte était calme, brève.

– Je suis heureuse d'avoir pu vous être utile, répondit Anne, dont la main douce pressait affectueusement une des petites mains glacées de la jeune femme. Si Dona Enriqueta avait encore besoin de quelques soins ou de quoi que ce soit, disposez de moi, je vous en prie.

– Vous êtes très aimable. Mais je n'aurai pas le regret de vous déranger davantage, car nous allons partir dans un instant pour Favigny, où ma mère doit être fort inquiète.

Jamais Anne et Isabelle ne devaient oublier la lueur de tragique désespoir qui parut à ce moment dans le regard d'Enriqueta. Puis les paupières

tremblantes s'abaissèrent, tandis que le frémissant petit visage devenait plus pâle encore.

– Au revoir, dona Enriqueta, murmura M^{lle} Fauveclare en se penchant vers la jeune comtesse.

Enriqueta ne répondit pas, n'ouvrit pas les yeux, mais ses doigts pressèrent convulsivement la main d'Anne.

Don Rainaldo accompagna la tante et la nièce jusqu'au seuil de la porte vitrée, les remercia encore en quelques mots courtois et, s'inclinant, rentra dans le salon en refermant la porte derrière lui.

Isabelle dit tout bas, en portant la main à son cœur :

– Oh ! tante, j'ai mal là, en pensant à ce que souffre en ce moment la pauvre petite comtesse !

– Oui, pauvre... pauvre enfant ! murmura douloureusement Anne.

– Elle s'est échappée pour venir près de son mari... Pour le supplier d'avoir pitié d'elle. Oui, c'est pour cela, n'est-ce pas, tante ?

– Très probablement, ma chérie.

– Et il va la renvoyer ! Il aura ce courage, en la voyant si malheureuse, malade... et si jolie. Oh ! alors, je dirai comme Aubert : « C'est un bandit ! »

XIII

Cette nuit-là, Isabelle fit des rêves tragiques, où passaient la pâle figure souffrante d'Enriqueta et celle, impassible comme un arbre, de don Rainaldo. En s'éveillant, elle songea aussitôt : « Est-ce qu'il va l'emmener à Favigny aujourd'hui ? »

Car dona Enriqueta devait encore se trouver chez son mari. La veille, Anne et Isabelle avaient anxieusement guetté le bruit de la voiture. Celle-ci n'avait pas quitté les Eaux Vertes. Seul, un domestique était parti à cheval au crépuscule – sans doute pour prévenir dona Encarnacion que sa belle-fille était en lieu sûr, peut-être aussi pour demander un médecin et de l'aide afin de soigner la jeune femme, car M^{lle} Fauveclare pensait que celle-ci devait être plus malade puisque M. de Villaferda ne l'avait pas ramenée, la veille, aux Belles Colonnes.

– À moins qu’il n’ait eu pitié d’elle et qu’il veuille bien la garder ? disait Isabelle, sans beaucoup de conviction d’ailleurs.

Car elle avait encore présente à l’esprit la dure physionomie de don Rainaldo, le regard froidement irrité dont il couvrait la touchante petite comtesse.

La pensée de dona Enriqueta avait également fait passer une mauvaise nuit à M^{lle} Fauveclare. Et Aubert, qui arriva au cours de la matinée, car il ne pouvait manquer au déjeuner, montrait des yeux battus, cernés, témoignant que lui aussi avait peu trouvé de repos.

En frémissant d’indignation, il écouta Isabelle qui lui faisait le récit de la scène dont elle avait été le témoin ému. Puis il dit :

– J’ai eu peine à empêcher Inès d’accourir vers la pauvre jeune femme. Elle criait : « Ils me la tueront ! C’est cela qu’ils veulent ! » De fait, je crois qu’elle a raison. Mais il faut agir avec prudence si nous voulons essayer de la sauver.

À ce moment, Élise annonça que la voiture

amenant M. Fauveclare et ses hôtes était en vue et Aubert dut interrompre l'entretien. Mais, tout comme sa tante et sa sœur d'ailleurs, il eut peine à dominer sa préoccupation pendant le repas et dans le salon où l'on passa ensuite. Comme Isabelle commençait de servir le café, un pas grinça dehors, dans la cour, puis une silhouette masculine apparut au seuil de la pièce.

– Ah ! pardon ! J'ignorais que vous aviez du monde, ma cousine, dit une voix brève où passait un accent de contrariété.

– Don Rainaldo ! s'écria Melchior en se levant. Entrez, entrez donc, mon cousin !

– Je vous remercie, mais je venais seulement demander un renseignement à ma cousine Anne.

M^{lle} Fauveclare s'avança vivement :

– Voici... De quoi s'agit-il ?

Et, en parlant, elle suivait au-dehors M. de Villaferda qui s'écartait, gagnait la cour.

– Eh bien ! qu'est-ce que ça signifie ? murmura Melchior en fronçant les sourcils. Est-ce donc un renseignement confidentiel qu'il

demande à Anne ? Il aurait, du moins, pu prendre le temps de saluer mes hôtes un peu moins cavalièrement !

– Ces Villaferda ont la réputation d’être pétris de morgue ! dit M^{me} de Guerchoux, dont les lèvres se pinçaient. La mère est détestée à Favigny, où elle ne daigne se faire voir à personne...

M. Fauveclare protesta :

– Elle est assez aimable quand elle veut...

– Pour vous peut-être, mon cher... et encore, je crois que vous prenez pour de l’amabilité ce qui vous paraîtrait tout juste de la politesse, venant d’une autre que cette orgueilleuse grande dame.

Melchior jeta vers sa cousine un coup d’œil irrité, mais sans oser riposter, car la grosse dame, sous ses airs compassés, avait la réplique assez vive et mordante.

Dans la cour, Anne et M. de Villaferda s’étaient arrêtés à quelques pas du salon. Don Rainaldo dit, en baissant un peu la voix :

– Sauriez-vous, ma cousine, m’indiquer une

personne susceptible de servir momentanément de femme de chambre à dona Enriqueta ? Elle ne veut près d'elle aucune des servantes espagnoles de ma mère. Dans son état de santé, je désire ne pas la contrarier...

Anne eut peine à contenir son émotion. Ainsi, il conservait sa femme près de lui ? Mais alors, si elle pouvait... si elle osait parler d'Inès ?

– Comment se trouve dona Enriqueta ? demanda-t-elle avec un regard hésitant sur la physionomie qui restait impénétrable.

– Mieux, je vous remercie. Elle se remettra, je l'espère. Mais il faudrait près d'elle une personne attentive, discrète. Et j'ai pensé que vous connaissiez peut-être quelqu'un...

– Oui, je connais... Don Rainaldo, dona Enriqueta vous a-t-elle parlé d'une fidèle servante nommée Inès ?

– Elle m'en a parlé.

Anne crut percevoir dans la voix du jeune comte comme un frémissement.

– ... Si je savais où la trouver, je l'appellerais

près d'elle.

– Elle est près d'ici.

– Près d'ici ? répéta don Rainaldo d'un ton de vive surprise.

– Oui... Elle était à la recherche de dona Enriqueta et, un jour, elle est venue jusqu'ici pour me demander le moyen de revoir sa jeune maîtresse. Je ne pouvais rien pour elle ; mais la pauvre femme, qui venait d'être malade, était à bout de forces et je l'ai logée chez Géronin.

Le visage du comte s'était légèrement contracté ; une lueur de contrariété passait dans le bleu sombre des yeux. Pendant quelques secondes, Anne se demanda anxieusement si elle n'avait pas eu tort de parler avec cette sincérité.

– Je vais envoyer quelqu'un à la maison forestière pour la ramener, dit brièvement don Rainaldo. Merci, ma cousine, de ce renseignement. Vous m'excuserez près de mon cousin Melchior, en lui expliquant que ma femme est arrivée hier souffrante et que je demeure près d'elle. Mais, dès qu'elle se trouvera mieux, elle

viendra vous remercier elle-même.

Il s'inclina, serra la main que lui tendait Anne et s'éloigna dans la direction de son logis.

M. Fauveclare témoigna d'une vive stupéfaction en entendant sa sœur lui répéter les paroles de don Rainaldo.

– La jeune comtesse est ici ? Depuis quand donc ?

– Elle est arrivée hier soir.

– Toute seule ?

– Mais oui, je le pense, répondit Anne, peu désireuse de donner des détails précis et sachant que ses neveux seraient aussi discrets qu'elle.

– Tiens, c'est curieux ! Est-ce que son mari l'avait demandée ?

– Probablement.

– Et que te voulait-il, don Rainaldo ?

– S'informer si je connaissais quelqu'un pouvant servir de femme de chambre à dona Enriqueta.

– Comment, elle n'en a pas amené ? Il ne

manque pourtant pas de servantes aux Belles Colonnes ?

– Sans doute a-t-elle des raisons de préférer quelqu'un d'autre.

– Ou, plus certainement, c'est un caprice de cette petite créature fantasque, insupportable, paraît-il. Mais je m'étonne que don Rainaldo s'y prête. Compte-t-il la garder là quelque temps ?

– Je le suppose puisqu'il demande une femme de chambre.

Isabelle écoutait sa tante avec une allégresse qui faisait battre plus vite son cœur. Mais, en regardant Aubert, elle vit un visage crispé, frémissant, presque mauvais, et elle songea avec inquiétude : « Qu'a-t-il donc ? Pourquoi n'a-t-il pas l'air content de la bonne nouvelle que donne tante Anne ? »

Peu après, les Fauveclare et leurs invités quittèrent le logis pour une promenade en forêt. Aubert, dont la vue était fort bonne, dit, en étendant la main vers la route de Favigny sur laquelle on distinguait une calèche attelée de

deux chevaux :

– Voilà M^{me} de Villaferda et M^{lle} de Winfeld.

Anne et Isabelle tressaillirent en échangeant un regard plein d'angoisse. M. Fauveclare s'exclama :

– Eh bien ! il va donc avoir tout son monde sur le dos, don Rainaldo ? Qu'est-ce que ce subit exode vers les Eaux Vertes ? J'ai vu, hier matin, M^{lle} de Winfeld qui ne m'a pas dit un mot de cela.

– La belle-mère a peut-être peur que cela marche trop bien entre les jeunes époux, dit en riant M de Guerchaux. Elle ne serait pas la première qui voudrait mettre des bâtons dans les roues.

– Vous ne connaissez pas dona Encarnacion pour parler ainsi, Anatole ! C'est une femme de haute conscience, de noble caractère, qui ne se prêterait pas à ces petites gens.

Isabelle, se rapprochant d'Anne, lui dit tout bas :

– Tante, elle vient pour « la » reprendre ! Croyez-vous qu'elle réussisse ?

– J’espère que non ! Mais, enfin, on ne peut savoir...

Non, il était impossible de prévoir le résultat de cette démarche, d’autant moins qu’Anne ignorait ce qui s’était passé entre Rainaldo et sa femme. Évidemment, Enriqueta avait obtenu de rester aux Eaux Vertes. Mais jusqu’à quel point avait-elle convaincu son mari ? De quelle façon celui-ci considérerait-il le rôle joué par dona Encarnacion près de dona Clara et de sa fille ?

« Pourtant, songeait M^{lle} Fauveclare, puisqu’il consent à faire venir Inès, que sa mère avait éloignée d’Enriqueta, c’est qu’il reconnaît l’injustice commise de ce fait, en même temps qu’il donne à sa femme une satisfaction. »

La promenade parut fort longue à la tante et à la nièce. À la vérité, elle ne dura pas plus d’une heure, M^{me} de Guerchaux et Eugénie ayant peu l’habitude de marcher, surtout dans des chemins forestiers où leurs chaussures élégantes ne faisaient pas merveille. On revint donc vers le logis pour prendre des rafraîchissements avant le départ. Aucune voiture ne se trouvait devant la

demeure de don Rainaldo. Et Isabelle, en allant à la cuisine pour aider la jeune servante à préparer le plateau, apprit d'elle que M^{me} de Villaferda et sa compagne étaient reparties après une demi-heure passée à côté.

– La jeune comtesse n'était pas avec elles ?

– Non, il n'y avait qu'elles deux, mademoiselle.

Isabelle faillit sauter de joie. Enfin, elle restait tout de même, la pauvre jolie dona Enriqueta ! Et elle aurait près d'elle sa fidèle Inès ! Car M^{lle} Fauveclare avait pu glisser à l'oreille de ses neveux cette information qui avait achevé de réjouir Isabelle.

« Allons, ce don Rainaldo n'est tout de même pas un bandit ! » songea-t-elle gaiement.

Quand les Guerchaux eurent été mis en voiture, Anne dit à Aubert :

– Puisque tu rentres maintenant à la maison forestière, demande à Marceline de venir me dire si on est venu chercher Inès. Tant qu'elle ne sera pas là, j'aurai peur que don Rainaldo ne change

d'avis, surtout après la visite de sa mère.

Aubert fit un geste affirmatif. Il gardait l'air sombre qu'il avait eu pendant toute la promenade et Anne, en le regardant s'éloigner, pensait avec une inquiète surprise : « Qu'a-t-il donc, mon pauvre sensitif ? Que lui a-t-on fait encore ? »

Avant la fin de l'après-midi, Marceline venait informer M^{lle} Fauveclare que le serviteur de don Rainaldo avait apporté à Inès, vers trois heures, un mot de son maître et que l'Espagnole, d'abord presque défaillante de bonheur, l'avait suivi en hâte.

– Souhaitons que ce soit la fin des épreuves pour la pauvre enfant ! dit Anne avec émotion.

– Oui, mais je crains la belle-mère, murmura Marceline en hochant la tête.

XIV

Isabelle, avec des bonds de jeune biche, courait dans un sentier de la forêt. Il existait chez elle une vitalité, un besoin de mouvement, qui se manifestait surtout quand elle était seule, car elle les modérait près de la calme tante Anne et surtout près d'Aubert qui s'assombrissait assez volontiers en constatant chez autrui les manifestations d'une santé dont il était privé.

En un de ces bonds, la fillette se trouva dans la petite clairière où s'élevait la vieille chapelle de Saint-Michel-des-Bois. Une élégante et légère voiture à deux places était arrêtée à quelques pas de la porte, dans le vantail se trouvait ouvert. Le Noir, José, tenait en main le beau cheval impatient et les épagueuls de don Rainaldo se reposaient, étendus sur l'herbe.

Isabelle s'arrêta, hésitante. Elle était venue jusqu'ici avec l'intention de prier un moment

dans la chapelle, mais elle se souciait peu d'y rencontrer M. de Villaferda. Depuis huit jours que sa femme était près de lui, aucun d'eux n'avait donné signe de vie à leurs voisines. Tante Anne les excusait en disant que la santé de la jeune comtesse était certainement encore précaire. On l'apercevait parfois au bras de son mari, dans le jardin, frileusement enveloppée dans un manteau et la tête entourée d'une écharpe de dentelle blanche qui cachait presque complètement son visage. Mais Isabelle remarquait sa démarche légère qui ne semblait pas celle d'une personne très fatiguée, et déclarait à M^{lle} Fauveclare que dona Enriqueta devait avoir certainement la force de faire une visite de politesse à celles qui lui avaient été si secourables.

Inès, d'ailleurs, décevait aussi M^{lles} Fauveclare. Elle n'était pas venue les voir et se contentait de les saluer de loin – d'ailleurs très respectueusement – quand elle les apercevait.

Aubert, avec une ironie amère, disait : « Ah ! il est bien le fils de sa mère, allez, ce don

Rainaldo ! Il nous tient pour de bien petits personnages dont on se sert et qu'on écarte ensuite avec dédain. C'est lui, n'en doutez pas, qui empêche dona Enriqueta et Inès d'avoir des rapports avec vous. »

Isabelle inclinait volontiers vers cette hypothèse. Aussi, après une courte réflexion, allait-elle rebrousser chemin quand, au seuil de la chapelle, apparurent don Rainaldo et sa femme.

Isabelle n'avait encore jamais vu Enriqueta que vêtue de robes trop lourdes, écrasantes pour sa personne délicate. Aujourd'hui, une soyeuse étoffe blanche à rayures bleu pâle tombait autour d'elle en plis souples. Une sorte de burnous de laine fine et neigeuse – vêtement fort à la mode cette année-là – couvrait sa tête et ses épaules. Parmi cette blancheur se détachait le charmant visage ambré, frémissant de vie, éclairé par d'ardents yeux noirs qui souriaient, comme la petite bouche aux lèvres pourprées.

Isabelle, devant cette apparition, restait immobile, stupéfaite. Enriqueta ? C'était la même Enriqueta que celle du salon d'Armide, que la

douloureuse petite danseuse du patio ?

– Ah ! ma cousine Isabelle ! dit la voix calme de don Rainaldo.

Il s’avança et Enriqueta avec lui. Isabelle réussit à recouvrer assez de présence d’esprit pour faire quelques pas au-devant d’eux.

– Veniez-vous à la chapelle ?

– Oui, je... je pensais faire une petite prière...

– Eh bien ! allez. Nous vous attendrons pour vous emmener en voiture aux Eaux Vertes où nous rentrons maintenant et, si nous ne devons pas déranger ma cousine Anne, nous lui ferons une visite.

Cinq minutes plus tard, Isabelle, non encore revenue de sa surprise, prenait place sur le petit strapontin destiné au domestique, lequel recevait l’ordre de retourner à pied. Et, peu après, elle descendait devant le logis, introduisait M. et M^{me} de Villaferda dans le salon où Anne s’occupait à de laborieux raccommodages.

Enriqueta vint à M^{lle} Fauveclare et, avant qu’elle eût pu se lever, lui entoura le cou de ses

bras :

– Merci ! dit-elle à mi-voix.

Anne la considéra pendant quelques secondes avec autant de stupéfaction qu’Isabelle tout à l’heure. Enriqueta eut un sourire malicieux et, se tournant vers son mari :

– Je vous avais bien dit, Rainaldo, que nos cousines ne me reconnaîtraient pas.

Don Rainaldo s’avançait vers Anne. En s’inclinant, il répliqua :

– Vous êtes, en effet, méconnaissable, au premier abord, pour celles qui vous ont vue dans un tel état de faiblesse. Ma cousine, laissez-moi vous renouveler mes remerciements.

Il souriait légèrement. Sa physionomie restait froide, comme sa voix. Seule, une lueur, rapide comme un éclair, passait parfois dans son regard quand il l’attachait sur Enriqueta.

Mais elle... elle, cette petite comtesse, quelle flamme brûlait en ses prunelles sombres, constamment tournées vers Rainaldo ! Quelle amoureuse caresse dans la voix claire et douce

dès qu'Enriqueta s'adressait à son mari !

Au cours de cet entretien d'une demi-heure, personne ne prononça le nom de dona Encarnacion. Il fut surtout question de la forêt qu'Enriqueta trouvait admirable, et aussi de Paris où don Rainaldo comptait emmener sa femme pour quelques semaines quand ils quitteraient les Eaux Vertes à la fin de l'été. Enriqueta avait laissé glisser sur ses épaules le burnous léger et les boucles sombres de ses cheveux tombaient librement autour du visage trop menu encore, mais où la vie était revenue. Les lèvres s'entrouvraient en de fréquents sourires, les yeux riaient, laissaient voir tous les mouvements d'une âme impulsive, d'un cœur affectueux. Isabelle, charmée, conquise, ne quittait guère du regard la jeune femme. Quand les visiteurs eurent pris congé, sa première parole fut :

– Oh ! tante Anne, qu'elle est jolie ! Je ne croyais pas qu'elle fût aussi jolie que cela !

M^{lle} Fauveclare sourit à ce juvénile enthousiasme en répliquant :

– Elle est surtout infiniment naturelle et

séduisante. Inès nous l'avait dit et c'est très exact. Sa santé paraît s'être bien améliorée...

– Et elle a l'air heureux, n'est-ce pas, tante ?

– Elle a l'air très heureux.

Isabelle songea un moment, puis fit observer :

– Elle s'est montrée affectueuse pour nous. Mais lui est toujours si froid ! Pourtant, il vous a baisé la main, aujourd'hui, petite tante.

– Sa nature est ainsi, mon enfant. Il peut néanmoins être bon et juste ; il l'est certainement, comme nous le montre sa conduite envers sa femme.

– Est-ce que vous croyez qu'il est brouillé avec dona Encarnacion ?

– Brouillé, non, je ne le pense pas... en froid, très probablement... Ton père, comme je te l'ai dit, m'a appris qu'il était descendu lundi à Favigny et avait passé l'après-midi aux Belles Colonnes, où se trouve toujours sa mère.

– Pourvu qu'elle ne le détourne pas encore de dona Enriqueta !

– Je ne crois pas que don Rainaldo ait une nature à se laisser monter la tête.

– Oh ! certainement, il doit avoir de la volonté, malgré sa jeunesse ! Tant mieux pour dona Enriqueta !

*

Dans l'après-midi du lendemain, Inès vint voir M^{lles} Fauveclare.

Dona Enriqueta, expliqua-t-elle, avait voulu faire à ces demoiselles la surprise de la revoir physiquement transformée. C'est pourquoi elle, Inès, ne s'était pas présentée plus tôt pour leur dire toute sa reconnaissance, car la jeune comtesse lui avait défendu de parler de sa santé.

– Elle a encore des enfantillages, ma petite Enriqueta, ajouta l'Espagnole avec un sourire de tendre indulgence. Sa nature gaie et gentiment capricieuse reparaît malgré tant de souffrances. Il y a des moments, pourtant, où elle redevient triste, où je vois des pensées bien noires dans ses

yeux. Si je l'interroge, elle me dit alors qu'elle songe à sa pauvre maman... Mais je suis bien sûre que c'est aussi le souvenir de ce que lui a fait endurer dona Encarnacion... et la crainte de cette femme. Ah ! cette crainte-là, je l'ai aussi, mademoiselle !

– Si don Rainaldo a reconnu que sa femme avait été calomniée, dona Encarnacion peut difficilement nuire à celle-ci, maintenant.

Inès hocha la tête :

– On ne sait avec de pareils démons... Et puis, don Rainaldo, je ne le connais pas, moi ! Mon Enriqueta assure qu'elle est heureuse... Je le trouve bien froid, trop autoritaire. Mais quand je l'ai dit l'autre jour à Enriqueta, elle a eu son petit sourire de malice en me répondant : « Je l'aime comme cela, ma bonne Inès. »

– Dona Encarnacion a-t-elle essayé de faire revenir sa belle-fille près d'elle ? demanda Anne.

– Oh ! bien certainement. Elle n'a dû venir que pour cela quand elle est montée ici avec cette demoiselle Claudia, sa créature, une que ma

petite comtesse déteste presque autant que M^{me} de Villaferda ! Mais don Rainaldo, seul, a reçu sa mère et il n'a pas dit un mot de cet entretien à sa femme. Celle-ci s'est bien gardée de rien lui demander, n'ayant que le désir de ne plus entendre parler de cette femme abominable.

– Mais M. de Villaferda n'a pas rompu avec sa mère, cependant ?

– Je l'ignore, mademoiselle, puisqu'il ne parle jamais d'elle. Dona Enriqueta lui a naturellement raconté ce qui s'était passé, comment dona Encarnacion avait traité sa mère et elle ; puis il a bien vu tout de suite que la pauvre nina était sincère, qu'elle n'avait pas la vilaine nature imaginée par sa mère. Ah ! ce n'était pas pour rien que dona Encarnacion l'avait emmenée aussitôt le mariage, qu'elle la tenait prisonnière en empêchant que son mari la vît autrement qu'en sa présence ! Elle se doutait bien qu'une explication entre lui et cette jolie petite Enriqueta mettrait à bas toutes ses intrigues !

– Pourtant, c'est elle qui avait voulu ce mariage ?

– Oui, pour avoir la fortune. Mais, sans doute, Enriqueta ne lui plaisait-elle pas pour son fils... En la voyant si charmante, elle a peut-être été jalouse... elle a craint, qui sait ?... de perdre toute influence sur lui.

– Vous voyez peut-être juste, dit Anne. Ceci expliquerait son odieuse conduite, cet acharnement contre la pauvre enfant...

– Et justifierait toutes les craintes, que je conserve encore, acheva Inès d'une voix tremblante. Elle doit être dans une telle rage, pensez donc, mademoiselle !

– Non, je crois qu'elle renoncera maintenant. Ils sont réunis et don Rainaldo doit avoir une nature énergique, difficilement influençable, quand la vérité lui est connue.

– Je ne sais pas... mais j'ai peur... j'ai peur de cette femme !

En frissonnant un peu, Inès se leva. M^{lle} Fauveclare demanda :

– Ainsi donc, Enriqueta va bien, maintenant ?

– Oh ! elle n'est pas encore très forte ! Après

tout ce qu'elle a passé, pauvre Nina chérie ! Mais elle va reprendre vite le dessus, je l'espère, car elle avait toujours eu une bonne santé.

– J'ai été surprise de la voir déjà si transformée, hier. Mais le bonheur est un grand médecin.

– Oui, le bonheur...

Inès eut un sourire d'une mélancolique douceur en achevant :

– C'est l'amour qui l'a guérie.

En face de sa tante, Isabelle écoutait pensivement l'entretien sans y prendre part. Aux derniers mots de l'Espagnole, Anne vit, dans le vert profond des yeux attentifs, une fugitive et brillante clarté. Ce soir-là, Isabelle fut très rêveuse. Après le dîner, dans le salon où parvenait le son du piano de don Rainaldo, Anne remarqua tout à coup des larmes qui glissaient hors de ses paupières.

– Qu'as-tu, ma petite fille ? demanda M^{lle} Fauveclare avec anxiété.

– Je ne sais pas, tante. C'est cette musique.

Elle est très belle mais triste, vous ne trouvez pas ?

– Un peu, oui. Puis don Rainaldo joue ce morceau avec beaucoup d’expression.

– Il ne l’a jamais si bien joué... C’est peut-être parce que dona Enriqueta l’écoute...

Et soudainement, avec un sourire sous les larmes, elle s’écria d’un ton joyeux :

– Oh ! chère tante, je suis si contente en pensant qu’elle est heureuse, maintenant !

XV

Les Guerchaux quittaient Favigny. La veille de leur départ, Anne et Isabelle descendirent pour leur dire adieu. Ces dames, fort maussades, déclarèrent que la petite ville était un insupportable séjour où il n'y avait pas moyen de trouver une relation agréable et qu'elles s'en allaient avec grande joie.

« Nous vous voyons partir de même, mesdames les pécores », pensa irrévérencieusement Isabelle.

À la maison Fauveclare, pendant le déjeuner, Melchior interrogea sa sœur sur don Rainaldo et la jeune comtesse. Mais Anne était sur ses gardes, se doutant bien que dona Encarnacion devait essayer de savoir, par son voisin et parent, ce qui se passait aux Eaux Vertes. Elle répondit donc avec circonspection, n'ayant du reste que fort peu à dire, puisqu'elle n'avait vu les deux jeunes gens

qu'une fois chez elle et une autre le dimanche, à la messe dans la chapelle des bois. Par ailleurs, ainsi qu'elle le déclara à son frère, elle n'avait pas coutume, et Isabelle non plus, de surveiller les faits et gestes de ses voisins, eux-mêmes très discrets.

– Naturellement ! Mais on peut, malgré tout, faire des observations. Tu as bien dû remarquer s'ils avaient l'air de s'entendre... l'air de gens satisfaits, heureux ?

– J'ai trouvé à la jeune femme meilleure mine, avec quelque entrain. Quant à don Rainaldo, il est toujours le même, courtois et froid.

– Il en aura vite assez de cette sottie petite créature ! Mais celle-ci, en s'enfuyant comme elle l'a fait, s'est conduite d'une manière indigne envers dona Encarnacion et je trouve don Rainaldo fort blâmable d'avoir accepté qu'elle demeurât là-haut, près de lui, au lieu de la renvoyer aux Belles Colonnes.

– Elle se trouve cependant à la place qui est la sienne, maintenant, dit gravement Anne.

– Ta ta ta ! Une autre que cette méchante gamine, oui... mais celle-ci avait encore grand besoin des leçons et des bons conseils de sa belle-mère. Don Rainaldo s'en apercevra vite, d'ailleurs, et il s'empressera de la remettre entre les mains de dona Encarnacion, pour leur plus grand bien à tous deux.

Anne ne répliqua rien. Elle jugeait inutile de continuer cette discussion, son frère étant évidemment sous l'influence de M^{me} de Villaferda et de Claudia dont les explications mensongères faisaient foi à ses yeux. Quant à Isabelle, elle contenait avec peine son indignation et, aussitôt le dîner terminé, elle alla s'en décharger près de Donatienne.

– Vois-tu comme papa croit ce que disent ces mauvaises femmes ? La pauvre petite dona Enriqueta, d'après lui, a tous les torts. C'est affreux, une pareille injustice !

Donatienne, plus sombre que jamais aujourd'hui, secoua la tête :

– « On » lui ferait prendre la nuit pour le jour. « On » le ferait marcher sur la tête sans qu'il s'en

aperçoive...

Comme Isabelle ouvrait de grands yeux devant cette affirmation singulière, Donatienne marmotta :

« Je ne vais pas lui expliquer la chose, à cette petite... Il sera toujours temps qu'elle comprenne ! Mais M^{lle} Anne, il faut que je la prévienne. »

Quelques instants plus tard, la vieille femme, qui guettait Anne, l'attirait dans sa cuisine d'où venait de sortir Isabelle.

– Écoutez, mademoiselle... je vais vous faire de la peine, mais il faut pourtant que je vous dise... Ou bien la Claudia est la pire effrontée... ou bien elle a des idées sur M. Melchior...

Anne tressaillit, pâlit un peu, mais sa physionomie ne décéla aucune surprise.

– Pourquoi me dis-tu cela, Donatienne ?

– Parce que je l'ai vue faire la coquette avec Monsieur, l'autre jour, par hasard. Elle était venue soi-disant pour lui demander un renseignement, comme elle l'a fait plusieurs fois.

Il l'a menée dans le jardin et lui a cueilli des roses. C'est alors que je les ai vus... Ah ! dame, pour un joli démon, c'est un joli démon ! À l'âge de M. Melchior, s'il est pris, ce sera pour de bon ! Mais vous en verriez de dures avec une belle-sœur comme celle-là, ma chère demoiselle ! Et nos pauvres enfants, donc !

Anne dit avec un peu d'altération dans la voix :

– J'espère que tu te trompes... Je ne vois pas trop quel intérêt cette personne trouverait dans un mariage avec un homme plus très jeune, pourvu de deux enfants et n'ayant qu'une fortune médiocre...

– Médiocre ? Mademoiselle Anne, Monsieur est très secret pour ses affaires, mais nous avons tous l'idée qu'il est redevenu riche... Je ne dis pas riche à millions, mais possédant une bonne fortune en terres et sans doute aussi en valeurs, puisqu'il voulait racheter la forêt. Cette Claudia l'a probablement su et comme elle n'a rien, paraît-il, que ce que lui donne M^{me} de Villaferda, elle aura eu l'idée de mettre le grappin sur cet

homme qui lui a semblé assez facile à rendre aveugle.

– Je veux croire qu’il n’en est rien, Donatienne !... Et vraiment, il me semble que cette jeune personne, protégée par la comtesse de Villaferda, pourrait faire un meilleur mariage !

– Peut-être pas au point de vue argent, mademoiselle. Je vous dis, moi, que M. Melchior est riche... Et toute jolie fille qu’on soit, il ne se trouve pas facilement des jeunes gens pourvus de fortune pour vous épouser sans dot. Alors, on se rejette sur le veuf... Et puis, elle se dit peut-être que notre Aubert, avec sa mauvaise santé, ne durera pas bien longtemps. Ça ferait donc une part de plus pour les enfants qu’elle pourrait avoir.

– Donatienne, tu lui prêtes des combinaisons !...

– Dont elle est bien capable, allez ! Peut-être de pires, encore. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit la première fois qu’elle est venue ici : « Ça, c’est un démon ! » Il vous faudra faire beaucoup de prières, mademoiselle Anne, pour

nous délivrer d'elle !

Et la vieille femme essuya une larme qui glissait le long de sa joue parcheminée.

Anne, le front barré d'un pli d'angoisse, s'occupa machinalement jusqu'à trois heures à quelques rangements dans la maison, tandis qu'Isabelle allait faire des achats en ville. Au retour, la fillette lui apprit qu'elle avait trouvé à la porte M^{lle} de Winfeld, laquelle lui annonçait que M^{lles} Fauveclare étaient attendues par dona Encarnacion, à quatre heures, pour prendre une tasse de chocolat.

– Tu aurais dû répondre que nous partions de bonne heure et ne pouvions, par conséquent, nous rendre à cette invitation, dit Anne avec une vive contrariété.

– Je n'ai pas eu la présence d'esprit de le faire, tante ! J'en suis désolée... Car elles vont sans doute essayer de nous faire parler sur dona Enriqueta.

– Je crains, en effet, que M^{me} de Villaferda n'ait pas d'autre but en nous invitant ainsi.

Il était, maintenant, bien difficile de refuser, d'autant plus que M. Fauveclare, s'il venait à l'apprendre, ne manquerait pas d'accabler sa sœur de reproches sur son impolitesse. À quatre heures, elles se rendirent donc à la maison des Belles Colonnes. Cette fois, on ne les introduisit pas dans le salon d'Armide. Dona Encarnacion et M^{lle} de Winfeld travaillaient à une broderie dans l'une des pièces donnant sur la galerie couverte du « logis du roi », celle, précisément, où se trouvait le tableau donné par Philippe II à Thibaut Fauveclare. Elle était un peu sombre et le paraissait plus encore parce qu'une tenture de damas violet foncé couvrait ses murs et que les meubles, les cadres des tableaux, étaient faits d'ébène sculpté à incrustations d'ivoire et d'argent. Un énorme lustre de Venise descendait du plafond à caissons peints et dorés. Sur les sièges, une tapisserie de Flandre représentait des scènes champêtres, en nuances pâlies par les siècles.

Dona Encarnacion fit à ses parentes l'accueil habituel, et M^{lle} de Winfeld leur témoigna comme toujours de gracieuses prévenances. Elle parla de

divers sujets avec l'aisance accoutumée, sans dire mot des jeunes voisins de M^{lles} Fauveclare. M^{me} de Villaferda jetait dans la conversation quelques phrases brèves, en continuant de broder en or une chape de velours pourpre. Isabelle regardait aller et venir ses doigts minces et longs, puis elle considérait à la dérobée ce visage glacé, figé dans une orgueilleuse impassibilité, et elle songeait en frissonnant :

« Pauvre Enriqueta, comme elle devait souffrir près de cette belle-mère-là ! »

M^{lle} de Winfeld versa le chocolat dans les tasses d'argent, offrit des pâtisseries à la mode castillane, les seules qu'admît M^{me} de Villaferda. Puis elle se leva, un aimable sourire aux lèvres.

– Chère Isabelle, il faut que vous veniez voir quelles admirables roses nous avons en ce moment.

– Oui, allez, mon enfant, ajouta dona Encarnacion.

« Elle veut me parler seule de son fils et d'Enriqueta », pensa Anne, très ennuyée.

Mais non, ce sujet ne fut même pas effleuré par M^{me} de Villaferda. Elle continua de broder un soleil d'or sur le velours pourpre, en parlant du château de Palamès et d'anciens usages de la Castille. Alors, Anne songea :

« C'est M^{lle} de Winfeld qui est chargée de questionner Isabelle. L'enfant saura-t-elle répondre ce qu'il faut ? »

Quand la nièce reparut, Anne remarqua ses yeux brillants de malice et le petit sourire d'ironie qui relevait sa lèvre. Hors des Belles Colonnes, elle dit à l'oreille d'Anne :

– Petite tante, elle a cherché à me faire parler sur eux ; mais j'ai fait la bête... oh ! si bien ! Pourtant, comme elle est adroite pour questionner, pour tâcher de surprendre ! Mais je me méfiais et elle n'a rien su, rien su de ce qu'elle voulait !

– Qu'est-ce qu'elle cherchait à savoir ? demanda Anne.

– Qui est au service de dona Enriqueta, car elle semble ignorer la présence d'Inès... et,

surtout, si don Rainaldo paraît aimer beaucoup sa femme.

Les sourcils d'Anne eurent une contraction de contrariété.

– Cela, nous l'ignorons.

– Mais oui, nous l'ignorons, naturellement... et c'est ce que je lui ai répondu, dit Isabelle avec simplicité.

*

Quinze jours avaient passé, depuis cette invitation chez dona Encarnacion, sans que M^{lles} Fauveclare eussent revu leurs voisins, sinon en de brèves rencontres au-dehors. Inès faisait au logis Fauveclare de courtes apparitions, donnait des nouvelles de sa jeune maîtresse, toujours bonnes, et disait que don Rainaldo continuait à ne jamais parler de sa mère. Il descendait fort rarement à Favigny et n'y demeurait que quelques heures, pendant lesquelles Enriqueta était nerveuse, inquiète, car elle craignait que dona Encarnacion

circonvînt encore son mari.

Anne écoutait l'Espagnole sans jamais lui adresser de questions. D'ailleurs, Inès était discrète, de nature réservée. Il avait fallu une pressante nécessité pour qu'elle racontât à une étrangère la triste histoire de dona Clara et de sa fille. Maintenant qu'il n'était plus utile de parler, elle se taisait volontiers sur ce qui regardait ses jeunes maîtres.

Anne continuait de mener la vie accoutumée en cachant sa pesante inquiétude à ses neveux. Ceux-ci, toutefois, n'étaient pas sans surprendre le reflet de cette préoccupation constante sur la physionomie sereine et ils cherchaient quel souci pouvait avoir la chère tante Anne.

Un après-midi, M^{lle} Fauveclare se rendit seule à la maison forestière, où elle devait reporter un vêtement d'Aubert remis par elle en état. Isabelle avait eu la migraine dans la matinée et, la tête encore endolorie, elle restait au logis, occupée à reproduire une dentelle que lui avait montrée Marceline.

Mais, bientôt, elle se sentit fatiguée de

l'immobilité. Au-dehors, l'air était d'une fraîcheur suave. Isabelle sortit dans la cour, gagna le verger où mûrissaient les prunes. Elle marchait à petits pas, dans l'étroite allée, en songeant à Aubert dont l'humeur devenait plus difficile depuis quelque temps, quand une voix appela :

– Mademoiselle Isabelle !

En se détournant, elle vit Inès qui venait à elle.

– Dona Enriqueta vous a vue passer. Elle serait très heureuse si vous vouliez venir un moment près d'elle.

– Mais oui, je veux bien ! dit spontanément Isabelle.

Inès expliqua, tout en suivant la fillette qui revenait sur ses pas :

– Elle n'a pu sortir aujourd'hui avec don Rainaldo parce qu'elle était trop fatiguée. Cette nuit, elle a fait un rêve affreux et le señor comte a dû m'appeler pour lui donner un calmant. À moi, elle a confié que, dans ce rêve, elle avait vu dona Encarnacion et M^{lle} de Winfeld qui la poussaient

dans un tombeau et l'y enfermaient toute vivante... Pauvre nina, elle a tant souffert par ces odieuses femmes que leur souvenir ne peut produire en elle que de pareils cauchemars !

Enriqueta se trouvait dans le salon où naguère l'avaient vue, inanimée, Anne et sa nièce. Elle était à demi étendue sur le divan de damas rouge, dans une attitude de gracieuse indolence. Une robe de mousseline blanche l'entourait de plis vaporeux, laissant à découvert des bras fins, un peu maigres encore, et un cou délicat sur la peau ambrée duquel scintillaient les rubis d'un collier. Les boucles sombres se répandaient sur les coussins rouges, autour de la petite figure songeuse qui s'éclaira subitement à la vue d'Isabelle.

– Que c'est gentil à vous !

Elle allait se lever, mais Isabelle, en deux bonds, était près d'elle.

– Ne bougez pas puisque vous êtes fatiguée !

– Oui, très fatiguée... Inès, approche un fauteuil pour M^{lle} Isabelle...

– Un fauteuil ? Ce n'est pas la peine. Je ne m'en sers jamais. Cela me suffit.

Et Isabelle s'asseyait sur un tabouret, près de la jeune femme.

Enriqueta eut un rire léger.

– Comme vous êtes vive ! Il est vrai que j'étais ainsi, moi, autrefois...

– Vous le redeviendrez tout à fait, nina, dit Inès en redressant les coussins sous la jolie tête.

– Crois-tu ? Quand je sens un peu de fatigue, il me semble que je vais redevenir faible comme... Non, non, ne pensons plus à cela !

Elle secoua ses boucles, en réprimant un tremblement des lèvres.

– Sers-nous une collation, Inès. Je n'avais pas faim tout à l'heure, mais si ma cousine me donne l'exemple, je mangerai peut-être tout de même. Votre tante est chez elle, Isabelle ? Il faudrait lui demander de venir aussi. Elle paraît si bonne ! Elle me plaît tant ! Et Rainaldo l'a en très grande estime.

Isabelle expliqua pourquoi elle se trouvait

seule au logis. Puis Enriqueta l'interrogea avec intérêt sur sa vie à Favigny et aux Eaux Vertes, sur son frère, dont le visage entrevu était resté dans son souvenir.

– Il a une physionomie souffrante et de très beaux yeux, les yeux de Rainaldo.

– Oh ! vous avez remarqué aussi ? dit Isabelle.

– Oui. Les yeux de Rainaldo quand...

Elle s'interrompt avec un doux petit sourire heureux. Puis elle mit sur la tête d'Isabelle une main caressante.

– Vous ne ressemblez pas à votre frère. J'aime votre physionomie. Elle est sincère et si vivante ! Sincère... Ah ! vous ne savez pas quelles délices on éprouve à trouver des âmes loyales, quand on a vécu plusieurs mois en contact avec la pire fausseté !

Sa main trembla sur les cheveux soyeux.

– Dieu veuille, Isabelle, que vous n'ayez jamais à subir pareille épreuve !

Sa physionomie, subitement, prenait une gravité douloureuse. Toutes les douleurs passées

projetèrent leur reflet sur ce jeune visage frémissant.

Isabelle saisit les petits doigts tremblants et les serra entre les siens.

– Il ne faut plus penser à cela puisque vous êtes heureuse, maintenant.

– Oui, heureuse... bien heureuse !

L'ombre s'éloignait, les yeux noirs s'éclairaient d'une radieuse lueur.

– ... Je remercie Dieu chaque jour de m'avoir sauvée. Sans doute, je n'aurais plus souffert longtemps, car la mort m'aurait prise bientôt. Mais Rainaldo aurait toujours cru que j'étais une mauvaise petite créature, sans cœur et sans cervelle. Tandis que maintenant, si je mourais, il saurait au moins qu'on ne lui avait pas dit la vérité.

Pendant quelques instants, la jeune comtesse demeura silencieuse, un sourire sur les lèvres. Isabelle la considérait avec une émotion pensive. Oui, vraiment, elle semblait heureuse, très heureuse. Rien ne subsistait plus chez elle du

pauvre être farouche et souffrant qui vivait naguère aux Belles Colonnes.

Enriqueta dit tout à coup :

– Isabelle, comme je voudrais avoir vos yeux !

La physionomie d'Isabelle témoigna d'une vive stupéfaction.

– Mes yeux ? Pourquoi ?

– Ils sont si beaux... plus que beaux ! Je ne sais comment vous expliquer... Mais il y a en eux tant de vie, de chaleur, de lumière...

– Quelle idée ! Les vôtres, oui, sont magnifiques.

– Oh ! ce n'est pas la même chose ! Rainaldo l'a bien dit, un jour où je lui parlais de vous : « Cette jeune Isabelle a des yeux inoubliables. »

Une rougeur légère vint colorer le teint d'Isabelle. Quelque confusion se mêlait à la surprise de la jeune fille. Dona Enriqueta eut un sourire mélancolique en murmurant :

– J'aimerais qu'on ne m'oublie pas tout à fait si je devais mourir jeune.

– À quoi pensez-vous là ? Très certainement, on ne vous oublierait pas ! Mais j’espère bien que vous mourrez très vieille !

– Et moi aussi ! dit Enriqueta avec une subite gaieté.

Inès apparut sur ces entrefaites, apportant un chocolat qu’Isabelle trouva infiniment supérieur à celui servi chez dona Encarnacion, car, ici, elle était à l’aise, dans une atmosphère de franchise et de sympathie. Dona Enriqueta grignota quelques gâteaux. Mais elle devenait un peu nerveuse, impatiente.

– Rainaldo est sorti à cheval, dit-elle, et il ne devait pas rester plus d’une demi-heure. Je m’étonne qu’il ne soit pas encore rentré.

À ce moment, dans le fond de la pièce, une portière fut écartée, laissant apparaître M. de Villaferda.

– Ah ! enfin ! dit Enriqueta.

Elle se soulevait, avec une flamme dans les yeux, les lèvres entrouvertes dans un sourire de bonheur.

– ... Vous avez prolongé votre promenade, Rainaldo ?

– Oui. J’ai été jusqu’aux nouvelles coupes et bien m’en a pris, car mes ordres avaient été mal compris... Mais je vois que vous avez eu aimable compagnie, pendant ce temps.

Il s’avançait, baisait la main que lui tendait sa femme et saluait Isabelle qui se levait, tout à coup gênée, bien que la physionomie de don Rainaldo ne témoignât d’aucune contrariété.

– Oh ! oui, une charmante compagnie ! dit vivement Enriqueta. Je me suis permis, la voyant passer dans la cour, de lui faire demander de venir un moment près de moi. Justement, elle était seule chez elle. Et nous avons parlé un peu.

– Il ne faut pas que je vous fasse fuir, ma cousine !

– Je dois rentrer maintenant, car ma tante, si elle ne me trouvait pas en revenant, serait peut-être inquiète.

Pour la première fois, Isabelle éprouvait quelque timidité en présence de don Rainaldo.

Involontairement, elle baissait un peu ses paupières sous le regard de ces yeux bleu sombre dont l'impérieuse fierté s'atténuait en ce moment.

– Eh bien ! allez, dit Enriqueta, mais j'irai voir votre tante et vous un de ces jours.

Elle embrassa la fillette et se leva pour l'accompagner jusqu'à la porte vitrée. Don Rainaldo serra la main d'Isabelle, avec un « À bientôt, ma cousine » presque cordial. En quelques pas, Isabelle fut chez elle. Anne n'était pas rentrée encore. Mais elle apparut peu après, la mine soucieuse.

Depuis quelque temps, la santé d'Aubert passait par une phase défavorable. Plus nerveux que jamais, très irritable, le jeune homme, en outre, maigrissait, perdait l'appétit. Aujourd'hui, M^{lle} Fauveclare, l'avait trouvé à la maison forestière, où le retenait la fièvre. Ce souci lui fit accorder peu d'attention à ce que lui dit, des moments passés dans le logis voisin, sa nièce, d'ailleurs maintenant elle-même préoccupée au sujet d'Aubert, dont la pensée ne les quitta guère toutes deux en cette fin de journée.

XVI

Une forte pluie tomba, cette nuit-là. Dans la matinée, le temps se rasséréna et il était tout à fait remis quand, aussitôt après le déjeuner, Anne et Isabelle sortirent par le verger pour se rendre à la maison forestière. Inès, qui cueillait des fruits, leur souhaita le bonjour et s'informa si le malaise de M^{lle} Isabelle était passé.

– Tout à fait ! Et dona Enriqueta, est-elle toujours fatiguée ?

– Moins, aujourd'hui. En attendant que don Rainaldo ait fini sa correspondance, elle est allée s'asseoir près du lac. C'est son plaisir de regarder cette belle eau verte quand le soleil l'éclaire.

M^{lle} Fauveclare et sa nièce passèrent l'après-midi près d'Aubert, un peu moins fiévreux, mais toujours nerveux et absorbé. Il était plus de cinq heures quand elles reprirent le chemin des Eaux Vertes. En sortant du verger, elles aperçurent

dans la cour José qui, à leur vue, leva les bras au ciel dans un geste de désespoir.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-il arrivé ? dit M^{lle} Fauveclare.

Mais, avant que José eût pu répondre, quelqu'un paraissait au seuil d'une des portes-fenêtres : don Rainaldo, qui s'avança vers Anne et Isabelle.

– Nous ne pouvons retrouver Enriqueta et tout nous fait supposer qu'elle s'est noyée dans le lac.

Il parlait d'une voix rauque et brève. Les traits de son visage paraissaient creusés profondément, son regard avait un éclat fiévreux.

– Enriqueta ? Noyée ? s'écria M^{lle} Fauveclare.

Quant à Isabelle, atterrée, elle restait sans parole, ses yeux dilatés attachés sur M. de Villaferda.

– Quand j'ai été la rejoindre, vers deux heures, elle n'était plus à l'endroit où elle a coutume de s'asseoir, sur la berge du lac. Je n'y ai trouvé que son livre. Mais, à quelques pas de là, il y avait un petit éboulement et son écharpe était restée

accrochée à une pierre. Puis j'ai vu flotter sur l'eau son chapeau.

Rainaldo s'interrompt pendant quelques secondes, la physionomie contractée. Puis il reprit :

– Depuis ce moment, je fais faire des recherches aux alentours. Mais il paraît incontestable qu'elle est tombée dans le lac, sans doute en voulant cueillir des fleurs qui poussent parmi les roseaux, tout près de là. Pour en être certain, je vais faire sonder la pièce d'eau...

– Il y a des fosses très profondes, dit Anne, dont l'émotion étranglait la voix.

– Alors, on ne pourra jamais savoir... Pourtant, il est difficile de douter. Néanmoins, je vais faire battre toute la forêt, au cas où elle s'y serait égarée... Mais puis-je vous demander, ma cousine, de vous occuper d'Inès, qui est restée au bord du lac ? Car je crois qu'elle est en train de perdre la raison.

– Oh ! bien volontiers ! Si vous avez besoin de nous en quoi que ce soit, nous sommes toutes

prêtes à vous rendre service !

Don Rainaldo, après un bref remerciement, rentra dans son logis. Le Noir gémit à mi-voix :

– La bonne petite comtesse... morte, morte !

Isabelle saisit le bras de sa tante et le serra inconsciemment.

– Oh ! tante Anne, c'est affreux ! Non, ce n'est pas possible, dites ? On va la retrouver ?

– Hélas ! d'après ce que dit don Rainaldo, je crains bien qu'il n'y ait pas d'espoir ! Mais allons vite près de cette malheureuse Inès qui doit être, en effet, à moitié folle de chagrin.

Rapidement, tante et nièce gagnèrent la pointe du lac où avait eu lieu le drame. À cet endroit, la forêt arrivait presque au bord de l'eau, ne laissant qu'une étroite berge ombragée, garnie d'herbe. Deux domestiques du comte de Villaferda et quelques habitants de la forêt, accourus au bruit qui commençait de se répandre, entouraient Inès, debout, qui se tordait les mains en prononçant des paroles inintelligibles.

Anne s'approcha et posa sur son épaule une

main douce.

– Ma bonne Inès...

L'Espagnole se détourna vivement. Ses cheveux grisonnants pendaient en mèches folles autour du visage blême, dans lequel brillaient des yeux hagards.

– Ah ! c'est vous ! Alors, je vais pouvoir vous dire...

Elle prit la main d'Anne pour l'entraîner à quelques pas des personnes présentes.

– ... Ce n'est pas vrai qu'elle s'est noyée...

Penchée vers M^{lle} Fauveclare, elle lui chuchotait ces mots à l'oreille.

– ... On l'a noyée. Je savais bien qu'on nous la tuerait, ma nina...

– Mais qui vous fait penser... ?

– Je sais bien ! Je sais bien !

Une violente exaltation faisait trembler la malheureuse femme.

– ... Elle aussi, elle avait peur. Elle pressentait qu'on voudrait la séparer de don Rainaldo... la

séparer tout à fait. Maintenant, c'est fini, elle est là...

Un sanglot brisa la voix d'Inès.

– Mais non, ce n'est pas sûr ! Don Rainaldo va faire faire des recherches dans la forêt. Venez, Inès, ne restez pas ici, puisque, hélas ! vous ne pouvez rien !

Mais Inès s'écarta brusquement, en repoussant la main d'Anne.

– Non, non, je ne quitterai pas ma nina, qui est là, sous cette eau... toute seule, pauvre chérie ! Sa vieille Inès restera pour lui tenir compagnie. Oui, je serai là toujours, moi, mon Enriqueta !

Et Inès retourna au bord de la berge où elle s'agenouilla, les bras tendus vers l'eau qu'assombrissait le crépuscule.

– Elle est folle ! dit un des domestiques d'un ton de pitié.

Oui. La douleur avait rendu démente la pauvre Inès. On ne put lui faire quitter le lac et, dans la crainte qu'elle ne s'y précipitât au cours d'un accès, quelqu'un demeura constamment près

d'elle, toute la nuit.

Dans la journée du lendemain, les forestiers, auxquels s'étaient joints don Rainaldo et ses serviteurs, parcoururent en tous sens la forêt, jetant des cris d'appel. Les recherches demeurèrent vaines. Anne l'apprit de la bouche de José, qui s'était montré un des plus zélés.

Elle et sa nièce se relayaient constamment près d'Inès, qui demeurait obstinément couchée au bord de l'étang. Isabelle s'y trouvait à la fin de l'après-midi quand apparut Aubert. La fièvre, ou une émotion violente, rendait les yeux du jeune homme étrangement brillants dans la pâleur du maigre visage. Inès, en le voyant, se souleva un peu.

– Vous aviez bien raison, ils l'ont tuée.

Elle attachait sur lui un regard de tragique douleur, en parlant ainsi d'une voix brisée.

– ... Vous m'avez dit un jour : « C'est sa mort qu'ils veulent. » Eh bien ! elle est morte, maintenant.

Aubert restait silencieux. Il regardait le lac,

l'endroit où avait dû disparaître Enriqueta, et Isabelle voyait frémir son visage, trembler ses lèvres crispées.

Inès se souleva davantage, se mit à genoux, puis debout avec l'aide d'Isabelle. D'un pas chancelant, elle s'approcha du jeune homme et lui toucha l'épaule.

– « Il » sait qu'on l'a tuée, dit-elle à mi-voix.

Aubert se détourna brusquement.

– « Il » ? Qui ?

– Lui. Il a trouvé hier des traces de pas d'homme... là, tenez...

Elle désignait une partie de la berge où l'herbe était plus rare.

– ... Et puis, là, où commence la forêt.

– Cela ne prouve rien. Quelqu'un a pu venir de ce côté sans mauvaise intention.

– Non, c'est quelqu'un qui est venu la jeter dans le lac. « Lui » le pense aussi, je l'ai vu dans ses yeux après qu'il a eu bien examiné ces pas. Mais il ne le dira pas... il ne le dira jamais...

– Aubert, crois-tu cela ? demanda Isabelle avec horreur.

Aubert ne répondit pas. De nouveau, son regard s’attachait sur l’eau couleur d’émeraude, mystérieuse et paisible sous le ciel voilé.

Un sanglot déchira la gorge d’Inès.

– Il faut le croire ! C’est la vérité ! On l’a tuée !

Elle se laissa glisser à genoux, les bras tendus vers le lac.

– Peut-être !

La voix frémissante, le regard sombre, Aubert se tournait vers sa sœur.

– ... Mais nous ne le saurons probablement jamais, car M. de Villaferda, en fût-il même persuadé, se garderait d’accuser...

– Non, non, jamais je ne croirai cela, moi ! c’est un accident... rien qu’un accident !

– Ce sera toujours, du moins, la version officielle, dit Aubert avec une ironie douloureuse.

Il se pencha vers l’Espagnole, en disant avec

une subite douceur :

– Il ne faut pas rester ici, ma pauvre Inès. Vous reviendrez souvent, tant que vous le voudrez. Mais, maintenant, il faut aller prendre quelque repos, quelque nourriture.

D’abord, elle résista, presque violemment. Mais Aubert, avec une patience que sa sœur n’avait pas connue chez lui jusqu’ici, la raisonna si bien qu’elle consentit enfin à suivre Isabelle.

– Tu rentres ? demanda la fillette en embrassant son frère.

– Mais oui, répondit-il brièvement.

Cependant, quand Isabelle, cent mètres plus loin, se détourna, elle le vit debout au bord de la berge, regardant encore ces eaux où avait péri dona Enriqueta.

XVII

Ce drame, ces émotions avaient si vivement frappé la nature impressionnable d'Isabelle qu'elle dut rester au lit, le lendemain, prise de courbature et de fièvre nerveuse. Anne, demeurée près d'elle, apprit par Élise que M. de Villaferda faisait fouiller le lac et qu'on n'avait obtenu aucun résultat. Inès avait voulu retourner chez don Rainaldo et celui-ci ne s'y était pas opposé.

Elle passa encore cette journée au bord du lac, mais revint au logis vers le crépuscule. Ainsi fit-elle les jours suivants. Anne et Isabelle allaient lui parler. Elle répondait parfois raisonnablement, parfois de façon incohérente, mais toujours subsistait en elle la croyance au crime.

Trois jours après la disparition d'Enriqueta, Melchior monta aux Eaux Vertes. Il venait chercher des précisions sur l'événement qui, maintenant, était connu à Favigny.

– C’est un déplorable accident, bien entendu, conclut-il après avoir écouté le court récit de sa sœur. Mais, enfin, peut-être faut-il y voir un bonheur pour don Rainaldo.

– Et pour sa mère, dit nerveusement Isabelle.

– Et pour sa mère, en effet, car elle avait là une antipathique belle-fille... À vrai dire, la jeune personne n’a que ce qu’elle mérite, car si elle était restée sagement aux Belles Colonnes, elle serait encore en vie, comme me le disait hier M^{lle} de Winfeld.

Anne eut un mouvement de révolte.

– Comment peux-tu parler ainsi, Melchior ? Parce que cette jeune femme a voulu prendre sa place d’épouse, tu lui donnes tort, en approuvant des rancunes odieuses ? Je ne te comprends vraiment pas !

– Des rancunes odieuses ? répéta Melchior d’un ton acerbe. De quels termes oses-tu te servir ? Ah ! ah ! je vois que cette Enriqueta vous avait jeté de la poudre aux yeux, à vous aussi ! Une dangereuse petite créature ! Elle avait réussi

à aveugler don Rainaldo, quelque sérieux et difficile à émouvoir qu'il fût. Qu'est-ce qu'il dit de cela, lui ? Paraît-il éprouver quelque chagrin ?

– Nous ne l'avons pas vu depuis le surlendemain de l'accident, où il est venu nous apprendre que les recherches demeuraient vaines.

– Il n'a pas encore fait prévenir sa mère. Un singulier personnage, lui aussi ! Enfin, on ne conserve plus de doute au sujet de cette mort ?

– Je ne le crois pas, dit froidement Anne.

Melchior réfléchit un moment, puis fit observer :

– Je pense qu'il serait convenable d'aller lui rendre visite, en cette circonstance. Fais demander s'il peut me recevoir, Anne.

Mais don Rainaldo n'était pas chez lui. Du moins, cette réponse fut faite à la servante. Isabelle se garda de dire à son père que, peu d'instant auparavant, elle avait vu sa silhouette de la porte vitrée du salon.

Le lendemain, M. de Villaferda descendit à Tavigny. M^{lles} Fauveclare surent, par la suite,

qu'il avait fait la déclaration du décès de sa femme, puis s'était rendu aux Belles Colonnes où il n'était pas demeuré plus d'une demi-heure.

Deux jours plus tard, le jeune comte se présenta chez ses voisines. Il venait leur faire ses adieux, car il quittait les Eaux Vertes dans la matinée du lendemain.

– Vous vous installez aux Belles Colonnes ? demanda Anne.

– Non, je pars pour Paris et ensuite, après un court séjour à Palamès, je compte voyager en Orient.

– Dona Encarnation, sans doute, va aussi abandonner Favigny ?

Il y avait dans l'accent d'Anne une sorte d'hésitation en prononçant le nom de M^{me} de Villaferda.

– J'ignore quels sont les projets de ma mère.

Sur cette réponse très brève, don Rainaldo resta un moment silencieux. Il avait, depuis le début de l'entretien, une physionomie presque rigide à force de froideur. Anne se demandait :

« Qu'éprouve-t-il ? A-t-il de grands regrets ? Quitte-t-il cet endroit parce qu'il ne peut plus supporter de vivre là où elle a péri si tragiquement ? »

La voix de Rainaldo s'éleva de nouveau, très calme :

– Croyez-vous, ma cousine, que la fille de Géronin accepterait de prendre définitivement Inès chez elle, comme pensionnaire ?

– Mais je le crois. Elle a grande estime et grande compassion pour cette pauvre femme. Voulez-vous que je le lui fasse demander dès aujourd'hui ?

– Oui, je vous prie. Inès refuse de quitter ce pays. Elle veut aller prier chaque jour près de ce lac.

Les paupières d'une mate blancheur battirent un instant sur les yeux devenus plus sombres.

– ... Je tiens à lui donner satisfaction puisque Enriqueta l'aimait. Vous direz aux Géronin qu'ils fixent un large prix de pension que mon régisseur aura l'ordre de leur payer chaque trimestre. De

même, je pourvoirai à son entretien, à tous les frais de maladie, s'il est nécessaire.

– Elle sera bien soignée par Marceline et nous la verrons souvent jusqu'à ce que nous redescendions à Favigny. Mais peut-être ne supportera-t-elle pas le rude hiver de cette hauteur ?

– Peut-être, en effet. Mais je crois qu'il sera bien difficile de la faire partir d'ici. Elle n'a plus sa raison très nette. On ne peut dire qu'elle soit positivement folle, mais elle divague, parfois, sur certains sujets...

Don Rainaldo s'interrompit pendant quelques secondes. Un rapide frémissement venait de passer sur son visage.

– ... Ce sont des idées fixes dont il sera, je crois, très difficile de la guérir. Mais je compte sur vous, ma cousine, pour recommander aux Géronin d'être discrets, de ne pas répéter les propos sans fondements de cette pauvre créature.

– Soyez sans crainte, ni Marceline ni son père n'en diront mot. Inès ne peut être mieux que chez

eux, de toute façon. Et j'espère que, peu à peu, elle recouvrera toute sa raison.

– Je veux l'espérer aussi... À vous, ma cousine, je dois de grands remerciements pour l'aide que vous m'avez donné... et pour votre sympathie.

Il se levait en parlant. Sa voix prenait des inflexions adoucies, son regard s'animait d'une émotion fugitive.

– ... Enriqueta avait pour vous une profonde reconnaissance, qu'elle n'a pas eu le temps de vous montrer. Votre visite, ma cousine Isabelle, lui avait fait un grand plaisir et elle m'a beaucoup parlé de vous, ce soir-là. En souvenir d'elle, je vous ferai remettre un objet lui ayant appartenu, si vous le voulez bien.

– Oh ! j'en serais si heureuse ! dit Isabelle.

Les larmes montaient à ses yeux. Le regard de Rainaldo s'attarda un instant sur ce petit visage palpitant d'émotion. Puis le jeune homme s'inclina, baisa la main que lui tendait Anne, serra celle d'Isabelle. En sortant du salon, il avait

repris sa physionomie fermée, impénétrable. Mais Isabelle, la porte à peine refermée sur lui, se tournait vers sa tante et demandait, la voix un peu tremblante :

– Tante Anne, ne croyez-vous pas qu’il souffre... et qu’il la regrette beaucoup ?

– Oui, je le crois.

– Je me demande pourquoi il ne le laisse pas voir... à nous, du moins, dont il reconnaît la sympathie.

– Sa nature est ainsi, mon enfant : fermée, orgueilleuse... mais peut-être plus sensible qu’on ne le pense.

Isabelle, après un court silence, demanda en baissant instinctivement la voix :

– Ne pensez-vous pas qu’il y a quelque chose entre sa mère et lui ? Car, sans cela, serait-il admissible qu’il ne connût rien, comme il le dit, des projets de M^{me} de Villaferda ?

– Il faut bien le supposer, en effet. Mais quelle est l’étendue de ce dissentiment, voilà ce que nous ne pouvons savoir.

– Oh ! je suis si contente que la pauvre Enriqueta ait pu démasquer la méchanceté de sa belle-mère aux yeux de don Rainaldo ! s'écria impétueusement Isabelle.

Anne répliqua d'un air pensif :

– Oui... mais peut-être souffre-t-il d'avoir à juger sévèrement sa mère.

XVIII

Les préoccupations que la mort d'Enriqueta avait introduites dans l'existence de M^{lles} Fauveclare se trouvèrent promptement submergées par un événement inattendu pour Aubert et Isabelle, mais prévu par Anne, surtout depuis les confidences de Donatienne.

Un matin, Melchior arriva aux Eaux Vertes à l'heure du déjeuner. Aubert se trouvait là, ayant réintégré le logis pour laisser à Inès sa chambre dans la maison forestière. Au cours du repas, M. Fauveclare se montra sec et cassant plus qu'à l'ordinaire. Il parla aigrement de don Rainaldo, qui n'avait pas daigné prendre congé de lui autrement que par une carte où il avait tracé quelques mots.

– Dona Encarnacion reste-t-elle encore à Favigny ? demanda Anne.

– Oui, deux ou trois semaines.

Là-dessus, M. Fauveclare se renferma dans une taciturnité dont il sortit seulement quand tous furent passés au salon où Isabelle lui servait son café.

– Je suis venu vous annoncer une nouvelle, Anne... et à vous, mes enfants. Je me remarie.

Ces mots furent lancés d'un ton acerbe et coupant, signifiant clairement : « Et ne vous permettez pas d'objections, hein ? »

Isabelle, qui venait de s'asseoir près de sa tante, eut un léger sursaut. Aubert, debout au seuil de la porte vitrée, le regard perdu dans la brume qui enveloppait aujourd'hui la montagne, se détourna si brusquement qu'il renversa une petite chaise placée derrière lui. Seule, Anne ne témoigna pas de surprise. Mais sa voix tremblait un peu en demandant :

– Avec qui donc ?

– M^{lle} de Winfeld.

Nouveau sursaut d'Isabelle, plus violent et accompagné de ces mots :

– Oh ! ce n'est pas possible !

Aubert avait tressailli. Pendant quelques secondes, dans son visage pâli par l'émotion douloureuse, les yeux eurent un ardent éclat de colère.

Anne aussi était devenue toute pâle, bien qu'elle s'attendît à la réponse.

– M^{lle} de Winfeld ? Cette étrangère ?

Melchior leva les épaules.

– Qu'importe ! Elle a des sentiments très français... et c'est une personne tout à fait charmante, distinguée, sérieuse, intelligente. Dona Encarnacion en fait le plus grand cas. Elle la dote généreusement et c'est à cause d'elle, pour assister à son mariage, qu'elle retarde de trois semaines son départ.

– Quoi, ce serait si tôt ?

– Dans trois semaines exactement. Vous avez le temps nécessaire pour organiser vos toilettes... quelque chose de simple, car la cérémonie se fera dans la chapelle des Belles Colonnes, en toute intimité.

– C'est bien. Nous serons prêtes.

Anne, par un effort de volonté, dominait son émotion pour faire cette froide réponse.

Isabelle, rendue muette par le saisissement, attachait sur son père un regard indigné. Aubert, sans un mot, venait de se détourner à nouveau vers le jardin. M. Fauveclare s'était évidemment attendu à des protestations plus ou moins vives. L'absence de surprise chez Anne et son calme apparent, le mutisme d'Isabelle et d'Aubert l'étonnaient, le déroutaient. Il jeta vers sa sœur un coup d'œil méfiant, en demandant :

– Ne te doutais-tu pas déjà un peu de ce que je viens de vous apprendre ?

– Je m'en doutais, en effet. Il ne m'avait pas échappé que cette personne faisait impression sur toi.

– Cette personne ? Tu dis cela sur un ton... qui ne me plaît pas !

Le grave et doux regard d'Anne se posa longuement sur la physionomie que faisait grimacer une subite colère.

– Je prierai chaque jour, Melchior, pour que tu

ne regrettes pas ce mariage. Tu es libre de ton choix, et nous, ta sœur, tes enfants, nous remplirons notre devoir envers cette nouvelle M^{me} Fauveclare, tant qu'elle s'en montrera digne. Voilà tout ce que je puis te dire... et tout ce que tu peux demander de nous.

– Cela me suffit, en effet.

Sur ces mots, prononcés d'un ton rogue, Melchior avala une forte gorgée de café. Puis il ajouta avec un ricanement :

– Il est certain qu'on ne peut exiger que tu voies avec satisfaction le gouvernement de la maison passer en d'autres mains. Et la beauté de M^{lle} de Winfeld, son charme incomparable, ne peuvent être que des sujets de jalousie...

Isabelle bondit hors de son siège.

– Comment pouvez-vous faire une semblable réflexion à tante Anne, papa ? À tante Anne qui est l'abnégation, l'humilité même ? Ah ! que votre Claudia de Winfeld possède seulement la moitié de ses vertus, avec un peu de sa sincérité... et nous aurons pour elle tous les sentiments

d'estime que vous pourrez désirer ! Mais, hélas ! hélas !...

– Toi... tu as une façon de parler !

M. Fauveclare se levait à son tour et, la main levée, s'avançait sur Isabelle frémissante, dont les yeux étincelaient dans le visage empourpré.

Elle recula vivement. La tête un peu redressée, elle regarda en face Melchior en répliquant d'une voix toute vibrante d'émotion mal contenue :

– Je n'ai pas l'intention de vous froisser, papa. Comme ma tante, je demanderai à Dieu votre bonheur dans ce mariage. Est-ce notre faute si M^{lle} de Winfeld ne nous inspire pas de sympathie ? Si nous craignons pour vous...

– Assez !

Un geste brutal appuyait cet ordre de silence.

– ... Je n'ai que faire de votre prétendue sollicitude, qui cache votre mauvaise volonté à l'égard de ma future femme. Mais je saurai vous obliger au respect et à la soumission !

Quittant Isabelle, le regard de Melchior se dirigeait vers Aubert. Celui-ci restait immobile,

toujours tourné vers le jardin. M. Fauveclare appela sèchement :

– Aubert !

Le jeune homme se détourna lentement. Il était plus pâle encore que de coutume et ses yeux avaient l'éclat de fièvre habituel aux moments de pénible émotion.

Melchior demanda, d'un ton de sarcasme :

– Eh bien ! ne nous donnes-tu pas ton avis, toi ?

– Je me borne, mon père, à vous souhaiter beaucoup de bonheur.

Sa voix lente, un peu voilée, avait un accent d'ironie douloureuse qui parut frapper Melchior, car il resta un moment silencieux, les traits crispés, avec un peu d'effroi dans le regard. Puis il eut un faible ricanement, en se tournant vers sa sœur.

– Aubert me paraît le plus raisonnable, aujourd'hui. Il comprend qu'un homme de mon âge sait ce qu'il fait et ne doit pas se soucier des conseils de jouvenceaux, ni de ceux d'une

personne aussi peu expérimentée que toi, Anne... Maintenant, je vous laisse. Il faut que j'aille encore voir mon fermier des Huchettes, avant de rentrer à Favigny. Vous, tous les trois, vous viendrez demain pour m'accompagner aux Belles Colonnes. Inutile de vous recommander de vous conduire en personnes bien élevées, quelles que soient vos préventions...

– Inutile en effet, dit froidement Anne.

– Bon. Alors, demain, vers deux heures, je vous enverrai le petit Geoffroy avec la voiture. Soignez un peu votre toilette. Bonsoir !

Il tendit la main à sa sœur et, tournant les talons, quitta la pièce.

Pendant un long moment, Anne et ses neveux restèrent immobiles et silencieux. M^{lle} Fauveclare, tout à coup, céda à l'accablement. Isabelle, au contraire, semblait raidie, crispée des pieds à la tête. Aubert s'était assis au hasard et appuyait son front contre sa main.

– Tante, c'est affreux !

Isabelle, tout à coup, bondissait vers sa tante et

s'agenouillait près d'elle.

– ... Auriez-vous jamais... jamais imaginé cela ?

– Hélas ! oui ! murmura M^{lle} Fauveclare.

Aubert, écartant sa main, la regarda.

– Vous aviez déjà cette crainte, tante Anne ?

– Oui, mon enfant. Une intuition, quelques remarques faites par moi, d'autres que me communiquait Donatienne, me donnaient à penser que mon pauvre frère se laissait charmer par cette étrangère.

– Quel but poursuit-elle dans ce mariage ? dit brusquement Aubert.

– Je ne sais... Donatienne prétend qu'elle a flairé plus de fortune qu'on ne croit chez votre père.

– C'est très plausible... Ce doit être même cela. Elle est probablement mieux au courant que nous là-dessus.

Isabelle, en appuyant son front contre les genoux d'Anne, dit avec violence :

– Cette Winfeld est fausse... fausse... Je la déteste ! Tante Anne, comment pourrions-nous vivre avec elle ?

– Dieu vous aidera, enfant, répondit Anne dont la voix tremblait.

Aux lèvres d'Aubert se formait un pli de sardonique amertume. En laissant retomber son visage contre sa main, le jeune homme murmura farouchement :

– Ma mère a souffert par « lui », je le sais. L'étrangère qui la remplace est-elle destinée à être son expiation ?

XIX

Le mariage fut célébré tout intimement dans la chapelle des Belles Colonnes, un matin du début de septembre. La beauté de Claudia paraissait dans tout son éclat en cette fastueuse robe de moire blanche et sous le voile de dentelle qui, tous deux, lui étaient offerts par sa protectrice. M. Fauveclare semblait rajeuni dans l'habit qu'il portait avec aisance, non qu'il y fût accoutumé, mais parce qu'il avait naturellement grand air. Évidemment, Claudia et lui formaient un couple extérieurement bien assorti, comme le fit observer à dona Encarnacion, en sortant de l'église, le baron Hans de Winfeld, venu de Bavière pour conduire sa sœur à l'autel.

Ce personnage, un blond corpulent, à mine douceuse, déplut fort à M^{lle} Fauveclare et à ses neveux, surtout quand elles remarquèrent ses flatteries adulatrices à l'égard de M^{me} de

Villaferda. Sans doute voulait-il lui témoigner sa reconnaissance de la générosité dont elle avait fait preuve à l'égard de Claudia. Celle-ci, en effet, outre la dot promise, recevait une rente, plus de nombreux cadeaux. Melchior avait fait ressortir ces avantages pécuniaires devant sa sœur et ses enfants, mais sans dire mot de son propre apport au contrat.

Vers la fin de l'après-midi, Anne, Isabelle et Aubert regagnèrent les Eaux Vertes, bien que le froid se fît déjà sentir dans la montagne. Ils devaient y demeurer encore une quinzaine de jours et redescendre ensuite à Favigny où ils retrouveraient M. et M^{me} Fauveclare, qui avaient décidé de ne point faire de voyage de noces. Alors commencerait la vie commune avec cette charmante Claudia, qui n'avait eu que douceur, prévenances et sourires pour sa future belle-sœur et ses futurs beaux-enfants, sans prendre garde à leur froideur polie, chaque fois que, pendant les fiançailles, elle avait eu occasion de se trouver avec eux.

Dona Encarnacion partait le lendemain du

mariage. Elle regagnait Burgos où se trouvait le vieux palais des Villaferda. Toujours froide et hautaine, elle ne montrait quelque bienveillance, quelque intérêt qu'à sa protégée et, à cause d'elle, à Melchior Fauveclare. Sans doute celui-ci lui avait-il fait connaître les sentiments de sa sœur et de ses enfants à l'égard de dona Enriqueta, ou bien lisait-elle sur leur physionomie – sur celle d'Isabelle surtout, si expressive – quelque chose de la réprobation, de l'antipathie presque répulsive qu'elle inspirait. En tout cas, elle leur avait témoigné la plus glaciale indifférence dans les rares occasions où ils avaient été obligés de se trouver avec elle au cours des fiançailles.

De don Rainaldo, on n'entendait guère parler. Il résidait en ce moment à Paris, avait dit un jour Claudia, et sa mère comptait le retrouver à Burgos. Quant à dona Enriqueta, son nom n'avait jamais été prononcé devant Anne et ses neveux.

Mais eux y pensaient souvent. Ils allaient voir la pauvre Inès, toujours à demi démente, et l'accompagnaient au bord du lac où elle venait prier pour « sa nina ». Elle était devenue taciturne

et restait des heures inactive, absorbée dans une vague songerie. Claude Géronin et sa fille s'attachaient à elle, la soignaient de leur mieux, avec l'espoir qu'une amélioration surviendrait dans ce cerveau attaqué par le chagrin.

Un jour de la fin de septembre, des ouvriers vinrent de Besançon, apportant un socle et une croix de marbre blanc qu'ils dressèrent sur la berge du lac, à l'endroit d'où l'on supposait qu'avait dû choir dona Enriqueta. Sur le socle étaient inscrits ces mots :

*À la mémoire
de dona Enriqueta,
marquise de Montferno,
comtesse de Villaferda
disparue ici dans sa quinzième année.
Que Dieu ait son âme !*

– Aubert, don Rainaldo reviendra probablement de temps à autre pour prier sur ce

qui représente la tombe de sa femme, dit Isabelle, le lendemain, après s'être agenouillée un moment au pied de la croix.

Aubert, qui se tenait debout à quelques pas derrière elle, absorbé dans la contemplation du lac, ne parut pas d'abord avoir entendu. Puis, comme sortant d'un songe, il se passa la main sur le front et laissa échapper un léger ricanement.

Isabelle le regarda avec surprise.

– Tu ne crois pas ?

– Non, pas du tout.

– Tu crois qu'il l'oubliera tout de suite ?

– Probablement. En tout cas, je ne le suppose pas homme à venir faire un pèlerinage sur une tombe, ou ce qui représente une tombe.

– Oui, je sais, tu te figures qu'il est incapable d'éprouver une affection véritable. Moi, je ne sais pas... Il me semble...

Isabelle n'acheva pas sa pensée. Elle resta songeuse, les yeux attachés sur les frondaisons brunissantes, tandis qu'Aubert, d'un geste nerveux, pétrissait de son talon l'herbe de la

berge, toute humide d'une pluie nocturne.

Tant qu'elle avait vécu sous le toit de dona Encarnacion, Claudia s'était abstenue de nouer des relations à Favigny. Mais aussitôt devenue M^{me} Fauveclare, elle fit des visites, en reçut et, bientôt, ce fut dans la petite ville un concert à peu près unanime d'admiration, de sympathie pour cette charmante femme. Anne et Isabelle furent vivement félicitées de posséder une telle belle-sœur et belle-mère, qui déjà, comme elle l'assurait avec son plus doux sourire, leur portait une grande affection.

Le sourire de Claudia... La douceur de Claudia... De fait, M^{me} Fauveclare ne prononçait jamais une parole impatiente ou autoritaire. Ses lèvres ne distillaient que du miel, et c'était en souriant, avec un regard câlin, qu'elle avait déclaré garder pour son usage exclusif la salle des Chasses, qu'elle avait pris la chambre d'Isabelle pour en faire une salle de bains, qu'elle se réservait tout ce qui lui plaisait dans la vieille maison. Donatienne – conservée à cause de son

talent culinaire, la nouvelle M^{me} Fauveclare aimant la bonne chère – recevait d’elle l’ordre de faire ses plats préférés, sans égard pour les goûts de Melchior et d’Anne. Mais, dès qu’il ne s’agissait pas d’elle-même, Claudia surveillait de fort près la dépense et se plaisait à des lésineries qu’elle avait grand soin de faire ressortir devant Melchior. Celui-ci, du reste, paraissait complètement dominé. Son obstination habituelle, sur quelque sujet que ce fût, ne tenait pas devant un mot de sa femme, devant un regard à la fois caressant et impérieux de ces beaux yeux gris qui avaient « une expression angélique », disait avec componction M^{me} Chignelle, la femme du notaire, à qui M^{me} Fauveclare témoignait une amabilité formant contraste avec la réserve froide toujours gardée par Anne à l’égard de cette commère venimeuse.

En revanche, Donatienne, quand elle parlait d’elle à ses jeunes maîtres ou à M^{lle} Fauveclare, ne l’appelait que « la louve » ou « le démon ».

– Si ce n’était pas à cause de vous, je ne serais pas restée un jour ici après que celle-là y est

devenue maîtresse, leur avait-elle déclaré.

Anne avait grand-peine à calmer les révoltes de la vieille femme, devant les faussetés aperçues ou devinées, l'égoïsme sournois, le despotisme doucereux qui prétendait peu à peu asservir Anne, Isabelle, Aubert lui-même. En dépit de l'indifférence glacée que lui opposait son beau-fils, Claudia se posait toujours en médiatrice quand Melchior adressait au jeune homme quelque remarque dure ou désobligeante. De même agissait-elle pour Isabelle. Mais tous deux, et Anne, sentaient bien que leur père et frère devenait chaque jour plus malveillant, plus mal disposé à leur égard.

La nature ardente d'Isabelle s'exaspérait devant la fausseté, l'égoïsme, les blessantes exigences de cette étrangère devenue souveraine maîtresse dans la maison Fauveclare. Anne avait grand-peine à la calmer, à la persuader de supporter patiemment l'hypocrite tyrannie de Claudia. Néanmoins, parfois, la fillette ne contenait pas des mouvements de révolte ; un mot vif passait entre ses lèvres. Alors M^{me} Fauveclare

disait avec un sourire très doux et un accent de suave indulgence :

– Quelle méchante petite fille j’ai là ! Elle mériterait vraiment d’être punie, si je n’étais trop bonne.

Et l’un des jours suivants, il se trouvait toujours que quelque petit fait pénible atteignait Isabelle, qui n’avait point de doute sur sa provenance.

Claudia se rendait parfois à la maison des Belles Colonnes. Trouvant les gardiens trop vieux, M^{me} de Villaferda les avait remplacés par un de ses serviteurs espagnols, Estevan, marié quelques mois auparavant à une de ses femmes de chambre, Paca. Et elle avait chargé Claudia de veiller à l’entretien du logis dont ils avaient la charge.

Aubert et Isabelle n’y avaient pas mis les pieds depuis le mariage de leur père. Ils ne jouissaient même plus de la vue du patio, sauf quand M^{me} Fauveclare les faisait venir dans la salle des Chasses. La privation de cette pièce, la plus agréable et la plus claire du logis, leur était

pénible. Comme le salon leur était également interdit, ils devaient travailler dans la chambre d'Aubert ou dans celle d'Anne, où ils avaient souvent froid, Claudia leur mesurant le bois avec une parcimonie que n'avait pas atteinte M. Fauveclare. Mais Donatienne trouvait le moyen de leur en apporter clandestinement, déclarant « qu'elle se moquait bien de ce que pourrait dire la mauvaise louve ».

Vers la fin de février, M. Fauveclare eut une bronchite assez sérieuse. Refusant les offres d'Anne, Claudia, pour le soigner, prit comme aide une garde-malade étrangère. Elle se trouvait toujours là quand sa belle-sœur ou bien Aubert et Isabelle venaient voir le malade et disait très vite :

– Il ne faut pas le fatiguer, chère sœur – ou mes chers enfants.

Melchior semblait n'éprouver aucun plaisir à voir sa sœur et ses enfants. Aussi, le troisième jour de sa maladie, Aubert déclara-t-il :

– J'irai demander des nouvelles de mon père tous les matins. Mais quand cela lui plaira de me

voir, il me fera demander, si la dévouée Claudia le lui permet.

Quelque temps après, M. et M^{me} Fauveclare partaient pour Paris où ils devaient séjourner un mois. Quoique Melchior fût très bien remis de sa bronchite, Claudia l'avait persuadé qu'un changement d'air, quelques distractions lui étaient nécessaires. Telle était l'influence de la jeune femme sur lui que, après avoir un peu résisté au début, il se montrait maintenant le plus pressé de quitter Favigny.

– Et sa sœur et ses enfants, ajoutait Aubert avec une amère ironie.

Anne soupirait, sans rien dire. Car, hélas ! il fallait bien reconnaître que le peu d'intérêt dont Melchior les gratifiait naguère tous trois n'existait même plus, depuis que Claudia de Winfeld était entrée dans sa vie.

XX

Le voyage à Paris devint une habitude et le mois se prolongea... Depuis cinq années, M. et M^{me} Fauveclare passaient tout l'hiver à Paris. Claudia s'y était fait de nombreuses relations et menait une existence très mondaine. Melchior la suivait docilement, cédait à toutes les suggestions de l'habile femme.

Elle l'avait mis en rapport avec des hommes d'affaires, des financiers, et, peu à peu, lui qui tenait tant à ses propriétés comtoises les avait vendues, presque toutes, croyaient sa sœur et ses enfants. Car ils n'étaient qu'imparfaitement renseignés à ce sujet et seulement par la voix publique, M. Fauveclare leur parlant moins que jamais de ses intérêts.

Vers le mois de mai, Claudia et lui revenaient à Favigny et n'en repartaient qu'à la fin de l'automne. C'était le temps pénible pour Anne et

ses neveux. Melchior, soumis et empressé à l'égard de sa femme, prenait sa revanche de cet esclavage en accumulant les mauvais procédés à l'égard de sa sœur et de ses enfants. Ceux-ci, d'ailleurs, ne doutaient pas qu'il y fût poussé en dessous par Claudia. De son côté, M^{me} Fauveclare, sous les gracieuses apparences accoutumées, continuait d'exercer le sournois despotisme, qu'avaient connu les deux jeunes gens et Anne dès les premiers mois après son mariage, et d'exceller dans l'art d'envelopper des plus suaves sourires et des plus doux regards les méchancetés perfides. En outre, Melchior, chaque année, diminuait les subsides déjà auparavant peu généreux. Depuis quelque temps, il faisait payer à sa sœur une pension qui grevait un petit revenu tout juste suffisant pour le modeste entretien de M^{lle} Fauveclare. De même pour Aubert, majeur depuis cinq ans et qui avait touché sa part de la dot maternelle. Isabelle restait encore sous la dépendance de son père. Cela seul avait empêché jusqu'ici que tous trois s'organisassent une existence à part. Mais, maintenant, ils faisaient leurs projets pour l'année suivante, où sonnerait

la majorité de la jeune fille. Ils les faisaient tristement, car il leur en coûterait de quitter la vieille maison où demeurait le souvenir de tant de Fauveclare du temps passé.

De plus, ils s'inquiétaient au sujet de Melchior, dont la santé paraissait compromise. Mais dès que sa sœur ou sa fille lui disait un mot sur ce point, il levait les épaules en répliquant aigrement :

– Je ne suis pas plus malade que vous... Un peu de fatigue, voilà tout.

Et Claudia, aimablement, rassurait Anne et Isabelle, en déclarant qu'un des meilleurs médecins de Paris, consulté, n'avait rien trouvé de sérieux dans l'état de M. Fauveclare.

Depuis trois ans, M^{me} Fauveclare n'avait pas écrit aux enfants. Ce silence leur paraissait particulièrement anormal. Melchior, lui, avait coutume de ne jamais écrire à sa famille. Claudia se chargeait de donner des nouvelles à celle-ci, environ toutes les six semaines, par de courts billets où elle ne ménageait pas les phrases affectueuses, ni n'oubliait de glisser un trait

blessant. Que signifiait cet arrêt dans sa correspondance ? Anne et les deux jeunes gens se le demandaient chaque jour avec plus d'inquiétude, et ils avaient fini par écrire à M^{me} de Guerchoux pour la prier de s'informer, si elle ne l'était déjà, puisqu'elle se trouvait en relation avec M^{me} Fauveclare. Mais la réponse reçue semblait démontrer que Claudia tenait Melchior invisible, car elle n'avait pas laissé pénétrer près de lui sa cousine.

Maintenant, Anne et ses neveux attendaient une lettre de don Rainaldo, à qui ils avaient ensuite écrit pour essayer d'avoir des nouvelles de M. Fauveclare. Le jour où il était possible qu'elle arrivât, Isabelle, dans la matinée, se mit à guetter le facteur derrière la porte entrouverte. Celui-ci, voyant que la jeune M^{lle} Fauveclaire l'attendait, hâta le pas et lui remit une enveloppe d'épais papier blanc satiné, cacheté aux armes de Villaferda. En courant, Isabelle gravit l'escalier et alla vite la remettre entre les mains de sa tante, à qui elle était adressée.

« Je vous remercie de me donner l'occasion de vous être agréable, ma chère cousine, écrivait don Rainaldo. Aussitôt votre lettre reçue, je me suis occupé de me renseigner, le plus discrètement possible, et voici ce que j'ai appris : M. Fauveclare, atteint d'un cancer à l'estomac, est en ce moment au plus mal. Sa femme le soigne avec l'aide d'une infirmière, et elles seules, avec le médecin, pénètrent près de lui. M^{me} Fauveclare cache la gravité de cet état, pour ne pas impressionner ceux qui ont connu son mari, dit-elle. Voilà pourquoi aussi, sans doute, elle empêche qu'il voie personne et ne prévient ni sa sœur, ni ses enfants – car, naturellement, le pauvre homme doit être fort changé.

« Telle est la vérité, que j'ai apprise d'une bouche autorisée. J'ajoute que si quelqu'un de vous veut voir encore le malade vivant, il convient de ne pas tarder. Ce que vous me dites de votre santé et de celle de mon cousin Aubert me donne à craindre que ni vous ni lui ne puissiez faire ce voyage ; ma cousine Isabelle viendra peut-être ? En ce cas, je me mets à sa disposition pour tout ce qui pourrait lui être utile et, si vous

me prévenez par dépêche, je me trouverai avec ma voiture à la gare pour la conduire chez mon père. C'est moi, alors, qui expliquerai à M^{me} Fauveclare cette arrivée, laquelle, n'étant pas désirée, serait peut-être au premier moment mal accueillie.

« Veuillez croire, ma chère cousine, à tout mon dévouement et à mon meilleur souvenir que je vous prie de partager avec ma cousine Isabelle.

« VILLAFERDA. »

– Tante, je pars ! Vite, je vais faire prévenir Marceline qui m'accompagnera, s'écria Isabelle.

Elle bondissait déjà vers la porte. Anne balbutia :

– Oui, oui, il le faut ! Tu seras mieux reçue que moi et Aubert est en trop mauvaise santé pour supporter une telle fatigue... Va, va, ma chérie ! Pourvu que tu arrives à temps... Ah ! cette femme ! Pourquoi donc ne nous veut-elle pas près de lui à ses derniers moments ?

– Parce qu’elle avait quelque œuvre mauvaise à accomplir !... riposta Isabelle avec un accent d’âpre indignation.

XXI

Le train entrait en gare. Isabelle et Marceline venaient de remettre leurs chapeaux et réunissaient leurs menus bagages.

Quelques instants plus tard, le train s'arrêtait. Les deux femmes, leurs sacs à la main, descendirent et jetèrent un coup d'œil sur le quai. Marceline dit à mi-voix :

– Ce monsieur... là-bas... ce doit être M. de Villaferda.

Lui aussi venait de les apercevoir. Il s'avança, suivi à quelques pas d'un valet de pied en livrée foncée. Une timidité assez inaccoutumée tenait Isabelle immobile, sous le regard que don Rainaldo attachait sur elle tandis qu'il approchait. Ils étaient les mêmes qu'autrefois, ces yeux bleu sombre, aussi beaux que fiers et impénétrables. Il était le même, avec les touches qu'y avait mises la complète virilité, ce froid visage au front

hautain, aux lèvres fermes dont la teinte de pourpre tranchait sur le blanc mat du visage. Isabelle avait la soudaine impression que ce Rainaldo-là restait aussi énergique que celui de jadis.

– Ma cousine Isabelle ?... Même sans la présence de Marceline, je ne me tromperais pas, bien que vous ne soyez plus du tout une petite fille.

Isabelle balbutia :

– Je vous remercie... de vous être dérangé. Savez-vous si mon père ?...

– Hier soir, il vivait encore, d'après les renseignements que j'ai eus. Venez, je vais vous conduire chez lui tout de suite... à moins que peut-être vous n'ayez besoin de prendre quelque nourriture ?

– Oh ! non, non... Peu importe ! Allons vite, je vous en prie !

– Soit ! Pablo, prends le sac de Mademoiselle... Venez, ma cousine.

Un peu étourdie, elle le suivit jusqu'à un

coupé attelé de chevaux piaffants, admirables bêtes tenues en main par un cocher portant la même livrée que le valet. Sur l'invitation de don Rainaldo, elle monta dans l'élégante voiture. Il prit place près d'elle et Marceline s'assit en face d'eux. Quand le valet de pied fut sur le siège, l'équipage quitta la gare, suivi par les regards admiratifs des badauds qu'avaient attirés la beauté des chevaux et le luxe aristocratique de tout l'ensemble.

Pendant quelques instants, ce fut le silence dans le coupé tendu de soie gris argent, où demeurait un léger parfum de fine cigarette. Isabelle, un peu oppressée, cherchait à dominer l'émotion que lui donnait la pensée de revoir son père mourant. Don Rainaldo, un bras à l'accoudoir de velours, considérait avec une discrète attention le délicat et frémissant profil, en disant avec une inflexion de voix adoucie :

– Je vous ai prévenue dans ma lettre qu'il devait être très changé... Mieux vaut que vous en soyez avertie d'avance ; l'impression sera moins forte ainsi... Autrefois, vous paraissiez

énergique ; je ne pense pas que vous ayez changé. Cette qualité sera peut-être utile, près de ce lit de mort dont on semble avoir voulu vous écarter.

– Je serai courageuse ! Oui, Dieu me donnera la force... Mais je vous remercie, mon cousin, de nous apporter cette aide si précieuse...

Elle levait sur Rainaldo ses yeux d'un vert profond, ses yeux merveilleux où passaient de chaudes lueurs d'or, reflets de l'ardente vie que renfermait cette âme jeune et pure. Pendant quelques secondes, M. de Villaferda abaissa légèrement ses paupières, comme eût pu le faire un homme ébloui. Puis il protesta courtoisement, avec le même accent adouci qui étonnait sur ces lèvres hautaines :

– Je suis très heureux de vous être quelque peu utile, à vous et à ma cousine Anne, qui m'avez témoigné autrefois une sympathie si discrète. Ne craignez pas de vous adresser à moi, au cas où il se présenterait quelque difficulté avec votre belle-mère. Et tout d'abord, si vous me le permettez, je vous accompagnerai chez elle, ce qui vous épargnera un accueil plus ou moins agréable, car,

devant moi, elle n'osera pas vous mal recevoir.

– Oh ! oui, oui, je le veux bien ! Elle serait capable, sans cela, de m'empêcher de voir mon père !

– On peut tout attendre d'une âme fausse et perverse.

– Comme vous la jugez ! dit Isabelle avec un accent de surprise.

Un pli de mépris souleva la lèvre de Rainaldo :

– Je crois la connaître assez pour en avoir le droit, répliqua-t-il brièvement.

Puis, de nouveau, ce fut le silence. Isabelle se sentait raffermie par la pensée de cette protection virile qui saurait la défendre contre les méchancetés possibles de Claudia. Elle se souvenait combien M^{lle} de Winfeld témoignait de déférence au jeune comte de Villaferda. Maintenant encore, elle craindrait de déplaire au fils de dona Encarnacion, au grand seigneur qui possédait richesse et puissance, deux choses devant lesquelles s'inclinait très bas M^{me} Fauveclare.

La voiture s'arrêta devant un immeuble de belle apparence, dont M. de Villaferda et ses compagnes gagnèrent le troisième étage. La porte de l'appartement était ouverte et, dans l'antichambre, une servante époussetait négligemment les meubles.

– Veuillez prévenir M^{me} Fauveclare que sa belle-fille désire lui parler, dit Rainaldo.

La femme de chambre ouvrit des yeux étonnés, puis répondit :

– Bien, monsieur.

Et elle ouvrit la porte du salon en ajoutant :

– Si ces dames et Monsieur veulent attendre ici ?

Rainaldo et Isabelle entrèrent dans la pièce meublée avec une élégance trop recherchée, tandis que Marceline demeurait discrètement près de la porte. M. de Villaferda jeta un coup d'œil attentif sur sa jeune cousine. Elle était pâle, le visage un peu tendu, mais visiblement calme et résolue.

Presque aussitôt, une porte fut ouverte

nerveusement ; Claudia parut sur le seuil, vêtue d'un coquet déshabillé blanc. Ses yeux avaient un éclat mauvais, sa bouche entrouverte laissait voir des dents qui semblaient prêtes à mordre. Mais, à la vue de don Rainaldo, elle eut un haut-le-corps, tandis que sa physionomie décelait la plus violente stupéfaction.

– Vous... vous, don Rainaldo ! balbutia-t-elle.

– Moi, qui ai eu occasion de faire connaître à mes cousines l'état désespéré de leur père et frère, que vous leur cachez, je ne sais pour quel motif.

Il n'y avait plus, cette fois, trace de douceur dans l'accent du comte, sec et altier.

– Pour quel motif ? Vous demandez pour quel motif ?

Reprenant déjà sa présence d'esprit, Claudia s'avavançait d'un pas glissant. Elle levait sur le jeune homme des yeux tout à coup pleins de larmes.

– ... Don Rainaldo, je voulais épargner à ces enfants, à cette chère Anne si sensible, ce que

j'endure près de mon malheureux Melchior, depuis quelques semaines, en le voyant souffrir son martyre et changer si atrocement.

– Nous ne sommes plus des enfants ! dit Isabelle d'un ton frémissant. Tous trois nous aurions su avoir autant de courage que vous, madame... et nous n'aurions pas eu la douleur de penser que peut-être mon père nous a désirés, nous a demandés, vainement...

– Non, mon enfant, non, ne pensez pas cela ! Car votre pauvre père était si abattu par la souffrance qu'il n'a jamais songé à témoigner d'aucun désir de ce genre. Ah ! s'il l'avait fait, j'aurais considéré comme un devoir de vous en prévenir ! Mais jamais il n'en a été question, je vous l'affirme ! D'ailleurs, il a conservé presque jusqu'au bout l'illusion de guérir.

– Presque jusqu'au bout ? Est-ce que ?...

– Il vit encore, mais ne reconnaît plus personne. C'est une question de minutes, a dit le docteur. Naturellement, il a reçu tous les secours religieux...

- Je veux le voir ! dit la jeune voix résolue.
- Chère petite... ce spectacle...
- C'est mon père et j'ai le droit et le devoir de me trouver près de lui à ses derniers moments.
- Soit... je ne puis m'opposer... Mais ne trouvez-vous pas peu raisonnable, don Rainaldo...
- Ma cousine agit comme elle le doit, répondit brièvement M. de Villaferda.
- Eh bien ! alors, venez...

Claudia alla vers une porte, l'ouvrit et entra dans la pièce voisine où la suivirent Isabelle et don Rainaldo. Derrière ceux-ci, Marceline s'avança doucement.

Dans un grand lit de palissandre était étendu Melchior, ou plutôt le spectre de Melchior. Sur l'oreiller reposait un menu visage jaunâtre, dévasté par la maladie. Dans les orbites creuses s'enfonçaient des yeux ternis où les souffrances endurées laissaient leur empreinte. Une lueur, tout à coup, s'y alluma, quand Isabelle arriva près du lit, quand elle se pencha pour prendre la main desséchée, en disant avec une douceur

tremblante :

– C’est moi, papa... moi, votre petite fille...

Elle sentit que ces pauvres doigts déjà glacés frémissaient dans les siens. Elle vit dans ce regard, un instant ranimé, une sorte d’appel, de supplication. Penchée vers le mourant, elle mit un baiser sur son front en murmurant :

– Désirez-vous quelque chose, pauvre papa ?

Mais déjà la lueur s’était éteinte. Les doigts s’immobilisèrent, la face eut une dernière contraction. Claudia tomba à genoux près d’Isabelle en disant dans un sanglot :

– C’est fini... Mon Melchior ! mon cher Melchior !

– C’est fini ?... murmura Isabelle.

Elle se tournait vers Rainaldo, debout derrière, en l’interrogeant du regard.

– Hélas ! oui, ma pauvre enfant.

Une grande et forte femme qu’Isabelle n’avait pas remarquée s’approcha et abaissa les paupières sur les yeux sans vie.

– Le pauvre monsieur a tant souffert ! Le voilà tranquille maintenant, marmonna-t-elle.

Isabelle s’agenouilla, le cœur gonflé de sanglots. Il n’avait pas été un père affectueux, celui qui reposait là ; il n’avait pas regardé à rendre dure et pénible, en ces dernières années, l’existence de sa sœur et de ses enfants. Mais une douloureuse expiation de ses torts lui avait été infligée, dès ce monde, par la souffrance physique et peut-être par des souffrances morales pires encore. De plus, Isabelle ne devait jamais oublier ce dernier regard chargé d’une supplication dont elle n’avait pu deviner la nature.

Au bout d’un instant, Claudia se releva. Des larmes tremblaient au bord de ses cils et elle semblait comprimer des sanglots qui lui montaient à la gorge.

– Mon pauvre martyr !... Ah ! Isabelle, vous qui m’adressiez tout à l’heure des reproches, vous ne vous doutez pas du calvaire que j’ai gravi, en le voyant tant souffrir !

– Nous l’aurions gravi avec vous, madame. Et

lui aurait été heureux de nous voir près de lui.

Isabelle se levait à son tour en répondant ainsi. Elle baisa de nouveau le front de son père, demeura un moment immobile en considérant longuement ce visage si différent de celui qu'elle avait connu. Puis elle se détourna et prit le bras de Marceline qui se tenait à quelques pas de là.

– Partons, maintenant, puisque tout est fini, dit-elle, d'une voix altérée.

– Partir ? Où voulez-vous aller, chère petite ? demanda Claudia.

– Je pense que don Rainaldo voudra bien m'indiquer un hôtel...

– Un hôtel ? Quand vous avez ici la demeure paternelle et ma protection ? À quoi pensez-vous, Isabelle ? Je vais vous faire préparer une chambre et l'on trouvera bien un lit pour Marceline.

– Non, j'aime mieux... Je ne veux pas vous déranger... dit nerveusement Isabelle.

Elle regardait Rainaldo, demandant clairement : « Que dois-je faire ? »

– M^{me} Fauveclare a raison, votre place est ici,

ma cousine... Allez vite vous reposer, prendre quelques aliments. Je viendrai demain prendre de vos nouvelles et m'informer du jour des obsèques.

Il serra doucement la petite main brûlante d'Isabelle, s'inclina légèrement devant Claudia en effleurant à peine les doigts qui se tendaient vers lui et quitta la chambre mortuaire, reconduit jusqu'au vestibule par M^{me} Fauveclare.

Marceline emmena Isabelle dans le salon. Claudia reparut presque aussitôt en pressant contre ses paupières un mouchoir garni de dentelle.

– Marceline, allez à l'office demander ce qu'il vous faut. Dites à la femme de chambre de préparer la chambre d'amis. Moi, je vais aider la garde pour la toilette de mon pauvre bien-aimé... Chère petite Isabelle, reposez-vous bien paisiblement ici de vos émotions. Tout à l'heure, je reviendrai vous trouver... Ah ! quel vide... quelle perte, mon Dieu ! mon Dieu !

Et, les épaules courbées, la poitrine secouée de sanglots, M^{me} Fauveclare rentra dans la chambre mortuaire.

XXII

Après les obsèques célébrées à Paris, le corps de Melchior Fauveclare fut ramené à Favigny. Par un clair matin d'avril, à la suite d'une courte station dans la vieille église romane, il fut conduit au caveau familial que surmontait une massive croix de granit. Puis la foule des assistants, car tout Favigny et les alentours étaient là, s'écoula après avoir salué M^{me} Fauveclare, Isabelle et Aubert. Anne, souffrant d'une angine, n'avait pu assister à la cérémonie. Ses neveux, dès leur retour, vinrent la retrouver. Isabelle s'assit languissamment près d'elle, en rejetant en arrière son voile de crêpe.

– Retire cela, chérie, dit Anne. Tu as une petite mine bien fatiguée... Il faudra que nous voyions le plus tôt possible à monter aux Eaux Vertes pour nous remettre tous.

– Oui... surtout si M^{me} Fauveclare s'installe ici

pour quelque temps, comme elle en a émis l'intention devant Isabelle, ajouta la voix brève d'Aubert.

Un éclair passa dans les yeux d'Isabelle :

– Oh ! maintenant que papa n'est plus là, nous ne sommes pas forcés, heureusement, de vivre près d'elle !... Mais, tante Anne, il me semble qu'elle n'aura plus le droit d'habiter cette maison ?

– Nous ignorons quelles sont les dispositions prises par ton père, mon enfant. Demain, nous le saurons, puisque M. Chignelle doit nous lire le testament.

– Un testament qui a été fait sous son inspiration à elle, naturellement, dit Aubert d'un ton de douloureux sarcasme. Aussi nous pouvons bien nous attendre à de désagréables surprises.

Isabelle hocha la tête :

– Sans doute... Et il me revient un souvenir. En commandant ma toilette de deuil, elle m'a dit : « Je vous la fais faire simple, car vous n'êtes pas destinée à avoir de la fortune, ma pauvre

enfant. Je ne sais au juste en quel état sont les affaires pécuniaires de mon cher Melchior, mais j'ai lieu de craindre qu'il ait fait en ces dernières années de malheureuses spéculations. »

– Alors, c'est qu'elle l'a ruiné ! dit violemment Aubert.

Anne joignit les mains :

– Mes pauvres enfants !

Isabelle vint s'agenouiller près du fauteuil où sa tante se tenait assise :

– Ce n'est rien, tante Anne, je travaillerai si c'est nécessaire. Pourvu que nous n'ayons plus cette femme près de nous, je serai satisfaite dans n'importe quelle situation.

*

Au cours de l'après-midi, le lendemain, M^e Chignelle vint à la maison Fauveclare pour faire la lecture du testament. Claudia le reçut dans le salon, où vinrent les rejoindre Anne, Aubert et

Isabelle. Cette pièce, les années précédentes, avait été peu à peu dégarnie de ce qui représentait une réelle valeur. M^{me} Fauveclare avait fait emballer ces objets pour Paris, dans l'intention, disait-elle, d'en orner son appartement. Mais Isabelle, pendant son court séjour au dernier domicile de son père, n'avait vu aucun d'eux parmi les meubles à la mode dont s'entourait Claudia.

Le notaire, de sa voix nasillarde, lut les dernières volontés de Melchior Fauveclare. Celui-ci donnait à Claudia, sa vie durant, la jouissance de la maison de Favigny et de ce qu'elle contenait. Il espérait, ajoutait-il, que sa sœur et ses enfants y vivraient avec elle en bonne intelligence.

Anne et ses neveux réussirent à garder un visage impassible en entendant cette décision qui les privait pour bien longtemps du logis patrimonial. Claudia, en passant un mouchoir sur ses yeux, dit avec une plaintive douceur :

– Mon pauvre ami, quelle que soit ma résistance, a tenu absolument à me donner cet

asile. Mais j'ai, par contre, réussi à le persuader de ne rien me léguer au-delà. Sa fortune vous reviendra donc tout entière, mes enfants...

– Ce qu'il en reste, du moins, dit Aubert avec une sèche ironie.

Claudia hocha la tête :

– Ce qu'il en reste, hélas ! oui. J'ignore où en sont exactement les affaires de mon mari, car il ne me parlait pas de toutes ses spéculations, mais je sais qu'il a fait de grandes pertes, en ces dernières années. Je sais que, depuis un an, nous vivions sur ma dot, ce qui le tourmentait fort, cher Melchior, si délicat. Mais j'étais trop heureuse de pouvoir, à ce prix, l'entourer de soins... Trop heureuse, cher, bien cher mari.

Un léger sanglot s'étrangla dans sa gorge. M^e Chignelle eut un petit gloussement d'émotion et murmura en inclinant son crâne dégarni :

– Tous ici, madame, nous vous entourerons de dévouement pour vous aider à porter votre grande douleur.

Claudia riposta, avec un très doux sourire :

– J’ai déjà pu apprécier combien sont parfaits pour moi les gens de Favigny et, en particulier, l’aimable famille Chignelle.

Le crâne luisant s’inclina de nouveau, plus bas encore. M^e Chignelle exultait de satisfaction. Il prit congé après une série d’obséquieux saluts. Dès qu’il eut franchi le seuil, M^{me} Fauveclare se tourna vers Anne et les jeunes gens :

– Naturellement, chers amis, rien ne sera changé à vos habitudes ! Vous serez toujours ici chez vous...

– Non pas, madame, nous y serions « chez vous », dit froidement Aubert. Puisque vous avez arraché à la faiblesse de mon père cette injustice, nous nous retirerons, du moins dès qu’il nous sera bien prouvé que vous avez réellement droit à cette jouissance.

– Comment, si j’y ai réellement droit ? Que prétendez-vous ?

– Nous verrons, madame.

Sur cette réponse, Aubert fit signe à sa tante et à sa sœur de le suivre. Quand ils furent dans la

chambre d'Anne, Isabelle s'écria avec exaltation :

– Voilà donc son but atteint ! Elle nous chasse d'ici ! Ah ! misérable, misérable femme ! Louve dévorante, comme l'appelle si bien notre vieille Donatienne.

– Mais il faut nous défendre ! fit farouchement Aubert. Rien à faire avec Chignelle qui est à sa dévotion et défendra ses intérêts. J'irai consulter un notaire de Pontarlier...

– Comment savoir où en sont réellement les affaires de ton pauvre père ? fit observer Anne.

– Eh bien ! ce notaire demandera des précisions à Chignelle. Celui-ci doit être au courant, en partie du moins. Car si mon père a vendu des terres, il ne peut l'ignorer. Mais cet homme est la fausseté, l'hypocrisie mêmes !

– Motif suffisant pour s'entendre si bien avec cette femme ! dit âprement Isabelle. Mais qu'allons-nous faire, en attendant que tout ceci soit réglé ? J'avoue qu'il me serait intolérable de demeurer sous le même toit qu'elle !

– Et à moi donc ! s'exclama Aubert. Préparons-nous pour monter le plus tôt possible aux Eaux Vertes, qui nous restent, du moins ! Dites, vous le voulez bien, ma tante ?

Anne acquiesça et Isabelle alla aussitôt prévenir Donatienne qu'il faudrait, sous peu de jours, quitter le logis de famille. La vieille femme écouta cette communication avec un sombre regard et déclara solennellement :

– Les démons, ça ne triomphe qu'un temps, ma fille. Quelqu'un en triomphera et la jettera à bas. Mais, voyez-vous, c'est une espèce qui a dû faire bien du mal !

*

Quelques semaines plus tard, les héritiers de M. Fauveclare se trouvaient pleinement éclairés sur la situation.

En ces dernières années, Melchior avait vendu presque tous ses biens immobiliers pour, disait-il, doubler sa fortune dans des affaires financières.

Mais ces spéculations ne lui avaient rapporté que la ruine. À sa mort, il restait deux petites terres près de Favigny, la maison des Eaux Vertes et la maison de ville.

En outre, il se révélait qu'en ces deux dernières années M. Fauveclare avait entamé la dot de Claudia. Celle-ci, devant le mauvais état des affaires du défunt, renonçant à la communauté, les enfants devaient supporter les frais de la dernière maladie, des obsèques de première classe, du loyer et des frais du ménage de leur père pendant les quatre mois qui avaient précédé la mort de M. Fauveclare. Le montant de l'héritage – terres, maison des Eaux Vertes, maison de Favigny – représentait bien peu de chose. Sur cette somme, M^{me} Fauveclare exerçait ses reprises légales, c'est-à-dire ce qui manquait à sa dot, soit presque la totalité de l'actif de la succession. Il restait aux enfants une somme insignifiante – même pas le quart des frais qu'ils devaient solder – plus leur part dans le mobilier des deux maisons.

– J'aurais pris volontiers ces frais à ma charge,

si Anne et ses neveux s'étaient autrement conduits envers moi, disait mélancoliquement M^{me} Fauveclare à ses connaissances. Mais ce refus d'habiter avec moi... cette attitude de froideur si offensante... ne me permettent pas d'agir à leur égard comme je l'aurais voulu.

On l'approuvait, on blâmait Aubert et les demoiselles Fauveclare. Cela les avançait bien, vraiment, de se mettre à dos leur belle-mère, eux qui allaient peut-être se trouver sur la paille !

De fait, c'était à peu près la ruine. Sur la dot de leur mère, Aubert et Isabelle devaient prendre la somme nécessaire au paiement des frais. Il ne leur restait même pas un asile, puisque les Eaux Vertes devenaient la propriété de Claudia.

Ils eurent, tous trois, un moment d'effondrement quand le notaire chargé de leurs intérêts leur fit connaître cette situation.

– Et il n'y a rien à faire... rien à faire contre cette femme ? s'écria Aubert.

– Rien du tout, car elle exerce son droit, simplement.

– Pourtant, c’est elle, sans aucun doute, qui a conduit là notre père ! Et cette fortune disparue n’a pas été perdue pour elle, bien certainement !

– Cela, il faudrait le prouver. Chose difficile, à moins qu’une imprudence, de sa part ou de celle d’un complice, puisse mettre sur la trace. Mais, pour des recherches semblables, il faudrait du temps et de l’argent.

– Alors, nous devons nous laisser dépouiller ?

Aubert crispait les poings, fiévreusement. Anne, très pâle, restait sans parole, en pressant inconsciemment la main de sa nièce dont les yeux brillants attestaient la douloureuse indignation.

– Hélas ! oui, dit le notaire. Je ne vois aucun moyen d’agir autrement... Toutefois, vous pourrez peut-être conserver votre maison de la montagne, en traitant à l’amiable avec M^{me} Fauveclare. Elle offre de vous la laisser en échange de votre part du mobilier contenu dans la maison de Favigny.

– Nos meubles de famille ! s’écria Isabelle. Déjà, elle a fait disparaître, du vivant de mon

père, ce qui avait le plus de valeur. Qu'est devenu tout cela ?

– Elle a dit à M^e Chignelle que M. Fauveclare avait vendu ces objets.

– Très facile à dire... Cependant mon père tenait beaucoup à ces anciens souvenirs de famille. Il y avait aussi quelques dentelles assez précieuses, quelques bijoux. De tout cela, on ne trouve plus trace, naturellement !

– M. Fauveclare en a fait don à sa femme, mademoiselle.

– En tout cas nous ne lui laisserons pas notre part du mobilier ! N'est-ce pas, Aubert ? N'est-ce pas, tante ?

– Certes non ! dit vivement Aubert.

Mais Anne resta un moment silencieuse avant de répliquer :

– Il faut réfléchir, mes enfants... La maison des Eaux Vertes serait un abri pour nous. Avec mon petit revenu et ce qui vous restera, nous pourrons y vivre, bien pauvrement, mais y vivre tout de même.

Le frère et la sœur échangèrent un regard sombre.

– Vous pouvez donner la réponse à M^e Chignelle dans deux ou trois jours, dit le notaire. D’ici là, vous vous consulterez, vous verrez quel est votre intérêt... Malheureusement, je ne vois pas d’issue meilleure à cette situation.

Il n’y avait, en effet, pas d’autre issue... Et les malheureux enfants, si habilement spoliés par Claudia, durent accepter l’échange de la maison des Eaux Vertes contre les meubles leur revenant. C’était du moins un refuge... Tout ce qui leur restait du patrimoine familial.

La venue de dona Encarnacion à la maison des Belles Colonnes, quelques années auparavant, avait marqué le début d’une période néfaste, aussi bien pour la branche française que pour la branche espagnole des Fauveclare.

Que subsistait-il de dona Enriqueta, la jolie petite Espagnole ? Une croix au bord du lac.

Que restait-il de l’amour filial de don Rainaldo ? Rien... sinon une haine farouche,

semblait-il, pour celle qui avait martyrisé sa femme.

Qu'allaient devenir Anne, Isabelle et Aubert, après la mort de leur père ? De pauvres enfants, condamnés à vivre misérablement dans un logis de montagne, tandis que Claudia, la Louve dévorante, ayant atteint son but, triompherait dans la maison de famille.

Que de ruines amassées par le funeste orgueil de la grande dame espagnole et par l'ambition démesurée de la jeune Allemande !

Dona Encarnacion et Claudia ont-elles étouffé à jamais les espérances de bonheur de don Rainaldo, d'Isabelle et d'Aubert ? Le triomphe de l'esprit du mal est-il définitif ? On peut le croire, en ce jour sombre qui clôt, en quelque sorte, une période de leur existence ; en ce jour où Claudia s'installe en maîtresse dans la maison des Belles Colonnes, tandis qu'Anne, Isabelle et Aubert partent pour les Eaux Vertes, où ils vont retrouver Marceline, Géronin et la fidèle Inès.

Le rayon de soleil qui les accompagne sur la route de la misère semble être le signe précurseur

de jours meilleurs. Tous les trois sont jeunes et l'avenir s'ouvre devant eux... Un avenir qui peut apporter aux uns la juste punition de leurs forfaits, aux autres une juste revanche.

Le lecteur retrouvera tous les personnages de ce roman dans : « *L'Accusatrice* ».

Cet ouvrage est le 311^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.